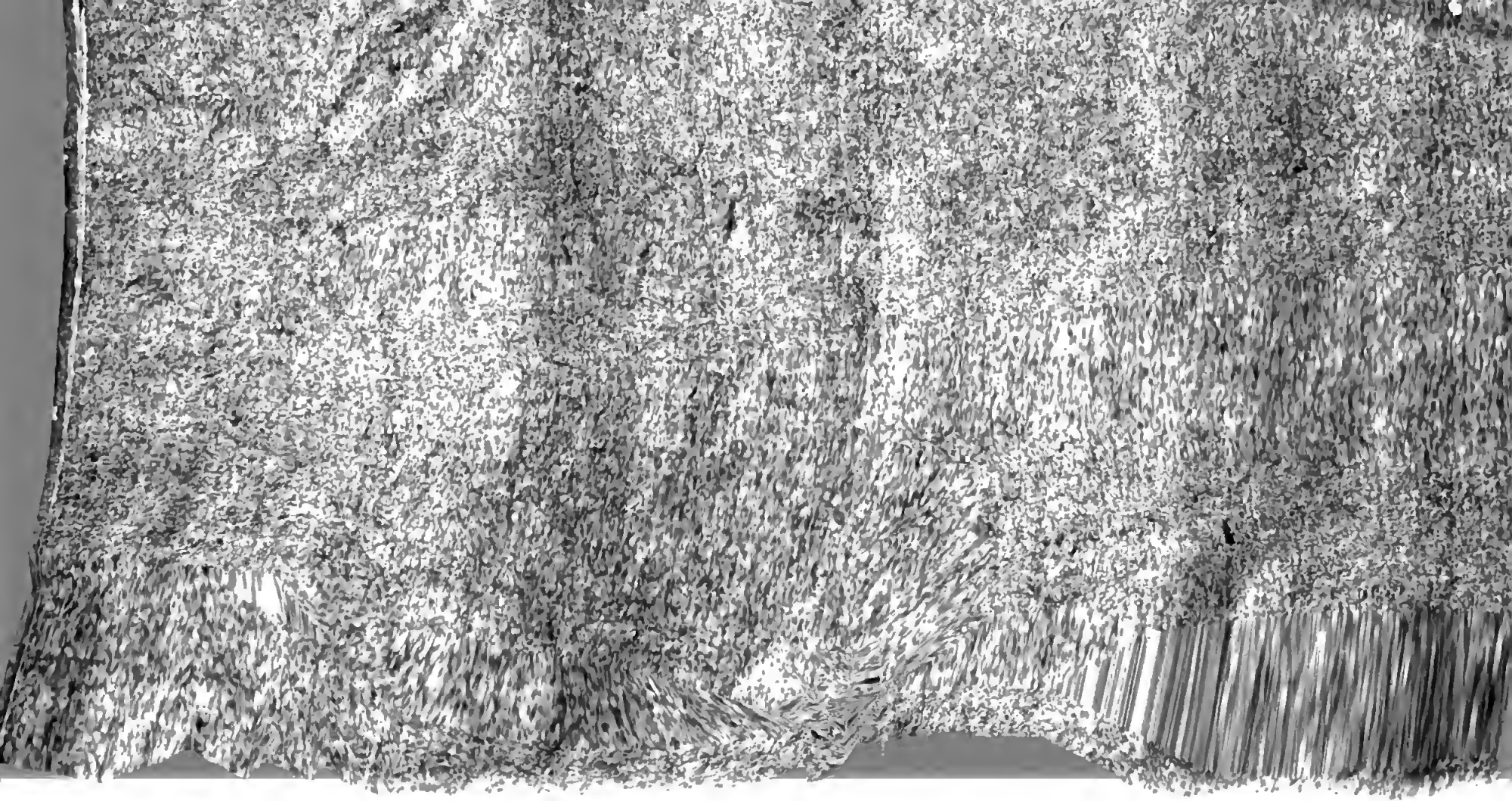


96/96
Palat. XXXVI
16.

LES MILLE ET UNE FOLIES,

CONTES FRANÇOIS,

PAR M. N***.

Des Chevaliers François tel eſt le caractere.
Voltaire, Zaïre, acte 2, ſcène 3.

TOME CINQUIEME.

Bibliotheca Palatina Codex

A LONDRES,

AUX DÉPENS DE LA COMPAGNIE.

M. DCC. LXXXV.

TABLE

DES Hiſtoires & des Aventures contenues dans le cinquieme Volume.

SUITE de l'hiſtoire du Mari jaloux, page 1

Concluſion de l'hiſtoire du Mari jaloux, 27

Aventure nocturne, 30

Concluſion de l'Aventure nocturne, 38

Continuation de l'hiſtoire du Marquis d'Illois, 41

Voyages & Aventures de Milord Wartong, 55

Concluſion des Voyages & des Aventures de Milord Wartong, 206

Le Fataliſme, ou les Amans infortunés, 208

Fin de la Table du cinquieme Volume.

LES

LES MILLE ET UNE FOLIES,

CONTES FRANÇOIS.

SUITE

de l'Hiſtoire du Mari jaloux.

DLXXX^e FOLIE.

AFIN qu'aucun homme n'approchât de ſa moitié, notre jaloux ſe mit lui-même à la ſuivre par-tout; il ne la quittoit pas plus que ſon ombre, quoiqu'elle fût accompagnée de la fille de ſon ami. Repréſentez-vous la douleur des deux amans, privés de la douceur de s'entretenir, & peut-être encore privés de quelque

autre plaiſir plus agréable. La fine mouche qui s'intéreſſoit à leur ſort, forma le deſſein de leur procurer le moyen de ſe revoir au moins une fois, fallût-il tromper la vigilance de tous les argus réunis enſemble. Elle ſçavoit que le petit bourgeois eſt le premier ladre, le premier vilain de ſon temps; c'eſt en conſéquence qu'elle arrangea ſon projet. Le jeune homme fut averti de ſe rendre au lieu déſigné pour la promenade, & de ſe tenir à l'écart juſqu'à ce qu'il vît l'inſtant propice. Le *Luxembourg* étoit le lieu du rendez-vous. Madame Deſperces, ſa fidelle amie, & l'infatigable jaloux, qui n'avoit garde de s'éloigner une ſeule minute, arrivèrent dans ce vaſte jardin, dont les allées ſombres & peu fréquentées ſont chéries des amans, des miſanthropes & des poëtes. Après avoir fait quelques tours ſur la terraſſe, l'amie de Madame Deſperces demanda au mari s'il ne leur paieroit pas à goûter. Ces mots le troublerent étrangement. Il répondit qu'il ſeroit

inutile de faire de la dépenſe, puiſqu'elles ne devoient avoir aucun appétit à l'heure qu'il étoit. — Je vous demande pardon, répondit-elle en riant comme une folle: je n'ai pas trop bien dîné, votre femme ſe plaint d'un grand mal d'eſtomac, & dans un moment nous mangerons ſans peine une ſalade. — Le vilain avare ſe voyant ſi vivement preſſé, chercha le moyen de ſe tirer d'embarras. Il ſe ſentit une extrême répugnance à mettre la main à la bourſe; auſſi lui parut-il plus doux de faire violence à ſon humeur jalouſe, & de laiſſer ſa femme à la promenade. — Je ſuis bien fâché, dit-il, de ne pouvoir vous payer la collation; je viens de me reſſouvenir d'une affaire importante qui m'oblige de vous quitter. Adieu; ſoyez à la maiſon de bonne heure. — Il s'éloigna ſans attendre de réponſe. C'étoit ce que demandoit la fine mouche.

DLXXXI^e FOLIE.

Notre jaloux ne ſe fut pas plutôt

retiré de toute la vîteſſe dont il étoit capable, que le jeune homme joignit les deux Dames. Ils ſortirent alors du *Luxembourg*, en riant de l'avarice du petit bourgeois, monterent dans un carroſſe de remiſe qui les attendoit, & allerent à quelques lieues de Paris ſe livrer à la joie d'être enſemble. On deſcendit à la porte d'une auberge renommée. L'amant fit préparer un goûter délicat. En attendant qu'on ſervît, il répéta ſans doute à ſa belle les tendres fadeurs qu'il lui avoit dites cent fois. Il étoit triſte pour l'amie de Madame Deſperces de ne faire qu'écouter des galanteries qui s'adreſſoient à une autre; elle ne méritoit pas l'eſpece d'abandon où elle ſe trouvoit, tandis que ſa compagne avoit lieu d'être ſi ſatisfaite. Elle prit cependant ſon mal en patience, & ſe déſennuyoit en regardant par la fenêtre. Le temps s'écoule bien vîte quand on eſt auprès de ce qu'on aime : l'amie de Madame Deſperces, à qui les heures étoient plus longues, avoit beau avertir

qu'il ſe faiſoit tard : enfin dix heures ſonnerent que nos amans étoient encore à table, & qu'ils croyoient n'être enſemble que depuis un inſtant. Le jeune homme ne ſçavoit que dire pour conſoler les Dames ; tout ce qu'il put faire, ce fut d'ordonner au cocher de ne point épargner ſes chevaux, s'il vouloit mériter une ample récompenſe. — Quelle doit être la fureur de mon mari ! s'écrioit Madame Deſperces en fondant en larmes. Que ſa jalouſie l'aura tourmenté ! Nous voilà perdus ; tout eſt découvert. — Les vives alarmes de la bourgeoiſe n'étoient que trop bien fondées. Son amie ne diſoit mot, & la laiſſoit ſe lamenter. Tout-à-coup elle rompit le ſilence, & s'écria : — Oh ! je vous réponds que vous n'avez rien à craindre ; je me charge de vous excuſer. — Elle s'expliqua plus clairement, & nos amans furent un peu plus tranquilles. Le carroſſe ne s'arrêta qu'à la porte du jaloux.

Exacte à ſuivre les conſeils qu'on venoit de lui donner, l'amoureuſe

bourgeoiſe, toute échevelée, ſon corſet délacé, & s'appuyant ſur le bras de ſon amie, parut ſe traîner avec peine à ſon appartement. Quelle fut ſa douleur d'en trouver la porte fermée, & de frapper en vain à coups redoublés! Le jaloux refuſe de la recevoir, & lui ſignifie, ſans ouvrir la porte, qu'elle n'a qu'à retourner d'où elle vient. Cependant les voiſins accourent au bruit. Madame Eſperces, bien inſtruite de ſon rôle, s'évanouit au milieu d'eux, tandis que ſa ruſée compagne leur raconte la fable qu'elle avoit préparée. Mille voix s'éleverent contre la dureté du mari, & le forcerent enfin à laiſſer entrer ſa malheureuſe femme. Il fut bien étonné de la voir dans un auſſi triſte état. Sa colere s'éteignit malgré lui. Il ſembloit, en effet, que la bonne Dame n'eût plus qu'une heure à vivre. Elle ne manqua pas de s'évanouir encore aux yeux du jaloux. — Voilà les ſuites de votre avarice, s'écria ſon amie. Ce mal d'eſtomac qu'elle reſſentoit tantôt à la prome-

nade, n'auroit été rien, ſi elle eût pris quelque choſe pour ſe fortifier. Vous vous en êtes allé bien vîte, afin de ménager votre bourſe. A peine avez-vous été parti, qu'elle s'eſt trouvée mal. J'ai eſſayé de la conduire chez elle; mais elle s'évanouiſſoit à chaque inſtant dans mes bras. Je me ſuis vue contrainte de la faire entrer dans pluſieurs maiſons, où l'on s'eſt efforcé de la ſecourir. Nous ne ſerions jamais arrivées juſques ici, ſi je n'avois pris un carroſſe. O Dieu! que de peines j'ai ſouffertes depuis quelques heures! & c'eſt vous qui en êtes la cauſe. Il faut que vous ſoyiez terriblement ladre, vilain, feſſe-mathieu.... — Elle en auroit dit davantage, ſans les ſoumiſſions, les excuſes de Deſperçes, qui la remercia de tous ſes ſoins, & lui donna encore un écu pour payer le carroſſe qui les avoit amenées.

DLXXXII^e FOLIE.

Le diable ſans doute vint ſouffler aux oreilles du jaloux que la

maladie de ſa femme n'étoit qu'une feinte, & qu'on l'avoit pris pour dupe. Sans entrer dans aucune explication, il pouſſa la défiance juſqu'à défendre à la pauvre Deſperces de recevoir davantage les viſites de ſon amie. Ai-je beſoin de vous dire que le jaloux n'avoit plus de confiance au pere dont il diſgracioit la fille ? Il les bannit l'un & l'autre de compagnie. Ses ſoupçons s'étendirent ſur tout le monde. Dès qu'il remarquoit que ſa malheureuſe moitié parloit deux ou trois fois à la même perſonne, auſſi-tôt il croyoit être certain qu'on alloit s'entendre pour le tromper. Afin d'avoir la paix, Madame Deſperces ſouffrit qu'il éloignât d'elle toutes ſes connoiſſances : elle ſe vit reléguée dans ſon ménage comme au fond d'une priſon ; il lui étoit à peine permis de ſortir un inſtant le matin pour aller faire quelques emplettes. Notre jaloux s'applaudiſſoit de tant de précautions, & ſe flattoit d'avoir mis en défaut la malice des femmes. Tandis

qu'il ſe prodiguoit des louanges, ſa tendre épouſe écrivoit chaque jour à ſon amant, & lui faiſoit tenir ſes lettres par un de ces Savoyards diſpos qui attendent au coin des rues qu'on veuille les employer, & dont le principal emploi eſt d'être les meſſagers de l'Amour.

La correſpondance de nos amans fut encore troublée. Madame Deſperces s'étoit adreſſée à un petit jouffflu du voiſinage, qui rendoit différens ſervices à tout le quartier. Notre bourgeois étant un matin à ſa fenêtre, fut fort ſurpris de voir ſa femme en grande conférence avec un Savoyard. Il s'intrigue auſſi-tôt, & ne doute pas qu'il ne s'agiſſe de quelque nouvelle infidélité. Il cherchoit depuis longtemps le moyen de ſe convaincre, à n'en pouvoir douter, de la mauvaiſe conduite de Madame Deſperces, afin d'en donner des preuves à tous ceux qui le traitoient de viſionnaire. Qu'il auroit été ſatisfait de voir tout le monde convaincu de ſon déshonneur! Remerciant le Ciel de lui avoir

procuré ce qu'il désiroit si vivement, il ne dit rien de sa découverte, & courut chercher le Savoyard dès que sa femme fut rentrée. Mais malgré sa diligence, il ne le trouva plus à sa place, & eut la douleur de penser qu'il étoit allé s'acquitter de la commission qu'on venoit de lui donner. Que notre jaloux se repentit de n'être pas plutôt accouru ! Forcé de prendre patience, il attendit le retour de l'humble habitant des monts. Il lui tardoit tellement de lui avoir parlé, qu'il se tint toujours aux aguets, regardant à chaque instant s'il le verroit arriver. Il l'apperçut enfin dans l'après-dînée ; & n'eut garde de tarder à le joindre. Le petit Savoyard ne le connoissoit point, & d'ailleurs étoit trop simple pour démêler le motif de sa curiosité. Notre jaloux le tire à l'écart, & lui dit : — Oh çà, mon ami, sois sincere, je te donnerai pour boire. Que te veut la Dame qui vient te parler tous les matins ? — Le petit Savoyard répondit ingénument qu'elle le chargeoit

de porter des lettres. — A qui ſont-elles adreſſées ? — A un beau jeune homme. — Son nom ? & où demeure-t-il ? — Le drôle interrogé héſita alors. Monſieur Deſperces s'apperçut de ſon irréſolution, prit un air careſſant, qui ne lui étoit guere naturel, & continua ſes interrogatoires. — Combien cette Dame te donne-t-elle par chaque meſſage ? — J'en reçois douze ſous : le Monſieur me fait un pareil préſent pour que je rapporte ſa réponſe, qu'il me recommande bien de remettre en main propre. — Eh bien, je vais te gratifier d'un écu, ſi tu m'apprends ce que je veux ſçavoir, & ſi tu me remets la réponſe dont tu dois être chargé : voilà l'écu d'avance. — Admirez le pouvoir de la jalouſie, qui força notre avare à devenir généreux. L'intérêt fit jaſer le coquin de Savoyard, & vous le rendit tout-à-fait docile. Le jaloux, ne ſe poſſédant pas de joie, courut raconter à ſes voiſins tout ce qu'on venoit de lui apprendre, & ne leur cacha ni le nom ni l'adreſſe du

mignon de ſa femme. Afin de prouver davantage qu'il étoit au rang des maris infortunés, il fit même lire à quiconque ſe préſenta la galante miſſive qui lui étoit tombée entre les mains. Dans cette lettre aſſez expreſſive on remercioit Madame Deſperces de la durée de ſon amour, on lui juroit une conſtance éternelle, & l'on ſe plaignoit de ne plus goûter la douceur de l'entretenir tête à tête.

DLXXXIII^e FOLIE.

Ayant aſſez divulgué ſa diſgrace, ſur laquelle un homme ſenſé auroit tâché de jeter un voile impénétrable, notre jaloux ne ſonge plus qu'à ſe venger. Il entra bruſquement dans la chambre de ſa femme l'épée nue à la main, l'air égaré. La pauvre Deſperces étoit loin de s'attendre à une pareille ſcène. — Vous êtes morte, lui cria le jaloux d'une voix terrible en lui mettant ſur la gorge la pointe de ſon épée, ſi vous ne faites à l'inſtant ce que je vais vous preſcrire. Ne cherchez point à m'en

impoſer; j'ai des preuves en main de l'indignité de votre conduite. Tenez, Madame, il eſt juſte que vous voyiez cette lettre, puiſqu'elle vous eſt adreſſée: liſez-la, & frémiſſez. — Madame Deſperces n'eut pas plutôt jeté les yeux ſur l'écrit, qu'elle connut que ſon intrigue étoit découverte. Saiſie d'effroi, mais ne ſe ſentant aucune envie de mourir, elle embraſſe les genoux de ſon mari, proteſte qu'elle étoit plus étourdie que coupable. — Accordez-moi généreuſement ma grace, ajouta-t-elle d'un ton pathétique: craignez de vous rendre la fable du public, en laiſſant éclater vos tranſports jaloux. Prenez le ſage parti de ne point faire de bruit, & ſongez que ma honte rejaillit ſur vous. — Cette belle éloquence eſt en pure perte, s'écrie l'époux en levant le bras pour frapper le coup mortel. Je goûte un plaiſir infini à raconter vos perfidies, à convaincre les incrédules. La preuve que j'en ai n'eſt pas tout-à-fait ſuffiſante: on rencontre des eſprits forts

qu'il eſt difficile de perſuader. Je ſçais que vous écrivez chaque jour à votre amant : pluſieurs lettres prouveroient plus qu'une. J'entends donc & je prétends que vous lui marquiez tout-à-l'heure de venir vous parler, & de porter avec lui toutes vos lettres, ſans en oublier une ſeule. Si vous répliquez un mot, je vous plonge cette épée dans le ſein.

Il fallut obéir. Madame Deſperces écrivit tout ce qu'on lui dicta, comme ſi c'étoit de ſon propre mouvement. Jugez du trouble & du déſeſpoir avec lequel elle traça des caracteres qui devoient lui être ſi funeſtes. Dans la crainte de quelque ſurpriſe, le jaloux lut la lettre, la vit plier. Mais pendant qu'il avoit le dos tourné pour chercher un cachet, Madame Deſperces ſe hâta d'écrire ces mots ſur une bande de papier qu'elle gliſſa adroitement dans la miſſive : « Gardez-vous » bien de venir, & dites que vous » avez brûlé mes lettres ». Notre bourgeois, après avoir cacheté l'é-

crit, le remit lui-même à un commissionnaire, auquel il recommanda de faire diligence. Assuré que tout va réussir au gré de ses souhaits, il il envoie chercher les parens de sa femme & les siens, & s'apprête à faire confesser au jeune homme, devant tant de monde, qu'il n'a eu qu'à se louer de la douceur de Madame Desperces.

DLXXXIV^e FOLIE.

Le cercle étoit des plus nombreux. Notre jaloux étoit au comble de ses désirs. Mais la joie de cet homme bizarre ne fut pas de longue durée : son commissionnaire vint lui dire que le Monsieur chez lequel il l'avoit envoyé, avoit jugé les lettres que Madame Desperces lui écrivoit en badinant, & auxquelles il répondoit sur le même ton, d'assez peu de conséquence pour les brûler après les avoir reçues. Le jaloux confondu ne sçavoit quelle contenance tenir. Après avoir gardé un instant le silence, accablé de ce revers inespéré, plus

chagrin de ne pouvoir prouver ſa honte, que ſi ſon déshonneur eût été public, il s'écrie tout-à-coup : — Je croyois avoir bien pris mes meſures. Il a deviné ſans doute que c'étoit un piége qu'on lui tendoit. Puiſqu'il n'a pas voulu venir ici, allons le trouver chez lui. Mes chers amis, ne me refuſez point cette derniere grace. La ſurpriſe qu'il aura de nous voir, cette lettre que je lui montrerai, le forceront de nous déclarer la vérité. Menons avec nous ma ſcélérate de femme, afin de les confronter enſemble, & que leur confuſion nous atteſte leur intelligence. Si le jeune homme ne ſe trouble point à notre vue, s'il perſiſte à nier les griefs dont je l'accuſe, j'avouerai que je ne ſuis qu'un fou, un viſionnaire, & que Madame ma moitié eſt la premiere Veſtale de ſon temps.

On ſe rendit enfin aux prieres du jaloux, & on le ſuivit en foule. Le jeune homme ne ſçut d'abord que penſer de voir arriver ſa maîtreſſe en ſi grande compagnie ; l'apparition du

mari eut ſur-tout le pouvoir de l'interdire. Notre jaloux triomphoit en contemplant ſon embarras. Le jeune homme, revenu à lui-même, aſſura qu'à peine connoiſſoit-il Madame Deſperces, qu'il n'avoit vue qu'avec ſon amie. Le petit bourgeois, déſeſpéré, le menaça de ſe plaindre au Magiſtrat, de le dénoncer comme un ſuborneur. L'amant ne s'effraya point du bruit ; il n'en fit que rire, & répliqua tranquillement, que ſa derniere lettre ſur-tout n'étoit qu'un badinage, concerté pour alarmer la jalouſie du mari. Deſperces, voyant que ſes menaces ne faiſoient aucune impreſſion, changea de langage, il eut recours aux prieres. Le jeune homme perſiſta dans la négative, continua de louer la vertu de celle qu'on accuſoit d'être en commerce ſecret avec lui. La douleur, la rage du jaloux ne peuvent ſe décrire ; il ſe retira en maudiſſant ſa deſtinée. On eut beau lui repréſenter qu'il n'avoit que des graces à rendre au Ciel, & que bien des maris voudroient être auſſi heureux.

DLXXXV^e FOLIE.

Notre jaloux d'une eſpece aſſez rare ſe vit contraint de recommencer à faire le guet. Il ſe conſola d'avoir perdu le fruit de ſes travaux paſſés, & d'être réduit à travailler ſur nouveaux frais, dans l'eſpérance de réuſſir enfin à dévoiler les intrigues de ſa femme, & de pouvoir en donner les preuves les plus convaincantes. Pendant qu'il veilloit en fin renard, affectant d'être revenu de ſes ſoupçons, pour mieux ſurprendre ſa moitié ; dans le temps qu'il ſe flattoit le plus du ſuccès, une affaire de la derniere conſéquence, d'où dépendoit ſa fortune, exigea ſa préſence à Rouen. Jugez avec combien de peine Monſieur Deſperces ſe réſolut à un ſi grand voyage, lui qui n'en faiſoit que de douze lieues, & qui ſouffroit alors tous les maux imaginables ! Son abſence devoit être au moins de trois ſemaines. Sa perfide n'auroit que trop le temps de ſe livrer à ſes amours, & trou-

veroit aiſément le moyen de les dérober à tous les yeux. Qu'il ſe livra de combats entre ſa jalouſie & ſon avarice ! Le jour même de ſon départ il ne ſçavoit encore s'il reſteroit, ou s'il devoit ſe mettre en route. L'amour des richeſſes diſſipa ſes irréſolutions. Mais avant de monter à cheval, il fit venir Madame Deſperces dans la chambre la plus reculée, ferma ſoigneuſement la porte, s'aſſit gravement dans un fauteuil, laiſſant ſa femme debout devant lui, fort étonnée, impatiente de ſçavoir à quoi tout cela aboutiroit. — Je vais faire un grand voyage, lui dit-il en la regardant fixement. Ne croyez pas que je m'éloigne pour ſi long-temps ſans prendre les précautions que la prudence exige. J'ai des amis fideles qui veilleront à votre conduite ; une foule d'eſpions inconnus va vous environner ; vos moindres démarches me ſeront révélées. Soyez donc attentive à exécuter mes ordres. Je vous défends de ſortir de chez vous que pour vous procurer

les choſes néceſſaires. Gardez la maiſon, & occupez-vous à votre ménage comme une femme raiſonnable. Si vous n'obéiſſez point exactement à ce que je vous preſcris, je le ſçaurai, & je jure de vous poignarder à mon retour. — Après ces douces paroles notre bourgeois baiſa ſon épouſe au front, grimpa ſur ſon cheval de louage, & s'éloigna au trot du maigre courſier, non ſans éprouver de violentes palpitations.

Auſſi-tôt que Madame Deſperces eut perdu de vue le cerbere qui veilloit à ſes côtés, elle ne ſongea qu'au plaiſir d'en être débarraſſée : ſes défenſes, ſes menaces lui ſortirent de la mémoire. Il lui parut juſte de ſe dédommager de la gêne dans laquelle elle venoit de vivre. Elle s'abandonne à ſa gaieté naturelle, ſe livre à tous les amuſemens, avec d'autant plus d'ardeur, qu'elle avoit été long-temps forcée de ſe contraindre.

Le jeune homme qu'elle chériſſoit ne fut point oublié ; c'étoit avec

lui qu'elle paſſoit les momens les plus agréables. Quinze jours s'écoulerent dans cette joyeuſe vie. Madame Deſperces ſe trouvant un ſoir très-tard chez ſon amant, ne s'apperçut qu'il étoit heure indue que lorſqu'elle entendit ſonner minuit. Dans la crainte que la porte de la maiſon où elle logeoit ne fût fermée, elle prit le parti d'attendre qu'il fût jour pour s'en aller.

DLXXXVI^e FOLIE.

Vous trouverez tout ſimple, Madame la Marquiſe, que le jaloux revint plutôt qu'il n'étoit attendu. Il avança ſon retour d'une ſemaine au moins. La mauvaiſe étoile de Madame Deſperces le fit arriver directement la nuit qu'elle avoit eu la foibleſſe de découcher. Il ouvrit avec une groſſe clef la porte de la rue, monta l'eſcalier tout doucement, afin de ſurprendre ſa femme, en cas qu'elle fût en compagnie. Il vouloit attraper les autres, & c'eſt lui qui ſe trouva le plus étonné. Il n'avoit

point ſur lui d'autres clefs que celle dont il s'étoit ſervi, qu'en partant il avoit emportée par mégarde ; de ſorte qu'il couroit grand riſque de paſſer la nuit dans la rue, s'il n'aimoit mieux coucher ſur l'eſcalier. Notre jaloux eut beau frapper, d'abord avec ménagement, enſuite à tour de bras, perſonne ne lui ouvrit ; car l'avarice, qu'il appelloit économie, l'engageoit de n'avoir ni laquais ni ſervante. Il conclut de ce qu'on le laiſſoit ſi long-temps ſe morfondre, que Madame étoit avec un galant. Charmé de pouvoir enfin la prendre ſur le fait, il réveille un de ſes voiſins, le prie de lui prêter ſa plus grande échelle, & lui apprit ce qu'il en vouloit faire. En ayant trouvé une comme il la demandoit, il la poſa ſans bruit, eſcalada bravement, réſolu d'entrer par la fenêtre : mais après avoir enfoncé une des croiſées, il vit, à la lueur de la lumiere qu'il portoit d'une main, que Madame Deſperces n'étoit point dans ſon lit, & qu'il n'y avoit perſonne dans la

chambre. Cette découverte le transporta de joie. Il eſt certain qu'on ne le traitera plus de viſionnaire. Afin que ſon déshonneur ſoit généralement atteſté, dans la crainte qu'on n'en ait cauſe d'ignorance, il ſe mit à appeller à haute voix ſes voiſins, les priant de venir être témoins de l'affront que lui fait ſa femme, qui a eu l'audace d'aller coucher avec un de ſes amans. Tout le quartier ſe réveilla à ſes cris ; chacun accourut en déſordre, ſaiſi de frayeur, croyant que le feu étoit dans quelque maiſon voiſine. Inſtruit de la cauſe du vacarme, on ſe demandoit en riant, ſi Deſperces étoit fou, de monter ſur le toit pour publier ce qu'on s'efforce ordinairement de cacher. C'eſt alors, continue toujours le Marchand, que l'équipage de Madame la Marquiſe eſt arrivé dans la rue où ſe paſſoit une ſcène auſſi bizarre : elle a été témoin de l'extravagance de notre bourgeois ; il ne me reſte plus qu'à lui raconter les événemens qui ont ſuivi ceux de la nuit.

Non content de l'eſclandre qu'il venoit de faire, notre jaloux envoya par la ville pluſieurs meſſagers chargés d'une lettre circulaire adreſſée aux parens de ſa femme. Il vouloit les raſſembler une ſeconde fois, & les convaincre pour le coup de la juſtice de ſes ſoupçons. Malgré l'heure indue, la famille de Madame Deſperces ſe rendit chez le mari, & fut auſſi étonnée de l'eſcapade de la Dame que de la conduite du jaloux.

DLXXXVII^e FOLIE.

Ce matin, aux premiers rayons du jour, la ſenſible Deſperces ſe préparoit à prendre congé du beau jeune homme, & à ſe rendre chez elle avec ſécurité, quand elle vit entrer ſon pere, ce bon-homme ami de la joie, qui n'a jamais contredit les fantaiſies de ſa fille. Son aſpect pétrifia les deux amans. Ils attendirent en ſilence qu'il leur apprît ce qui l'amenoit. — Eh ! que diable faites-vous ici, Madame ? s'écria-t-il en s'efforçant

s'efforçant de prendre un air ſérieux. En vérité, vous êtes d'une étourderie unique. J'aime que l'on s'amuſe; mais il y a temps pour tout. Voyez un peu la belle équipée! Pendant que vous êtes à faire la folle chez Monſieur, cet imbécille de Deſperces s'eſt aviſé d'arriver cette nuit, & n'entend nullement raillerie; il ſe fait tenir à quatre. Pour moi, qui ne penſe point de mal à tout cela, qui ſçais qu'on peut ſe divertir honnêtement, je l'ai laiſſé faire ſon vacarme, & je ſuis venu vous chercher ici, où je me doutois bien de vous trouver. — La nouvelle du retour de ſon jaloux mit Madame Deſperces hors d'elle-même. — Hélas! diſoit-elle, que je ſuis malheureuſe! Le Ciel ſçait combien cette démarche eſt innocente. Nous avons paſſé la nuit à lire des tragédies. Monſieur déclame encore mieux qu'un acteur. Croiriez-vous que je n'ai fait que pleurer comme un enfant? Malgré la ſageſſe de ma conduite, je prévois les traitemens auxquels je dois

m'attendre. Les lamentations de la pauvre femme n'étoient pas prêtes à finir, ſi ſon bon-homme de père, touché de ſa douleur, ne les eût interrompues. — Bon! bon! conſole-toi, ma fille, lui dit-il; tu n'en mourras pas. Faut-il tant s'affliger pour ſi peu de choſe? Eh, parbleu! ſi toutes les femmes qui donnent des ſujets de plainte à leurs maris, étoient en danger de perdre la vie, nous verrions trop de morts ſubites. D'ailleurs ton jaloux a le plus grand tort. Qu'il apprenne qu'un époux ſenſé ne tombe point comme cela des nues, mais qu'il a prudemment ſoin d'avertir ſa femme du jour de ſon arrivée.

CONCLUSION

de l'Hiſtoire du Mari jaloux.

DLXXXVIII^e FOLIE.

CES paroles conſolerent la pauvre Deſperces. Elle ſe ſentit la force de ſuivre ſon pere, aſſurée qu'il emploieroit ſa médiation pour mettre la paix dans le ménage. Elle s'éloigna de ſon amant, après lui avoir jeté un regard qui exprimoit ſes craintes de le perdre peut-être pour toujours.

L'infortunée Deſperces comparut devant ſa famille encore aſſemblée. Son mari l'interrogea d'un ton magiſtral. Elle excuſa de ſon mieux l'imprudence qu'elle avoit eue de découcher, & trouva dans ſon bonhomme de pere un zélé défenſeur. Il n'y avoit pourtant pas moyen de douter de la mauvaiſe conduite de Madame Deſperces : rien n'étoit ſi avéré que le déshonneur de ſon

mari, & ce mari nageoit dans la joie. Il fut aux opinions. Tout d'une commune voix on déclara ſa moitié répréhenſible, & digne d'être punie; mais on recommanda la coupable à ſon indulgence. — Non, non, s'écria-t-il; je dois faire juſtice. Oubliez-vous donc que l'honneur des époux eſt tellement attaché à celui de leurs femmes, que la perte de l'un entraîne celle de l'autre. Quel eſt le bourgeois qui ne ſoit prompt à ſe venger des affronts qu'attire ſouvent le mariage? Irai-je me donner des airs trop au-deſſus de mon état? — L'aſſemblée, qui n'étoit compoſée que de marchands, que de *bourgeois de Paris*, trouva que Deſperces avoit raiſon, & le laiſſa maître de la punition que méritoit ſa criminelle moitié. Le pere de l'infortunée eut beau plaider en ſa faveur; on ſe moqua de ſa bonhommie, & chacun retourna chez ſoi.

Il étoit près de midi quand tout le monde s'eſt ſéparé. J'avois l'honneur d'être un des conſeillers, comme arriere-couſin de la partie condam-

née. Auſſi tôt que nous ſommes partis, Deſperces a fermé ſoigneuſement ſes portes, a couru demander au Miniſtre une lettre de cachet pour que ſa femme ſoit reléguée dans un couvent. Sur ce qu'il a repréſenté, la lettre de cachet lui a été accordée, & il a fait conduire tout de ſuite ſa malheureuſe épouſe dans la triſte demeure où il y a apparence qu'elle reſtera juſqu'à la fin de ſes jours. Je l'ai vue paſſer dans un carroſſe comme on alloit la renfermer dans ſa priſon: ſon mari étoit à côté d'elle, & avoit grand ſoin de ſe montrer par les portieres, d'un air triomphant.

Quoique Madame d'Illois ait dormi pendant une grande partie de la narration du marchand, elle ne laiſſe pas de trouver cette hiſtoire charmante. Afin de le remercier d'une maniere perſuaſive, elle le congédie en lui gliſſant quelques louis dans la main.

AVENTURE NOCTURNE.

DLXXXIXe FOLIE.

REVENONS maintenant au Marquis d'Illois, que nous avons laiſſé dans le cabinet du Vicomte de l'Encluſe, prêt à écouter ſon jeune parent, encore troublé de l'aventure nocturne qui vient de lui arriver.

Je ne vous cacherai pas, mon reſpectable couſin, dit le Chevalier d'Iricourt en adreſſant la parole au Marquis, que je ſors d'un ſouper de débauche avec trois jeunes fous de mon âge. C'eſt chez Au*.... que s'eſt paſſée notre orgie. C'eſt toujours dans la maiſon de ce coquin-là que nous allons oublier les ſottiſes, les ridicules du monde; parce que, s'il eſt tant ſoit peu fripon, il eſt au moins excellent cuiſinier, & que le mérite ne ſçauroit ſe payer trop cher. Chacun des convives paie ſa part de l'écot, afin qu'après le régal,

tout le monde n'ayant pas plus dépensé les uns que les autres, on éprouve le même degré de joie. Nous n'associons aucune femme à nos plaisirs, parce que ce n'est point à table que le beau sexe figure le mieux. A table depuis dix heures, nous avons donc bien mangé, bien bu. Je ne sçais quel vin nous a donné ce pendart d'Au*...; il nous a monté à la tête, que nous n'avions encore bu que huit bouteilles entre quatre. Las de composer des couplets malins, d'autant plus agréables qu'ils n'avoient pas le sens commun, nous nous sommes amusés à casser les verres, les porcelaines; nous avons jeté par la fenêtre deux ou trois grands miroirs, qui ne servoient à rien dans une chambre destinée à la bonne chere. Nous allions en faire autant d'un vilain lit antique & massif, qui étoit là pour le moins aussi inutile; nous ne voulions laisser que la table & les chaises. Notre hôte est accouru: il nous a fait entendre raison, en nous menaçant de

ne plus nous régaler de ſes ragoûts au vin de Champagne, de ſes fricaſſées d'ambre & de piſtaches. Ceux qui avoient de l'argent ont payé; les autres ont donné leur parole de Gentilhommes; & nous nous ſommes trouvés dans la rue à deux heures ſonnées, au milieu d'une nuit ſi noire, qu'on ne pouvoit même appercevoir les étoiles.

DXCe FOLIE.

C'eſt ici le merveilleux. Aucun de nous ne s'étoit fait ſuivre de ſon carroſſe. Nous marchions en tâtonnant, fort embarraſſés de nos perſonnes, craignant à chaque pas de nous rompre le cou. — Qu'allons-nous devenir? criai-je à mes compagnons. Oſerons-nous nous coucher à l'heure qu'il eſt, comme de petits bourgeois? Ecoutez, il me vient une idée divine. Il pleut raiſonnablement, nous ſommes crottés en chiens barbets: parbleu! allons au bal de l'Opéra dans notre miſérable équipage; il nous épargnera

la peine de nous maſquer. Ma propoſition parut de la derniere impertinence, & fut acceptée avec tranſport. Nous marchions dans la boue, ſur le bout du pied, nous recommandant à toutes les veſtales de Paris pour que le Ciel nous envoyât quelque fiacre, qui, à nos riſques & périls, nous traînât juſques à l'Opéra, quand nous entendîmes le bruit d'un carroſſe. — Eſt-ce un fiacre ? criâmes-nous tous enſemble. — Oui, Meſſieurs, j'en ſuis un, pour mes péchés, répondit le cocher, qui pouvoit à peine faire mouvoir deux roſſes étiques, régalées en vain de pluſieurs coups de fouet. Je ſuis chargé; mais ſi vous voulez me ſuivre, je ne vais qu'à quatre pas, & vous pourrez me faire rouler toute la nuit. — Voyons qui ſont ceux qui ſe donnent les airs d'être en voiture, tandis que nous ſommes à pied, s'écrie un de mes amis: ils ſeront peut-être aſſez polis pour nous céder leur place. — Nous le ſecondons dans ſon louable deſſein; nous ſai-

ſiſſons les rênes des fantômes de chevaux ; il ouvre la portiere, alonge la main, tâte légérement. — Oh oh ! mes amis, continue-t-il, je ſens des meubles ; c'eſt un déménagement ſecret. Gardons-nous de troubler cette équipée nocturne. Puiſque ce maraud nous aſſure qu'il va tout près d'ici, accompagnons-le juſqu'à l'endroit où il doit s'arrêter. — Mon ami referme la portiere, & le cocher continue à fouetter ſes haridelles, qui ne nous firent pas beaucoup ſuer pour les ſuivre.

Le maraud nous fit long-temps trotter : nous eûmes la patience de traverſer une douzaine de rues, eſpérant toujours qu'il arriveroit bientôt. Enfin il s'arrêta devant une petite porte étroite, à quelques maiſons d'ici. Je me trouvai tellement ſerré par le carroſſe, qui raſoit la muraille, que je me jetai dans l'allée où je vis bien qu'on allait décharger les meubles. L'obſcurité empêchant de m'appercevoir, le cocher nous crut tous de l'autre côté de la rue :

il descendit de son siége, & je connus qu'il travailloit à vuider le carrosse. La portiere ouverte, un homme sauta légérement à terre, mit sur ses épaules un paquet, & me heurtant du fardeau qu'il portoit, vint le jeter à mes pieds. Je fus heurté, froissé de la sorte tant qu'il y eut quelque chose dans la voiture. Mais de quelle frayeur ne fus-je pas saisi, quand j'eus lieu d'être certain que les prétendus meubles n'étoient autre chose que des corps morts! Tantôt je touchois la jambe d'un des cadavres portés sur l'épaule; quelquefois je sentois une main froide me passer contre le visage, ou bien je recevois un coup de tête d'un des morts. L'homme qui s'étoit tenu dans le carrosse avoit une lanterne sourde qu'il ouvroit par intervalles. Mais fortement persuadé qu'il n'y avoit personne dans l'allée, il n'examinoit heureusement que ses horribles fardeaux. Collé contre la muraille, je me faisois le plus petit qu'il m'étoit possible. C'est à la lueur

de la lanterne ſourde que je découvris les triſtes objets dont j'etois environné. Je diſcernai que les corps étoient enveloppés à demi dans de vieilles toiles. Ce qui redoubla mon horreur, c'eſt que j'entrevis le cadavre d'un enfant, dont le viſage étoit rouge & enflé. La mine de celui qui n'avoit oſé parler dans le carroſſe lorſque nous l'avions arrêté, n'étoit guere propre à diſſiper ma frayeur. Il avoit tout l'air d'un coupe-jarret : ſon regard étoit dur & féroce ; il me ſembla voir ſous ſon ample redingote je ne ſçais combien de poignards. Le cocher lui aidoit à décharger la voiture. Ce qui m'étonna le plus, ils raiſonnoient enſemble froidement. Celui-ci eſt encore preſque tout chaud, diſoient-ils. En voilà un qui paroît avoir été diantrement robuſte ; il a eu de la peine à quitter la vie. Chaque cadavre recevoit ainſi ſon quolibet.

Je ne vous cacherai pas que j'étois plus mort que vif : tous mes ſens ſe glaçoient d'effroi ; je ſentois mes cheveux ſe dreſſer. J'eſſayai pluſieurs

fois de m'écrier, & d'avertir mes amis de ce qui ſe paſſoit, ſans avoir la force d'ouvrir la bouche. Les corps morts ayant preſque bouché la porte, il m'étoit impoſſible de prendre la fuite. Un nouvel accès de frayeur m'obligea de m'armer de courage : je jetai un cri ſi perçant, que le cruel aſſaſſin & ſon maudit fiacre en demeurerent interdits, & que mes amis en furent épouvantés. Ils accoururent à mon ſecours l'épée à la main, dérangerent un peu les chevaux qui leur fermoient le paſſage, & ſe précipiterent dans l'allée, où je croyois toucher à ma derniere heure. L'homme qui me ſembloit un véritable ſcélérat, venoit alors d'ouvrir ſa lanterne. L'affreux ſpectacle qui s'offrit à leurs regards les fit d'abord reculer. — Vous voyez, leur dis-je, un infâme aſſaſſin qui vient ici cacher les meurtres qu'il a faits. Ce miſérable cocher oſe partager ſes crimes, en le ſecondant. — A ces mots mes amis prennent à la gorge les deux coquins, que la frayeur à leur

tour a rendus pâles, tremblans, & qui ſe regardent ſans prononcer une ſeule ſyllabe. Pendant qu'on leur demandoit le détail de leurs forfaits, & qu'ils héſitoient à répondre, je ſuis ſorti dans la rue, afin que le grand air rappellât mes eſprits. J'ai reconnu votre carroſſe, mon charmant couſin; je me ſuis douté que vous étiez chez Monſieur le Vicomte, & l'envie m'a pris de ſçavoir ce que vous penſeriez de mon étonnante aventure.

CONCLUSION

de l'Aventure nocturne.

DXCIe FOLIE.

QU'IL faut pénétrer ce que tout cela ſignifie, réplique promptement le Marquis, en ſortant du cabinet des galans portraits, ſuivi des évaporés qui examinoient diſcrétement les tableaux, & du Vicomte lui-même. Ils courent en foule dans la rue, le jeune

d'Iricourt à leur tête, & arrivent dans l'inſtant que le cocher & ſon compagnon ſupplioient les trois amis du Chevalier de ne point les perdre. A l'aſpect de ces nouveaux témoins, les malheureux paroiſſent tout-à-fait déconcertés. Conduiſons-les chez le premier Commiſſaire, dit Monſieur d'Illois; on les forcera de confeſſer les meurtres dont ils viennent de ſe ſouiller, & ils recevront bientôt le châtiment qu'ils méritent. — Ah, Meſſieurs! ayez pitié de moi, s'écrie celui qu'on prenoit pour un aſſaſſin, en ſe jetant à genoux; je vais vous déclarer la vérité. Je ſuis un pauvre étudiant en Chirurgie; j'ai déterré ces cadavres pour les diſſéquer avec pluſieurs de mes confreres. Tout eſt ſi cher actuellement, qu'il n'y a pas juſqu'aux corps morts, que nous n'achetions autrefois des foſſoyeurs que dix-huit francs, que nous ne ſoyons obligés de payer le double de leur valeur. Cet honnête cocher m'a donné ſon aſſiſtance, moyennant un écu de ſix livres. Vous voyez bien que ſi

notre manege étoit découvert, vous pourririons en priſon. — Et ces poignards que j'ai vus cachés ſous votre redingote? s'écrie le Chevalier un peu piqué du dénouement. — Hélas! répond l'éleve de Saint-Côme, ce ſont des inſtrumens de chirurgie, que je viens de prendre chez le coutelier.

Les éclats de rire du Marquis & de tous ceux qui l'ont accompagné, retentiſſent au loin. On ne s'attendoit guere qu'une hiſtoire qui paroiſſoit d'abord ſi tragique, ne dût être à la fin qu'une plaiſanterie. On raille, on turlupine le Chevalier ſur ſa terreur panique. Le carroſſe étant vide, le jeune d'Iricourt, chagrin & confus, laiſſe les mauvais plaiſans rire à leur aiſe: il ſe met avec ſes amis à la place des morts, & vole au bal de l'Opéra.

CONTINUATION

de l'Hiſtoire du Marquis d'Illois.

DXCII^e FOLIE.

MONSIEUR d'Illois remercie le Vicomte du plaiſir que lui a fait la revue de ſa collection de tableaux, & l'avertit en riant de craindre la vengeance du beau ſexe. Il alloit monter dans ſa voiture; le Vicomte de l'Encluſe le retient par le bras, & lui dit d'un air très-ſérieux: — Je ſuis au déſeſpoir, mon cher Marquis, de vous avoir montré mes portraits. Celui de votre femme, placé avec les autres, vous aura convaincu de ſa perfidie. Je ſens que c'eſt jouer un très-mauvais tour à un galant homme, de le tirer de la douce erreur où il eſt ſouvent ſur le compte de ſa moitié. Dans la crainte qu'il ne m'arrive encore de commettre une faute auſſi grave, j'ai pris une réſolution

généreuſe, digne que vous l'applaudiſſiez. Je vais brûler ces maudites peintures, qui m'ont coûté tant d'argent; je renonce même au plaiſir d'être indiſcret. Monſieur d'Illois le preſſe d'abandonner un tel deſſein, ſelon lui, le comble de l'extravagance. Tout en riant de la folie du Vicomte, il ſaute légérement dans la voiture, & ordonne au cocher de fouetter.

Monſieur de l'Encluſe perſiſte dans ſon projet, qu'il regarde comme un effort héroïque & méritoire: à peine le Marquis s'eſt-il éloigné, qu'il fait apporter ſes tableaux au milieu de ſa cour, en forme une eſpece de pyramide entremêlée de paille & de fagots, & y met courageuſement le feu: il n'alla ſe coucher qu'après que le tout fut réduit en cendre.

Le Vicomte eſt bien ſimple de s'imaginer que Monſieur d'Illois s'inquiete de la conduite de ſa femme. A peine a-t-il le temps de ſonger qu'il eſt marié: les trois maîtreſſes qu'il s'eſt choiſies dans les trois ſpec-

tacles, ne laiſſent pas de lui donner de l'occupation. Afin d'admirer leurs différens talens, il eſt plus aſſidu qu'autrefois à fréquenter tous les théâtres. Comme les Nymphes qu'il adore ſont trop à la mode pour s'avilir à paroître les jours qui ne ſont point du bon ton, il a le plaiſir de les voir briller l'une après l'autre, & de n'être obligé de ſe montrer à un ſpectacle que lorſqu'il eſt du bel uſage d'y aller. Ignorant le motif qui le rend ſi aſſidu aux repréſentations de nos drames en tout genre, ceux qui le voient fréquemment au même théâtre, ſe perſuadent qu'il en eſt un des principaux amateurs : en ſorte que le Marquis a la gloire d'être en réputation en même temps aux François, aux Italiens & à l'Opéra : honneur qui n'arrivera peut-être qu'à lui ſeul : car on ſemble s'être partagé les trois ſpectacles ; & bien des gens croiroient commettre un crime de *leſe théâtre*, s'ils ſe montroient une ſeule fois dans celui qu'ils n'ont point adopté.

DXCIII^e FOLIE.

En quittant le Vicomte, Monſieur d'Illois ne ſçavoit point trop où il devoit aller. Son cocher ayant réfléchi pour lui, arrête tout-à-coup. Pourquoi ne marches-tu pas ? lui crie le Marquis. — Eh ! Monſieur, dites-moi donc où vous voulez que je vous mene. — Monſieur d'Illois ſe recueille un inſtant, & ordonne d'aller à telle rue, qu'il déſigne. C'eſt chez la belle Adélaïde qu'il a deſſein de paſſer la nuit, cette danſeuſe de l'Opéra qu'il entretient par air, & que ſa prodigalité a couverte de diamans.

Le lecteur auroit-il oublié que le Marquis ne doit ſe préſenter chez la charmante Nymphe qu'après l'avoir fait avertir du jour de ſa viſite, & qu'il ne doit entrer qu'avec précaution ? L'on n'exigeoit tant de ménagemens que dans la crainte de donner à parler aux mauvaiſes langues, & afin de conſerver toujours la réputation de ſageſſe qu'on s'étoit acquiſe.

M. d'Illois ſe ſouvient encore des conditions de ſon traité ſecret : il ſçait bien que ce n'eſt pas le jour où il lui eſt permis de rendre ſon hommage ; mais il lui paroît qu'à l'heure qu'il eſt il peut ſe gliſſer ſans être apperçu. D'ailleurs les plaiſirs de la table, qu'ils vient de goûter ſans réſerve, lui inſpirent une forte envie de voir la légere & danſante Adélaïde, & il ne ſe ſent point d'humeur de réprimer ſes déſirs.

Il deſcend aſſez loin de la maiſon de ſa divinité, & renvoie ſon carroſſe. Il ſe coule le long de la muraille, arrive à la porte, qu'il trouve heureuſement entr'ouverte, monte ſur le bout du pied à l'appartement de la belle, frappe tout doucement, craint de faire trop de bruit, & attend avec patience qu'on lui réponde. Au bout d'un gros quart d'heure ; une ſoubrette demande qui eſt là, par le trou de la ſerrure. On le laiſſe encore long-temps ſe morfondre. Il entre enfin, un peu étonné qu'on ait tant tardé à lui

ouvrir. La place n'étoit-elle point priſe ? dit-il en lui-même. Peut-être que mon arrivée imprévue cauſe ici quelque embarras. Ces réflexions le portent à jeter autour de lui un œil curieux. Mademoiſelle Adélaïde eſt au lit, & ſe plaint beaucoup que le Marquis ait l'incivilité de venir troubler ſon ſommeil. — J'en ſerai malade à périr, dit-elle. Il eſt inoui qu'on rende viſite à pareille heure. Que prétendez-vous faire ici ? Adieu ; j'ai la migraine, j'ai des vapeurs, je veux repoſer. Tandis qu'elle parle, M. d'Illois l'obſerve attentivement, croit démêler dans ſon air du trouble, de l'inquiétude, & ſent augmenter ſes ſoupçons. Sans découvrir ce qu'il penſe, il cherche dans tout l'appartement ; il n'y a pas de coin dont il ne faſſe la viſite ; les diſcours de la nymphe ne ſçauroient le retenir. — En vérité, Marquis, s'écrie-t-elle, vous devenez d'une folie unique. Que veulent dire ces perquiſitions que vous faites chez-moi ? Sortez, de grace. — Le Marquis commen-

çoit à s'accuſer d'injuſtice, lorſqu'il entend touſſer dans un petit cabinet auquel il n'avoit pas ſongé.

DXCIV^e FOLIE.

Quel bruit eſt-ce là ? s'écrie le Marquis. — Je n'aurois jamais cru que vous ſoyiez jaloux, dit la belle en s'efforçant de rire. Cela vous ſied à merveille. — On touſſe là-dedans ; on y gagne peut-être du froid ; il eſt juſte de faire ſortir le malheureux qui s'enrhume. — Allez, mon pauvre Marquis, vous êtes la dupe de votre imagination. — Ceſſons de plaiſanter, Madame. Je veux viſiter ce cabinet. — Eh, mon Dieu ! depuis un ſiecle la porte n'en a été ouverte. — Je veux y entrer abſolument. — Je crois même que la clef en eſt perdue. — Il y a moyen de s'en paſſer. — Je vous aime à la folie comme cela. Venez m'embraſſer, fripon que vous êtes, & retirez-vous chez vous ; demain vous ſerez plus raiſonnable. — Sans daigner répondre, Monſieur d'Illois s'approche du

ouvrir. La place n'étoit-elle point priſe ? dit-il en lui-même. Peut-être que mon arrivée imprévue cauſe ici quelque embarras. Ces réflexions le portent à jeter autour de lui un œil curieux. Mademoiſelle Adélaïde eſt au lit, & ſe plaint beaucoup que le Marquis ait l'incivilité de venir troubler ſon ſommeil. — J'en ſerai malade à périr, dit-elle. Il eſt inoui qu'on rende viſite à pareille heure. Que prétendez-vous faire ici ? Adieu ; j'ai la migraine, j'ai des vapeurs, je veux repoſer. Tandis qu'elle parle, M. d'Illois l'obſerve attentivement, croit démêler dans ſon air du trouble, de l'inquiétude, & ſent augmenter ſes ſoupçons. Sans découvrir ce qu'il penſe, il cherche dans tout l'appartement ; il n'y a pas de coin dont il ne faſſe la viſite ; les diſcours de la nymphe ne ſçauroient le retenir. — En vérité, Marquis, s'écrie-t-elle, vous devenez d'une folie unique. Que veulent dire ces perquiſitions que vous faites chez-moi ? Sortez, de grace. — Le Marquis commen-

çoit à s'accuſer d'injuſtice, lorſqu'il entend touſſer dans un petit cabinet auquel il n'avoit pas ſongé.

DXCIV^e FOLIE.

Quel bruit eſt-ce là? s'écrie le Marquis. — Je n'aurois jamais cru que vous ſoyiez jaloux, dit la belle en s'efforçant de rire. Cela vous ſied à merveille. — On touſſe là-dedans; on y gagne peut-être du froid; il eſt juſte de faire ſortir le malheureux qui s'enrhume. — Allez, mon pauvre Marquis, vous êtes la dupe de votre imagination. — Ceſſons de plaiſanter, Madame. Je veux viſiter ce cabinet. — Eh, mon Dieu! depuis un ſiecle la porte n'en a été ouverte. — Je veux y entrer abſolument. — Je crois même que la clef en eſt perdue. — Il y a moyen de s'en paſſer. — Je vous aime à la folie comme cela. Venez m'embraſſer, fripon que vous êtes, & retirez-vous chez vous; demain vous ſerez plus raiſonnable. — Sans daigner répondre, Monſieur d'Illois s'approche du

cabinet, en ſecoue vigoureuſement la porte, croit ſentir qu'elle eſt fermée en dedans, y donne un furieux coup de pied qui l'ébranle. Il alloit redoubler, quand elle s'ouvre avec violence. Il voit ſortir du cabinet un homme en robe-de-chambre, en bonnet de nuit, & l'épée à la main, & reconnoît Milord Wartong.

Attendez, Monſieur, crie le Milord en paroiſſant, je vais ſatisfaire votre curioſité. J'entretiens Mademoiſelle depuis quelques mois. Elle m'a proteſté que j'étois le ſeul qui avois l'honneur d'être admis dans ſes bonnes graces. J'ai cru juſqu'à préſent que mes guinées la rendoient fidelle. Payant aſſez cher cet appartement, je penſois qu'il me ſeroit permis d'y venir quelquefois coucher en liberté. Je m'apperçois que vous l'avez loué auſſi : mais comme j'en ai pris ce ſoir poſſeſſion avant vous, trouvez bon que j'y paſſe la nuit ; ou bien voyons qui de nous deux doit céder le pas à l'autre.

DXCV^e FOLIE.

Monſieur d'Illois avoit tiré ſon épée dès qu'on ouvrit la porte du cabinet. Furieux que ſon rival lui propoſât de s'éloigner, il ſe met en garde & les deux champions s'alongent de vigoureuſes bottes. Dans le fort de leur combat, ils voient entrer un jeune homme ivre mort, dont les habits couverts de poudre annonçoient un garçon perruquier, ou tout au plus un coiffeur de femmes. Le nouvel arrivé, chancelant ſur ſes jambes, un petit chapeau bordé ſur l'oreille, la veſte déboutonnée, ſe tenant le corps auſſi de travers que ſa démarche étoit peu réguliere, s'avance bruſquement vers le lit de la nymphe éperdue, ſans prendre garde à ce qui ſe paſſe dans la chambre. — Je viens, ma belle enfant, lui dit-il, coucher avec toi. Il eſt vrai que tu ne m'attendois pas cette nuit. Je ſors d'un cabaret où le vin eſt ſi délicieux, que depuis deux ou trois heures,

je ne fais que boire à ta ſanté: j'y ſerois encore, ſi les maraûds qui me tenoient tête n'avoient voulu gagner leur lit. Je me ſuis mis en route avec eux, dans la louable intention de gagner auſſi ma couchette. Je ne ſçais comment cela s'eſt fait; je me ſuis trouvé à ta porte; je ſuis monté; l'appartement étoit ouvert, & me voilà, prêt à te prouver de nouveau que j'ai autant d'amour que d'adreſſe à bien coiffer.

D'XCVI^e FOLIE.

A la vue du garçon perruquier, Monſieur d'Illois & Milord Wartong baiſſerent leurs épées, afin de ſçavoir ce qui l'amenoit. Surpris de ſa harangue, ils ſe regardent, & éclatent de rire. Le bruit que le coiffeur entend l'oblige de tourner la tête. Effrayé de voir deux hommes l'épée à la main, il ne doute pas qu'on n'ait deſſein de le tuer; il ſe jette à genoux, & s'écrie d'un ton lamentable: — Ah, mes bons Sei-

gneurs ! ayez pitié d'un pauvre diable de coiffeur de femmes. Quoique mon art n'ait rien de méchanique, & qu'il ſoit même tout-à-fait ſublime, je vous jure qu'à peine me rapporte-t-il de quoi vivre. Hélas! mes confreres ont bien raiſon de prétendre qu'ils égalent les hommes d'eſprit & de génie, puiſqu'ils ne ſont guere plus riches que la plupart de ces Meſſieurs. Nous renoncerions bientôt à la coiffure des Dames, ſi nous n'avions le privilege de les rendre traitables. Voudriez-vous donc me punir de venir chercher ici les revenant-bons de mon état ? Ne m'enviez pas le bonheur dont je ſuis en poſſeſſion. Je vous promets que pour coucher quelquefois avec Mademoiſelle il m'en coûte les plus beaux cheveux de mon magaſin ; j'en atteſte ſon chignon, qui eſt trop juſte pour me démentir.

Le coiffeur alloit peut-être continuer à ſe juſtifier ; mais les éclats de rire qu'excite la derniere phraſe

de ſa harangue, lui coupent la parole. Milord Wartong & le Marquis d'Illois ſortent enſemble, en riant à gorge déployée : ils laiſſent la danſeuſe avec ſon cher coiffeur, leur illuſtre rival.

DXCVII^e FOLIE.

Ils n'eurent point de peine à oublier une maîtreſſe auſſi peu conſtante : ils lui abandonnerent de bon cœur les préſens qu'ils lui avoient faits, trop heureux encore de connoître ſa perfidie avant d'en être ruinés. Depuis leur ſinguliere rencontre chez la douce Adélaïde, qui encourage ſi bien *les arts libéraux*, Milord & Monſieur d'Illois ne peuvent plus vivre l'un ſans l'autre. Dès le lendemain de leur plaiſante aventure ils ſe rendent viſite, courent enſemble tout Paris, & deviennent des amis inſéparables.

Milord Wartong eſt un jeune homme de vingt-cinq ans, bien proportionné dans ſa taille, grand, la démarche fiere. Les traits de ſon

viſage ſont auſſi délicats que ceux d'une femme : ſi la nature ne le diſpenſoit de mettre du rouge, en colorant elle-même la blancheur de ſon teint, on pourroit douter de ſon ſexe, ou le confondre avec nos petits-maîtres François. Ses cheveux ſont blonds : il eſt vrai que la médiſance prétend qu'ils ſeroient roux, ſans la poudre de Chypre. L'élégante parure de Milord peut faire juger qu'il a grand ſoin détudier nos modes, & c'eſt en effet ſa principale occupation. Pour l'eſprit de Milord, il ſeroit des plus médiocres, s'il n'étoit accompagné d'une fortune prodigieuſe.

Je vais tranſporter mon lecteur loin de la France : il faut varier mes tableaux. Notre nation, ſi frivole, ſi légere, ſeroit-elle la ſeule qui ſe livrât aux folies les plus bizarres ? Non. Les peuples qui ſe rient de ſes extravagances ont auſſi leurs travers, de même que les ſpectateurs d'une comédie ont cha-

cun des ridicules qu'ils n'apperçoivent pas. Le principal lot des hommes ſemble être la folie, & l'on ne voit que celle de ſon voiſin.

L'on connoîtra bientôt la juſteſſe de cette grave réflexion. Un jour que le Marquis ne ſçait où porter l'ennui de ſon exiſtence, que tous les plaiſirs lui paroiſſent inſipides, Milord Wartong entreprend de le tirer de cette langueur, en l'inſtruiſant des aventures qui lui ſont arrivées. — Je vais, lui dit-il, vous raconter, mon cher, mes différentes courſes dans les pays étrangers : vous verrez combien les voyages ſont utiles pour former la jeuneſſe : vous avouerez que s'ils m'ont coûté beaucoup d'argent, j'ai ſçu au moins profiter de mes dépenſes.

VOYAGES ET AVENTURES

de Milord Wartong.

DXCVIII^e FOLIE.

JE ne vous entretiendrai point de l'ancienneté de ma famille, des places qu'elle a remplies en Angleterre; il me ſuffit de vous dire que je ſuis puiſſamment riche, & que je le ſerai davantage à la mort de mon pere. A peine eus-je atteint ma vingtieme année, qu'on admira mes grandes qualités. La vertu des femmes ne put tenir contre mes charmes; mon eſprit parut un prodige; & ſi pourtant n'avoit-on oſé m'apprendre que très-peu de choſes, dans la crainte de trop me fatiguer. J'entendois quelques mots des principales langues de l'Europe; je pouvois même m'exprimer en quelques-unes. Le françois me plaiſoit davantage; c'eſt la langue dans laquelle

j'ai fait le plus de progrès. Mais ma ſcience avoit plus de clinquant que de réalité. Pour apprécier au juſte mon mérite, je ſçavois parfaitement monter à cheval, je faiſois des paris conſidérables, mes chevaux ſe diſtinguoient par leur agilité, & remportoient ſouvent le prix de la courſe: n'en étoit-ce pas aſſez pour me faire une brillante réputation dans les trois royaumes? Mon pere entreprit de me rendre un cavalier encore plus parfait. Il ſe mit en tête que j'acheverois de me perfectionner en voyageant, & que les Anglois n'auroient qu'à m'étudier à mon retour, pour ſe polir & prendre les belles manieres; il crut ainſi ſatisfaire tout à-la-fois l'amour paternel & l'amour de la patrie. Il me communiqua ſon projet. J'y applaudis avec tranſport, & ne ſongeai qu'à partir bientôt. Faire le tour de l'Europe n'étoit qu'une bagatelle pour moi.

D'où vient que les Anglois ſont preſque les ſeuls peuples qui vont s'inſtruire chez les autres nations,

& ſur-tout en France ? Dédaignent-ils leur pays ? Croient-ils que la politeſſe, le bon goût, le bel uſage en ſont bannis ? Non. C'eſt par air, par mode. Un Seigneur Britannique qui n'eſt point ſorti des trois royaumes, eſt regardé comme à Paris un provincial. Mais quels profits la plupart de nos Milords retirent-ils de leurs voyages ? Ils en reviennent plus fats, plus ridicules, noyés de dettes, & débarraſſés des trois quarts de leurs revenus. Rien n'eſt ſi plaiſant que le mêlange bizarre qu'ils font de nos mœurs, de nos uſages, avec les coutumes, les modes de nos voiſins. Je me flatte, mon cher Marquis, que vous ne me confondrez point dans la foule.

DXCIX^e FOLIE.

Mes équipages furent prêts dans huit jours : ils étoient très-modeſtes. Je voulus voyager *incognito*, afin d'être plus à même de dépenſer dans les villes où je pourrois m'arrêter. Je n'amenai avec moi

qu'un ſeul laquais & un valet-de-chambre intelligent. On me laiſſa la liberté de me conduire à ma fantaiſie ; je n'eus point de Gouverneur pour contrarier mes actions, point de pédant qui eût droit de m'ennuyer par ſes graves remontrances. Mon valet-de-chambre eſt un maroufle qui ne ſonge qu'à ſe réjouir de ſon côté, tandis que je cherche à connoître par expérience les mœurs des différentes nations. Le Lord Wartong, mon pere, ſe repoſe ſur ma ſageſſe, & il montre bien la rare prudence dont il eſt doué. Doit-on être ſoumis à la férule dans l'âge bouillant des paſſions ? Quel fruit ne doit pas tirer de ſes voyages un jeune homme de vingt ans, ſurtout quand il eſt auſſi raiſonnable que moi !

Je réſolus de commencer par viſiter la Hollande. Je m'embarquai dans le paquebot, moi & mon petit équipage : un bon vent nous porta dans un clin d'œil au premier port des Pays-bas. Sans m'arrêter, je

pourſuivis ma route juſques à Amſterdam, perſuadé que la province étoit peu digne de ma curioſité. Cette ville me parut digne d'être la capitale d'une riche république. Ses édifices me frapperent moins que le nombre & la diverſité des habitans : elle vous offre un échantillon de tous les peuples de l'univers. Le croiriez-vous, Marquis ? C'eſt dans mon auberge que je trouvai le ſecret de m'inſtruire des mœurs des Hollandois. J'obſervai que tous ceux qui s'y rendoient n'étoient habillés que d'étoffes communes, groſſieres, ſans galons d'or ni d'argent, & que leur principal amuſement étoit d'avoir la pipe à la bouche : je conclus de mes remarques, que la plupart des Hollandois étoient miſérables, avares, mal-propres & pareſſeux.

DC^e FOLIE.

Il ne me reſtoit plus qu'à connoître le caractere des femmes de la Hollande : l'occaſion ne tarda pas

à s'en préſenter. Je haſardai de dire quelques mots à un des fumeurs qui venoient politiquer dans mon auberge, en vuidant je ne ſçais combien de meſures de biere. Cet homme répondit en baragouinant à mes queſtions. Il me ſembla moins indécrotable que ſes épais compatriotes, & je daignai m'abaiſſer à lier converſation avec lui. Charmé de ma politeſſe, il quitta ſa pipe, & me pria de le ſuivre juſques dans ſa maiſon, où je verrois des choſes dignes de ma curioſité. Quoique je répugnaſſe un peu d'aller avec un homme du commun, toujours environné d'un nuage de fumée de tabac, je ne laiſſai pas d'accepter la propoſition, & de marcher à ſes côtés. Quelle fut ma ſurpriſe lorſque je le vis entrer dans un palais magnifique, dont les murailles en dehors étoient peintes de diverſes couleurs, & garnies en dedans des plus belles porcelaines, ſelon l'uſage du pays; & qu'il m'aſſura que c'étoit là ſa demeure! Voilà un gueux ſuperbe-

ment logé, disois-je en moi-même. Nous traversâmes une grande cour remplie de domestiques ; nous montâmes par un vaste escalier de marbre, dans des appartemens meublés avec la derniere richesse. Tout ce qu'il y a de précieux dans les quatre parties du monde, s'y trouvoit rassemblé. La propreté des objets qui s'offroient à mes yeux, leur donnoit encore un nouvel éclat. Les parquets ressembloient à des miroirs ; les moindres meubles étoient entretenus avec un soin extrême. Le fumeur s'apperçut de mon étonnement. — Jeune étranger, me dit-il, dans toutes les maisons de la Hollande regne la même propreté ; on croiroit que nous ne nous occupons qu'à nettoyer sans cesse nos demeures.

J'allois répondre ; il ouvrit une porte ; je me trouvai dans un cabinet d'histoire naturelle que le plus grand Prince auroit à peine pu payer. Mon homme me fit admirer la rareté de sa collection. Nous sor-

tîmes de ce précieux cabinet, où tant de bagatelles ſont amaſſées à grands frais, mais qui m'avoit cauſé plus d'ennui que de plaiſir. Nous nous trouvâmes près d'un appartement que je n'avois point encore vu. Je me préparois à y entrer; le Hollandois m'arrêta. — C'eſt ici, me dit-il, la ſalle de compagnie; il faut quitter vos ſouliers, de crainte de ſalir le parquet. Les Princes qui me font l'honneur de me viſiter, ſe ſoumettent à cet uſage; moi-même je n'en ſuis point exempt. Cette coutume-là me parut tout-à-fait bizarre; je me déchauſſai pourtant, mon Hollandois en fit de même, & nous avançâmes pieds nuds dans la derniere piece qu'il me reſtoit à voir.

DCI^e FOLIE.

J'eus lieu de me ſçavoir gré de ma complaiſance. Je fis peu d'attention à l'élégance, aux richeſſes de ce nouvel appartement. Il eut beau ſurpaſſer tous les autres; une divinité, plutôt qu'une ſimple mortelle,

attira ſeule mes regards. Aſſiſe auprès d'une croiſée, elle s'amuſoit à faire de la dentelle. Cette occupation laiſſoit voir la délicateſſe de ſes petites mains, la forme & la blancheur de ſon bras. Un coup d'œil rapide me fit découvrir tant de charmes. Le bel ange ſe leva pour nous recevoir ; & la fineſſe de ſa taille, dont il me fut poſſible de mieux juger, acheva de troubler mes ſens. Un jupon court ne couvroit qu'à demi une jambe de nymphe, qui provoquoit les déſirs. La jeune perſonne s'avança au-devant de mon Hollandois en l'appellant ſon cher papa, & lui ſauta au cou. Que j'enviois les innocentes careſſes dont j'étois témoin ! Le Hollandois me préſenta au charmant tendron. Voilà, ma fille, lui dit-il, un jeune étranger dont la phyſionomie m'a plu. Il me fera plaiſir s'il vient me voir pendant le temps de ſon ſéjour : je penſe, ma chere fille, que ſes viſites vous ſeront agréables. Je n'eus point de peine à promettre à l'honnête

Batave que je me rendrois ſouvent chez lui. Je m'efforçai de faire un joli compliment à la belle Hollandoiſe ; mais de ma vie je n'ai été ſi gauche. De dépit je me retirai bruſquement dans mon auberge.

Je demandai à mon hôte quel étoit le fumeur que je venois de quitter ; il m'apprit que j'avois eu l'honneur d'aller chez le plus riche Négociant des Provinces-unies, & un des principaux membres des Etats-généraux. Sa Haute-Puiſſance, ajouta-t-il, eſt veuf depuis quelques années, & n'a qu'une fille dont il fait ſon idole. — Oh le vilain pays, m'écriai-je, où l'on ne ſe pique ni de parure ni de fierté, où les gens de diſtinction ſont auſſi mal vêtus que le peuple ! Vive ces Nations brillantes où l'on ſe plaît tellement à paroître riche, qu'un habit galonné compoſe ſouvent toute la fortune de celui qui le porte !

DCII^e FOLIE.

L'amour me força de reſter à

Amſterdam plus que je ne me l'étois propoſé. Je ne manquai pas d'aller rendre viſite à ma belle Hollandoiſe. J'avois ſoin de ne me préſenter chez elle que lorſque j'étois bien ſûr de n'y point trouver ſon pere. Tandis que le bon homme venoit fumer dans mon auberge, je m'eſquivois par une porte de derriere, & courois ſoupirer aux genoux de ſa fille. Un domeſtique, attentif à maintenir la propreté de la maiſon, avoit toujours grand ſoin de me faire quitter mes ſouliers avant de me laiſſer pénétrer dans l'appartement de la belle Hollandoiſe. Le premier tête-à-tête que j'eus avec elle, me donna lieu de concevoir les plus douces eſpérances. Elle écouta avec un tendre ſourire les galanteries que je lui débitai. Je voulus lui baïſer la main, elle me tendit la joue. Le lendemain ſes levres chercherent les miennes. Je m'enhardis inſenſiblement, j'oſai toucher ſa gorge : loin d'être repouſſé, l'on ne s'oppoſa point à mes entrepriſes, l'on garda un modeſte

ſilence. Je croyois parvenir au comble de la félicité, & je devins plus téméraire. La belle Hollandoiſe comprit aiſément mon deſſein : elle ſe débarraſſa de mes bras en rougiſſant. — Ignorez-vous, me dit-elle, que les faveurs que je vous ai accordées ne ſignifient rien ? Les femmes de ma nation laiſſent prendre mille privautés à leurs amans ; mais quant à la derniere, elles la réſervent pour le mariage. — Ce diſcours ne me fit aucune impreſſion : il me parut abſurde de m'imaginer que des complaiſances d'un certain genre n'annonçaſſent point dans le beau ſexe une envie de céder tout-à-fait. Je penſai que la friponne de Hollandoiſe ne recouroit à de petites façons que pour ſe rendre avec plus de décence, & j'agis en conſéquence de mes idées. Les yeux de la jeune perſonne, autrefois ſi doux, ſi languiſſans, étincelerent de colere ; elle me repouſſa avec force, appella à grands cris ſes domeſtiques, qui accoururent en foule. — Jetez à la

porte, leur dit-elle, cet imbécille étranger, qui oſe manquer au reſpect qui m'eſt dû, parce que je lui accorde d'innocentes faveurs. — Les coquins obéirent ponctuellement : ils me pouſſerent par les épaules juſques dans la rue, & me régalerent de pluſieurs coups de poing, qu'ils n'avoient pas reçu ordre de me donner.

Je regagnai mon auberge en peſtant contre toutes les femmes de la Hollande, que je traitai de bizarres, d'inconſéquentes dans leur conduite. Dans quel autre endroit du monde le beau ſexe ne ſe pare-t-il que d'une fauſſe douceur ?

DCIII^e FOLIE.

Après l'affront que je venois de recevoir, je ne voulus plus reſter à Amſterdam ; j'aurois même quitté la Hollande, ſi je n'avois fait réfléxion que la Haie, ce joli bourg qui ſurpaſſe une grande ville, méritoit bien que j'y ſéjournaſſe quelque temps. Je retournai donc ſur mes

pas, & m'arrêtai dans la réſidence des Etats-généraux, des Miniſtres, des Ambaſſadeurs employés auprès des Provinces-unies. La Haie me purgea de l'air bourgeois qu'Amſterdam m'avoit fait reſpirer. Je ceſſai de rencontrer ſi fréquemment des gens tout ronds, tout unis, pleins d'une ennuyeuſe bonhommie. On s'apperçoit dans ce fameux bourg que le commerce des Seigneurs étrangers décraſſe un peu les graves Hollandois. Je leur aurois peut-être rendu mon eſtime, en dépit de leur maniere ſimple de vivre, & de leurs habits, plus commodes qu'élégans, ſans la fâcheuſe aventure qui m'arriva.

Pour connoître les mœurs des habitans de la Haie, je n'eus rien de ſi preſſé que de courir à la Comédie. C'eſt au théâtre François que je me rendis, & je fus étonné que des acteurs dont on n'entendoit pas communément la langue, attiraſſent une plus grande foule de ſpectateurs que les comédiens du pays. La vogue de la troupe Fran-

çoiſe m'apprit que les Hollandois, tout penſifs, tout graves qu'ils paroiſſent, ont auſſi leur frivolité, leurs caprices, & qu'il n'eſt point de peuple aſſez fou pour dédaigner la mode. De retour dans mon auberge, j'allois me faire ſervir à ſouper, quand mon hôte me demanda ſi je voulois manger en compagnie. J'y conſentis. Il m'introduiſit dans une ſalle où il y avoit une table de trente couverts au moins. Au milieu d'une telle cohue j'étois aſſez embarraſſé de ma contenance.

Je me trouvai auprès d'un jeune Hollandois à côté duquel le haſard m'avait placé à la Comédie. Je liai converſation avec lui. Il m'entretint des talens des acteurs que je venois de voir jouer, me raconta les intrigues des Demoiſelles de la troupe. La plupart des Actrices étoient entretenues par de riches Hollandois, & coûtoient chaque mois des milliers de florins. Pendant qu'on m'inſtruiſoit de la ſorte, je faiſois cette réflexion : Il eſt donc des uſages

généralement reçus; les habitans des ſept Provinces-uñies commencent donc à ſe polir. Les diſcours du jeune Hollandois m'aiderent à ſupporter la longueur du repas. On ſortit enfin de table, non ſans avoir fumé une pipe. Vous paroiſſez chagrin, me dit le jeune Hollandois en ſe retirant dans ſa chambre, qui n'étoit guere ſéparée de la mienne. Si vous cherchez à vous diſtraire, ſi vous voyagez pour vous inſtruire, je vous conduirai demain dans un endroit où s'aſſemblent les principaux de la Haie, & qui eſt une des ſingularités de la République. J'acceptai avec tranſport cette offre obligeante, & attendis impatiemment que le jour permît à mon jeune Hollandois de tenir ſa promeſſe.

DCIV^e FOLIE.

Je fus habillé de grand matin : mais j'eus beau faire du bruit, mon conducteur ne ſortit de ſon lit qu'à dix heures ſonnées. Surpris de me

oir déja prêt à le ſuivre, il plai-
nta beaucoup de ma diligence, &
illit à me déſeſpérer quand il
'apprit que ce n'étoit que ſur le
oir qu'il pouvoit ſatisfaire ma cu-
oſité. Je m'armai de courage pour
voir la force de patienter ſi long-
:mps. La nuit vint enfin, nous par-
mes. J'étois perſuadé que nous
llions dans quelque maiſon diſtin-
uée, le rendez-vous de tout ce
u'il y avoit de mieux à la Haie.
Jous entrâmes dans une vaſte ſalle,
rès-bien décorée de tableaux & de
laces, qu'éclairoient pluſieurs luſ-
res, & un nombre prodigieux de
irandoles chargées de bougies.
Jne infinité de perſonnes aſſez mal
iſes fumoient & prenoient du thé
utour de diverſes petites tables.
Aon conducteur me dit que nous
levions faire comme les autres.
On nous apporta une petite table,
ur laquelle on mit une bouteille de
'in étranger, des biſcuits, des pi-
)es, & quatre verres. J'attendois
:n ſilence à quoi tout cela aboutiroit.

A peine nous étions-nous placés, que deux jeunes filles galamment habillées, la mine friponne, l'œil brillant, les manieres enjouées, vinrent ſans façon s'aſſeoir auprès de nous. Je m'imaginai que les filles du Seigneur chez qui nous étions avoient été frappées de ma bonne mine. Je me tuai de les combler de politeſſes, afin de faire les honneurs de mon mérite. Les belles Dames vuiderent de la meilleure grace du monde les raſades que je leur verſois avec un profond reſpect. Elles ſourioient de mon air cérémonieux, & s'égayoient en plaiſans propos. L'une d'elles, à qui je témoignois le moins d'attention, prit le jeune Hollandois par la main, & ils s'éloignerent tous les deux. Celle qui reſtoit avec moi étoit la plus jolie: je l'aurois préférée à ſa compagne, ſi j'euſſe oſé choiſir. — Puiſqu'ils nous laiſſent ſeuls, me dit-elle, venez dans ma chambre; nous trouverons peut-être le moyen de nous paſſer de leur compagnie. — J'admirai le

le pouvoir de mes charmes, qui tournoient ſi promptement la tête à une jeune perſonne ſage & bien élevée. Je la ſuivis, tranſporté de joie, ne doutant point que mon mérite ne me procurât une bonne fortune.

DCV^e FOLIE.

La charmante Demoiſelle me conduiſit par pluſieurs détours dans une chambre étroite, obſcure, où j'entrevis une méchante couchette, trois vieilles chaiſes, & une table à moitié rompue. Ce triſte ameublement me fit conclure que la belle Hollandoiſe aimoit le myſtere, & que j'étois dans le réduit d'un de ſes fideles domeſtiques. Elle m'entraîna du côté du grabat, & nous nous aſsîmes aux bords de la miſérable couchette, que je ſentois prête à fondre ſous nous. Alors elle ſe mit à ſoupirer, quelques larmes s'échapperent de ſes yeux, ou du moins je crus qu'elle pleuroit, en lui voyant ſe cacher le viſage de ſon mouchoir. Ses ſanglots l'empêcherent un inſtant

de parler; & moi je n'avois pas la force de lui demander la cauſe de ſa douleur ſubite. — Faut-il que j'étouffe la voix de la ſageſſe ? me dit-elle en me regardant tendrement. Qu'il m'en coûte pour oublier mes devoirs ! Croyez que ſans l'infortune qui me pourſuit, je n'aurois jamais fait le bonheur d'un ſeul homme. — Ce diſcours redoubla mes tranſports ; je pouſſai l'aveuglement juſques à croire qu'un reſte de pudeur empêchoit la charmante Hollandoiſe de ſe rendre. Que la beauté timide qui déſire & qui craint de combler les vœux de ſon amant, nous paroît ſéduiſante ! Je cherchai à triompher de ſa mourante vertu ; je lui jurai un amour éternel ; & la ſerrant dans mes bras, je lui dérobai pluſieurs baiſers.

DCVI^e FOLIE.

Mes vives careſſes acheverent de l'attendrir ; des regards enflammés m'annoncerent mon bonheur. Elle eſſuya ſes larmes, prit un air riant.

Cependant l'on me réſiſtoit encore, mais bien foiblement ; c'étoit en ſoupirant que l'on me repouſſoit. — Tu l'emportes, me dit la belle Hollandoiſe d'une voix étouffée ; je vais répondre à tes déſirs : donne-moi quelques florins pour m'aider à vivre. — Comme j'héſitois à mettre la main à la bourſe, dans la ſurpriſe que me cauſoit une pareille demande, la Dame ſe leve en fureur, frappe des mains, & s'écrie : — Venez à mon ſecours, il refuſe de me payer. — A ces mots la cloiſon s'écroule avec fracas, deux matelots gaudronnés, l'œil farouche, s'avancent vers moi le couteau à la main. — Téméraire étranger, me dirent-ils, tu veux careſſer les filles de notre nation ? ignores-tu qu'il en coûte la vie à ceux que nous attrapons ſur le fait ? Nous voulons bien que nos Demoiſelles vendent leurs faveurs à nos compatriotes ; mais quand des étrangers oſent les ſéduire, nous les égorgeons ſans miſéricorde. C'eſt fait de

toi, ſur-tout ſi tu es François. — Je proteſtai que j'avois eu le bonheur d'être né en Angleterre. — Tant mieux, continuerent-ils; les habitans de la France ſont trop enclins à courtiſer les femmes, pour mériter que nous les épargnions. Vous autres Anglois, vous êtes moins galans; ainſi nous aurons la bonté de te faire grace, ſi tu nous remets à l'inſtant ta bourſe ſuffiſamment garnie. Je ne me le fis pas répéter deux fois; j'obéis avec docilité: mais je pâlis, en fouillant dans mes poches, de ne plus trouver ma montre, ni une boîte d'or que j'aimois beaucoup.

DCVII^e FOLIE.

Je portois toujours ſur moi, par précaution, une paire de piſtolets, ainſi que doit faire tout voyageur prudent. Furieux de la perte de mes bijoux, je tirai doucement mes armes, & couchant en joue les deux ſcélérats; je les menaçai de leur brûler la cervelle s'ils ne me ren-

doient ce qu'on m'avoit pris. Alors un nouveau bruit ſe fit entendre, le plancher s'ouvrit, les coquins de matelots diſparurent. Je me retournai vers la perfide Hollandoiſe, que je ne doutois pas qui ne m'eût volé ; elle elle s'étoit échappée ſans que je m'en fuſſe apperçu ; & au lieu de ſon grabat, je ne vis plus qu'une grande armoire. Effrayé de tant de prodiges, je me hâtai de m'éloigner d'un lieu qui m'avoit tout l'air d'un coupe-gorge. En enfilant les détours par où j'étois venu, j'entendis rire dans une chambre prochaine ; je crus démêler la voix du maudit Hollandois qui m'avoit conduit dans un pareil endroit. Il me ſembla qu'on ſe moquoit de moi. Un nouveau tranſport de colere me ſaiſit ; ſans raiſonner, je donnai un coup de pied à la porte, & l'enfonçai. Les premiers objets qui s'offrirent à mes yeux furent mon Hollandois & les deux matelots, qui partageoient mes dépouilles. Hors de moi à cette vue, je fais feu de mes piſtolets :

deux des coquins tombent à la renverſe, noyés dans leur ſang; le troiſieme s'empare de la bourſe & des bijoux reſtés ſur la table, & ſe précipite au-travers d'un tableau, qui, tournant ſur un pivot, lui ouvre un paſſage refermé à l'inſtant. Je me jette après lui, & je me trouve dans une allée longue & noire. J'entrevoyois mon homme qui couroit devant moi : ſouvent je me croyois près de l'atteindre ; mais lorſque je me flattois le plus d'être ſur le point de l'attraper, il diſparut tout-à-coup. Je continuai cependant de le pourſuivre, juſqu'à ce qu'une porte s'étant fermée derriere moi, je m'apperçus que j'étois dans une rue peu fréquentée, ſale, dégoûtante, habitée par de miſérables artiſans. Je demandai quelle étoit la maiſon d'où je ſortois ; on m'apprit que c'étoit un *muſico*, eſpece de café, où l'on vous procure des rafraîchiſſemens & des beautés complaiſantes, mais dangereuſes ſyrenes, qui conduiſent dans des endroits

remplis de trappes & de machines propres à faciliter la fuite de ceux qui les ſecondent.

DCVIII^e FOLIE.

Je ne tardai pas à m'éloigner de la Hollande ; je n'étois que trop inſtruit de tout ce qu'elle renferme de curieux, ainſi que des mœurs de ſes habitans. Je quittai avec indignation un pays où la richeſſe n'eſt que dans les meubles, & où la parure eſt d'une ſimplicité groſſiere ; où la complaiſance des femmes n'offre à l'amour qu'une nourriture légere, qui le fait bientôt mourir d'inanition ; & dans lequel on rencontre des *muſicos*, pour comble de malheur.

Je pris la poſte pour l'Allemagne, réſolu de ne m'arrêter que dans les villes capitales, réſidences des Electeurs, & de me rendre en diligence à Vienne. Je dédaignai d'entrer à Bruxelles. J'étois prévenu qu'il y avoit une troupe de comédiens déteſtables : qu'aurois-je

donc été voir dans cette ville? Je la laiſſai ſur la droite. J'avois eu le même mépris pour Cologne, parce que l'Electeur n'y étoit pas. Couché mollement dans ma chaiſe traînée par quatre bidets vigoureux, je parcourus une centaine de lieues auſſi rapidement qu'un éclair, & dormis pendant la meilleure partie du chemin. Arrivé à Treves ſans m'être preſque apperçu de la route que je venois de faire, j'écrivis ſur mes tablettes que l'Allemagne étoit le pays le plus délicieux de la terre. Vous voyez, Marquis, que dans mes voyages j'ai fait des obſervations fort judicieuſes.

Vous êtes étonné, ſans doute, que je ne vous parle point des lettres de recommandation dont tout voyageur croit devoir ſe munir, afin de n'être pas iſolé dans les villes où il paſſe, & afin de pouvoir y ſéjourner avec plus d'agrément. Eh bien, mon cher Marquis, je vous dirai, une fois pour toutes, que je ne me chargeois que de lettres de change.

Je n'ai désiré que la connoissance des Banquiers dans les différentes villes qui m'ont paru dignes de ma curiosité : le hasard s'est chargé du soin de me procurer des amis. D'ailleurs, quand on a de l'argent, qu'on se présente d'une certaine maniere, chez quel peuple a-t-on besoin de recommandation pour être bien reçu ?

DCIX^e FOLIE.

Je ne fis que traverser l'ancienne ville de Treves. Les monumens antiques dont on m'assura qu'elle est remplie, ne purent m'arrêter ; j'en devois voir assez à Rome. Mais tout en courant la poste à travers les rues, je ne laissai pas de faire des observations. Je n'ai jamais tant vu d'églises que dans Treves ; on diroit que toutes celles de la Chrétienté se trouvent là rassemblées. Pour avoir consacré tant d'endroits à la priere, il faut que les habitans de cette ville soient de grands saints ou de grands pécheurs. Mes postillons voulurent à toute force que j'examinasse la cathé-

drale : ils eurent beau dire, je me contentai d'en regarder les dehors. Cet édifice immenſe & gothique eſt conſtruit avec des pierres ſi énormes, que les bonnes gens du pays vous ſoutiennent qu'il a été bâti par le diable. C'eſt ſans doute dans le temps qu'il eut deſſein de ſe faire hermite.

DCX^e FOLIE.

Peu s'en fallut que je ne ſéjournaſſe dans une ville où l'on repréſente le diable ſi honnête. Je me contentai d'admirer la bonne foi des habitans de Treves, & je continuai ma route. Je me vis aux portes de Mayence, que je ne me croyois encore qu'à moitié chemin. J'eus ſoin de m'informer de la meilleure auberge : ce ſoin-là m'occupa beaucoup plus dans mes voyages, que celui de me faire inſtruire de ce qu'il y avoit de curieux. J'eus le bonheur d'arriver à l'heure de la Comédie : je m'y rendis dans un déshabillé galant, qui annonçoit un

voyageur aiſé. L'on jouoit le *Maréchal ferrant*, & *les Chaſſeurs & la Laitiere*; traduits en allemand; & l'on m'aſſura que c'étoient les deux meilleures pieces du Théâtre François. Pendant le ſpectacle, je ne fus ſenſible qu'aux charmes d'une jeune actrice chargée des principaux rôles. Sa voix légere & brillante, plus tendre, plus déliée que celle du roſſignol, pénétroit juſqu'à mon cœur: ſon jeu, à la vérité moins agréable que ſon goſier, me rempliſſoit d'une douce volupté. Qu'elle me paroiſſoit jolie! Mes yeux s'attacherent toujours ſur ſa beauté piquante; je ne perdis aucun de ſes mouvemens, & j'étois attentif à ſaiſir le moindre mot qu'elle prononçoit. Il faut obſerver que je n'avois pu me placer qu'au bout de la ſalle; de ſorte que je ne voyois ma divinité qu'en perſpective.

Après que la toile fut baiſſée, je volai ſur le théâtre, rendre hommage à l'idole de mon cœur; je voulois ſçavoir s'il y avoit moyen

de l'humaniſer. Je l'apperçus au milieu d'une foule de courtiſans qui lui contoient fleurette, faiſoient l'éloge de ſon mérite. J'eus de la peine à parvenir juſques auprès de la belle. Mais quel fut mon étonnement de la trouver ſi différente de ce qu'elle m'avoit paru de loin! Au lieu de ce minois fripon, de ces graces ſéduiſantes qui m'avoient cauſé tant d'émotion, je ne vis qu'une petite femme aſſez laide, âgée au moins de trente ans, tandis que j'aurois parié cent guinées qu'elle étoit dans la premiere fleur de ſa jeuneſſe. La fineſſe de ſa taille étoit occaſionnée par une maigreur affreuſe; ſa gorge ſeche & décharnée reſſembloit de loin à une gorge naiſſante. Son front avoit à peine trois doigts de largeur, & auroit été entiérement couvert par des cheveux épais, ſi on ne les eût épilés ſouvent, & fait former diverſes petites pointes. Ses yeux ſembloient avoir honte de ſe montrer, tant ils étoient enfoncés & imperceptibles. On au-

roit juré que la belle n'avoit que la moitié d'un nez : ſa bouche en valoit bien quatre ; & ſes levres, raiſonnablement groſſes, lui donnoient l'air de faire toujours la moue.

Quoique l'illuſion fût diſſipée, je ne laiſſai pas de courtiſer la nymphe. J'avois l'imagination remplie de la beauté fantaſtique qui venoit de me charmer, & les accens flatteurs de la cantatrice retentiſſoient encore à mon oreille. Au moins ſi elle eſt laide, me diſois-je tout bas, elle poſſede mille talens agréables. Cette idée réveilla mon amour. La belle entendoit quelques mots d'anglois ; je lui adreſſai des galanteries, qui la firent ſourire. J'eus l'audace de la ſuivre dans ſa loge ; j'aſſiſtai à ſon déshabillé. Comme nous étions ſeuls, j'achevai de m'expliquer. Je crains, lui dis-je, que le lit de mon auberge ne ſoit pas ſi bon que le vôtre ; daignerez-vous le partager avec moi pour cinquante guinées ? — Vous badinez, Milord, me ré-

pondit la nymphe en minaudant. (Notez bien que la qualité de *Milord* ne m'étoit donnée qu'à cauſe de mes livres ſterlings : c'eſt ainſi qu'on en gratifie tout Anglois qui fait juger favorablement de ſes richeſſes.) Afin de prouver que je parlois ſérieuſement, je jetai ma bourſe ſur la toilette. Les doutes de la belle ſe diſſiperent ; elle empocha mon argent d'un air folâtre, & me permit de lui donner le bras juſques chez elle. Perſonne ne me diſputa ma conquête. Meſſieurs les Allemands, accoutumés ſans doute à voir ma divinité briller ſur la ſcène, ne ſe laiſſoient plus éblouir par les illuſions du ſpectacle.

DCXI^e FOLIE.

Je paſſai la nuit avec la petite actrice. Le lendemain mes plaiſirs s'évanouirent ; la toile tomba, je connus que mon bonheur n'étoit qu'un vain preſtige. La laideur amère de la divinité de couliſſe me révolta. Je la quittai bruſquement.

Je me fis préparer tout de ſuite des chevaux, me jetai dans ma chaiſe, ſortis de Mayence au grand galop: n'en avois-je pas vu aſſez de cette ville célebre?

Mon deſſein étoit de me rendre ſans délai à Vienne, ainſi que je vous l'ai déja dit. Mais après avoir couru quelques lieues, je changeai tout-à-coup d'idée. J'ordonnai à mes poſtillons de tourner vers la Suiſſe. J'aurois été au déſeſpoir de paſſer ſi près d'un pays dont on publie tant de merveilles, ſans en parcourir une partie. Ce n'étoient point les plantes & les autres curioſités naturelles répandues ſur ces montagnes; ce n'étoient point non plus les ſingularités de ces villes, qui m'engagerent d'y faire une tournée. Comme la plupart des grands Seigneurs de l'Europe placent des Suiſſes à la porte de leurs hôtels, il me parut eſſentiel de devenir expert dans la connoiſſance de ces portiers d'étiquette. Je ne trouvai pas de meilleur moyen que de viſiter un peu

les *treize Cantons*. C'eſt ainſi qu'on ſe fait un plaiſir d'examiner les manufactures d'où l'on tire les marchandiſes les plus en vogue.

DCXII^e FOLIE.

Je côtoyois le Rhin, auſſi fameux par les batailles qui ſe ſont données ſur ſes bords, que par les belles campagnes qu'il arroſe. J'étois accoutumé au ſpectacle majeſtueux qu'offre ce fleuve ; je l'avois traverſé pour gagner Mayence. J'eus bientôt la ſatisfaction de me voir au milieu des Suiſſes. Les chemins tortueux & ſemés de rochers commencerent à me faire repentir de la peine que j'avois priſe. Je m'apperçus trop tard que mes courſes n'aboutiſſoient qu'à me conduire dans un pays ſauvage, hériſſé de montagnes incultes, peuplé de coloſſes qui ignorent ce que c'eſt qu'une vie agréable, la bonne chere, les ſpectacles, & qui méconnoiſſent même la douceur de ſe ruiner pour une jolie femme. Repréſentez-vous

la figure que je devois faire parmi de pareils gens. Pouvoit-on être plus déplacé que je ne l'étois alors? D'ailleurs vous trouvez quelquefois des Suiſſes auſſi bruſques, auſſi peu polis que ceux qu'il eſt du bel uſage de conſigner à nos portes. Mes remarques m'apprirent que tous les Suiſſes des hôtels ne ſont point originaires des treize Cantons. Je me garderai bien de les publier, dans la crainte de trop mortifier quelques-uns de nos Seigneurs d'Angleterre & de France, déſeſpérés de voir leurs Suiſſes à larges mouſtaches, connus pour des Irlandois ou pour des Picards.

DCXIII^e FOLIE.

J'eus le courage de pouſſer juſques à Bâle, où j'arrivai d'aſſez mauvaiſe humeur. Une aventure d'auberge acheva de me dégoûter des Suiſſes. La ſimple vue de Bâle ſuffiſoit à ma curioſité. Réſolu d'en partir au plus vîte, & de reprendre la route de Vienne, j'entrai dans une auberge

en attendant qu'on eût changé de chevaux, & je demandai une couple d'œufs frais. L'hôte vint me ſervir auſſi-tôt d'un air magiſtral, & me fit un long éloge de la bonté des pâturages des treize Cantons, & de l'excellence du lait que produiſoient les vaches. Le bourreau me vanta ſur-tout les poules du pays, & les œufs qu'elles produiſent. Impatienté de ſon ennuyeux diſcours, je le priai de me dire combien il lui falloit pour les deux œufs frais que je venois de prendre. C'eſt à bon marché, me répondit l'hôte babillard, avec la même gravité qu'il m'avoit ſervi ; je n'en veux qu'un écu de ſix livres. Je me récriai ſur ce prix exceſſif: au lieu de rien rabattre, il exigea douze francs. Je me récriai de nouveau. Loin de ſe mettre à la raiſon, il me répliqua qu'il prétendoit avoir un louis d'or de ſes deux œufs frais. Vous plaiſantez ſans doute, lui dis-je : mais trève de badinage. Non, Monſieur, me répondit le coquin d'aubergiſte ; je parle

très-sérieusement ; je ne puis en conscience vous demander moins de deux louis. Moi de le traiter de voleur, & lui de doubler la somme à laquelle il me taxoit. A chaque mot que je prononçois, les demandes du maudit aubergiste devenoient plus exorbitantes: enfin le prix des deux œufs monta jusqu'à seize louis. J'allois encore répliquer, quand un de mes gens entra tout effrayé, & me mit la main sur la bouche. Que faites-vous, Milord ? me cria-t-il. Gardez-vous de marchander davantage, ou vous êtes ruiné.

DCXIV^e FOLIE.

Sans écouter les représentations de mon laquais, qui eut beau m'assurer qu'il connoissoit les coutumes de la Suisse, parce qu'il y avoit passé autrefois, je voulus aller me plaindre au Juge de la ville, persuadé que l'aubergiste seroit puni d'écorcher si cruellement les voyageurs. Je me serois bien moqué de ses ridicules prétentions, en lui

payant au juſte ſes deux œufs ; mais il avoit eu ſoin de faire ſaiſir ma chaiſe par deux grands coquins de garçons d'écurie ; & le reſte des valets de l'auberge, armés de fourches & de broches, étoient rangés autour de moi. Je me rendis chez le Juge. L'hôte effronté m'y accompagna, ſuivi de la valetaille qui me tenoit en reſpect. Le Magiſtrat nous reçut dans une ſalle baſſe, obſcure & mal-propre : il avoit l'air de revenir de labourer ſes terres. Je l'informai des raiſons qui me conduiſoient à ſon tribunal d'auſſi mince apparence. — Qu'avez-vous à répondre aux plaintes de cet étranger ? demanda-t-il à l'aubergiſte. — Moi ? Rien, répliqua l'hôte, ſinon que j'exige vingt louis des deux œufs frais que je lui ai fournis. Eh bien, reprit le Juge, contentez-vous de cette ſomme ; je condamne l'étranger à vous la payer à l'inſtant, ou bien à demeurer en priſon juſqu'à ce qu'il vous ait ſatisfait. Je ſuis fâché, continua-t-il en s'adreſſant à moi,

d'être obligé de rendre une pareille ſentence : mais c'eſt votre faute ; il falloit donner à cet homme ce qu'il vous a demandé d'abord. Apprenez que dans la véritable république des treize Cantons chaque citoyen peut ſe gouverner à ſa fantaiſie. Etant maître abſolu de ce qu'il poſſede, il eſt juſte qu'il vende ſon bien ce que bon lui ſemble. D'ailleurs nous nous piquons de probité, nous autres Suiſſes. C'eſt nous faire injure que de marchander avec nous, parce qu'il paroît qu'on refuſe de nous croire ſur notre parole. C'eſt pourquoi, loin de diminuer le prix que nous mettons aux choſes dont nous voulons nous défaire, nous allons toujours en l'augmentant, à meſure qu'on cherche à nous le faire baiſſer ; & nous obligeons ceux qui doutent juſqu'à ce point de notre probité, à prendre nos marchandiſes, à quelque prix exceſſif que nous les ayons portées. Ainſi donnez vingt louis à cet aubergiſte pour ſes deux œufs frais, ſi vous n'aimez

mieux reſter toute votre vie en priſon.

Je vis bien qu'il me ſeroit impoſſible de faire entendre raiſon à des Suiſſes : je me réſignai à compter l'argent qu'on me demandoit. Jamais œufs frais n'ont été payés ſi cher. Peſtant de bon cœur contre les treize Cantons, je me hâtai de gagner Vienne. Pendant le peu de ſéjours que je fis à Bâle, je m'apperçus d'une ſingularité qui va vous ſurprendre : les horloges avancent toujours d'une heure ; enſorte que, quand il eſt onze heures, elles ſonnent midi. Meſſieurs les Suiſſes habitans de la ville de Bâle, régleroient-ils de la ſorte leurs horloges afin d'avancer l'heure des repas ?

DCXV^e FOLIE.

Je grimpai avec joie des rochers, des montagnes eſcarpées, pour me tirer de la Suiſſe, dont la ſeule idée me cauſe encore des vapeurs. J'entrai dans Munich au milieu de la nuit. La Comédie étoit finie depuis

long-temps ; il me fallut remettre au lendemain mes obſervations. Je me couchai dans un très-bon lit, & ne me réveillai le matin qu'à midi ſonné. J'allai faire un tour dans la ville ; je revins attendre en dînant l'heure du ſpectacle. C'étoit une troupe de comédiens François qui faiſoit les délices de Munich, en repréſentant quatre fois la ſemaine des opéras bouffons ; & les autres jours, quelques vieilles tragédies où perſonne n'alloit. J'eus le bonheur de tomber à une repréſentation d'un opéra comique, & je pris un avant-goût des plaiſirs que j'allois goûter en France. L'aſſemblée étoit nombreuſe ; j'eus de la peine à me placer, quoique j'arrivaſſe de bonne heure. Une telle affluence me fit juger que les habitans de Munich étoient des gens d'eſprit, & fins connoiſſeurs en belles choſes.

La ville de Munich eſt grande, bien bâtie, mais peu fortifiée ; auſſi tombe-t-elle entre les mains du premier qui veut ſe donner la peine

d'en former le ſiege. Il n'y a point de coquette qui ait ſoutenu plus de ſieges que cette ville-là, & qui ait été ſi ſouvent priſe, abandonnée & repriſe. Elle eſt la capitale de la Baviere, & la réſidence de l'Electeur. Le palais électoral eſt d'une étendue conſidérable. Je fus frappé de la beauté de ſes dehors, quoique je ne m'aviſaſſe guere de contempler des édifices; & j'eus envie d'en viſiter les dedans, contre mon uſage. Il eſt facile à l'Electeur de rendre des viſites *incognito*: du moins un grand nombre de galeries de ſon palais, ſoutenues par des arcades, vont-elles aboutir à pluſieurs maiſons de particuliers. Ces paſſages ſecrets ne ſervent-ils qu'à conduire les Electeurs dans les principales égliſes de la ville?

DCXVI^e FOLIE.

Lorſque je parcourois les appartmens du ſuperbe palais qui embellit Munich, je fus accoſté par un Allemand, qu'à la richeſſe de ſes habits, &

& au reſpect qu'on avoit pour lui, je connus pour un homme de diſtinction. Vous êtes étranger, me dit-il; acceptez un petit régal Allemand, afin de vous inſtruire de nos mœurs. Je n'eus garde de refuſer une invitation qui me faiſoit tant de plaiſir. Je ſuis le Seigneur Germanique. Nous arrivâmes dans une tabagie, où je fus bien ſurpris de voir que le feſtin ſe bornoit à une trentaine de bouteilles de vin. — Buvons juſqu'à ce que les forces nous manquent, non la volonté, s'écria mon Allemand, dont je ne m'aviſai qu'alors de conſidérer la face vermeille & bourgeonnée. — A ces mots, il remplit un verre qui tenoit au moins pinte, le porte à ſa bouche; & me le mettant entre les mains, m'oblige de le vuider d'un trait. Il s'en ſaiſit après moi, ſe verſe raſade, & l'avale auſſi aiſément qu'une goutte de liqueur. Du train dont il y alloit, je me flattois que les fumées du vin me débarraſſeroient bientôt d'un ſi rude buveur. Trompeuſe

eſpérance. Il commençoit à peine à s'échauffer, quand j'étois déja hors de combat. Nous bûmes ſi ſouvent à notre ſanté, nous ſervant pour nous deux toujours du même verre, ſelon ce qui ſe pratique dans les cabarets d'Allemagne, que je perdis enfin la tête, & tombai comme mort ſous la table. J'ignore ſi je reſtai long-temps dans cet état, & ce que devint mon compagnon. Le lendemain je me trouvai dans mon lit, ſi briſé, la tête ſi lourde, qu'il me fut impoſſible d'en ſortir de trois jours. Un de mes gens qui m'avoit heureuſement ſuivi, me rendit le ſervice de me faire porter dans mon auberge. Je promis bien de ne plus tâter du plaiſir des Allemands.

DCXVII^e FOLIE.

Auſſitôt que je fus remis de cette débauche bachique, je continuai le cours de mes voyages. Qu'il eſt agréable d'aller en poſte ! Il ſemble que vous voliez de ville en ville. J'eus preſque toujours le bonheur d'être bien

ſervi aux poſtes ; les excellens chevaux qu'on atteloit à ma chaiſe, ne me donnerent point le temps de m'ennuyer en route. Arrivé à Vienne, je croyois m'être trompé. Eſt-ce donc là, me diſois-je, la principale ville d'Allemagne ? Sans ſes fauxbourgs, ce ne ſeroit qu'une bicoque. Le palais de l'Empereur, monument gothique & de peu d'apparence, annonce plutôt l'ancienneté de la Maiſon d'Autriche, que la demeure d'un grand Prince. Je ſerois parti tout de ſuite de Vienne, ſi je n'avois penſé qu'il eſt du devoir d'un voyageur éclairé de ſéjourner dans les capitales. Où pourroit-il donc s'arrêter, puiſqu'il dédaigne avec raiſon les villes de province, où rien n'eſt digne d'attirer ſes regards ?

Le Banquier à qui j'étois adreſſé, me pria de le venir voir quelquefois, m'aſſurant que je trouverois chez lui très-bonne compagnie. Il n'en fallut pas davantage pour m'engager à lui rendre viſite. Sa maiſon

étoit en effet le rendez-vous d'une très-aimable ſociété : il jouiſſoit d'une grande conſidération, comme Banquier de la Cour, & parce qu'il dépenſoit généreuſement ſon bien. Dans le cercle brillant qui s'aſſembloit chez lui, je diſtinguai une très-jolie femme, qu'on appelloit Madame la Baronne, & qu'on me dit veuve depuis un an. Je cherchai les moyens de faire ſa connoiſſance, tâchai toujours de me placer auprès d'elle, l'applaudiſſant en tout, ſans jamais la contredire. Elle s'apperçut ſans doute de l'impreſſion que me faiſoient ſes charmes, & ne me ſçut point mauvais gré de ma ſenſibilité. Elle me permit un ſoir de la reconduire : je profitai de cette occaſion pour lui découvrir mes tendres ſentimens, & pour la ſupplier de m'accorder la permiſſion d'aller lui faire ma cour. La charmante veuve appointa ma requête, & je fus très-bien reçu chez elle. Mes ſoins toucherent ſon cœur ; elle m'avoua qu'elle m'aimoit. Mon bonheur auroit

été ſans mélange, j'aurois obtenu bientôt des preuves convaincantes de la tendreſſe de ma Baronne, ſi elle n'eût interrompu ſouvent nos converſations les plus tendres, pour m'entretenir de ſon extrême nobleſſe.

J'avois cru néceſſaire de lui dire qui j'étois: cette confidence avança plus mes affaires que toutes les proteſtations d'un amour éternel. Enfin un jour la belle Allemande me parut diſpoſée à me rendre heureux. Je tombe à ſes genoux, je crois toucher à l'heure du berger. Tout-à-coup elle me repouſſe, mais en ſouriant, en me jetant un regard enflammé. Elle ſe leve, je veux en vain la retenir : elle ſonne avec force: un de ſes gens accourt. Allez dans mon cabinet, lui dit-elle; apportez-moi la petite caſſette de fer qui eſt ſur la table; j'en ai beſoin à l'inſtant; c'eſt là que ſont renfermés mes titres, mes pancartes, ma généalogie.

DCXVIII^e FOLIE.

J'attendis en ſilence à quoi tout cela devoit aboutir; je ne concevois rien au ſoin qui occupoit la belle Allemande dans les circonſtances où nous étions. La précieuſe caſſette ne tarda point à paroître; elle étoit fermée de pluſieurs cadenas. Madame la Baronne fait ſigne au laquais de ſe retirer, ouvre toutes les ſerrures du petit coffre avec une clef ſuſpendue à ſa ceinture, & déploie une quantité prodigieuſe de vieux parchemins. Voilà les archives de ma famille, me dit-elle en me les montrant. Seize quartiers prouvent l'antiquité de ma nobleſſe. Liſez cette généalogie; elle remonte juſqu'aux premiers ſiécles de l'hiſtoire d'Allemagne. Donnez-moi de pareilles preuves de l'origine de votre maiſon; que votre naiſſance ſoit illuſtre comme la mienne; il faut que je voie vos titres: ce n'eſt qu'à ces conditions que j'aurai des bontés pour vous. Je mourrois de

douleur, ſi j'avois l'indignité de recevoir dans mes bras un ſimple roturier, ou même un noble de fraîche date.

DCXIX^e FOLIE.

Pendant que l'illuſtre Baronne me parloit de la ſorte, j'avois toutes les peines du monde à m'empêcher d'éclater de rire. Je lui repréſentai que n'étant point d'uſage que les voyageurs ſe chargeaſſent d'un tas de papiers inutiles, il m'étoit impoſſible de lui faire voir ma généalogie, & que mon amour avoit trop d'impatience pour attendre qu'on me l'eût envoyée. Je lui fis obſerver que les femmes n'exigeoient de leurs amans que de la fidélité, de la diſcrétion, & ne s'étoient point encore aviſées de demander leurs lettres de nobleſſe. Elle fut inexorable. J'eus beau lui rappeller qu'en France & en Angleterre les Dames du premier rang ont quelquefois moins de délicateſſe. En vain je me jetai à ſes pieds, & fis toutes les extravagances d'un pauvre

amant au déſeſpoir. Son maudit orgueil la porta toujours à craindre de déroger de ſa grandeur ſi elle s'humaniſoit avant que j'euſſe fait mes preuves de nobleſſe. Je me retirai très-piqué.

Je réſolus d'abandonner la trop fiere Baronne, & de fuir toutes les Allemandes, que je tremblai de trouver auſſi bizarres qu'elle. Dans la colere que me cauſa le dénouement de mon intrigue amoureuſe, je ſortis de Vienne, & me hâtai de franchir les Alpes.

DCXX^e FOLIE.

Je deſcendis dans le Milanez, un peu fatigué de la lenteur avec laquelle on fait marcher les chevaux dans les pays montagneux. Je reſpirai quand je me vis dans de vaſtes plaines. L'air d'Italie me donna un nouvel être. Je connus que je n'étois plus parmi des gens peſans, froids & cérémonieux. La vivacité, le ſémillant des Italiens me firent tout augurer de la bonté de leur caractere.

Je m'informai à Milan de ce qu'il pouvoit y avoir dans cette ville de plus digne de ma curioſité. On me parla de je ne ſçais combien d'édifices ſuperbes ; d'une cathédrale bâtie en marbre de diverſes couleurs, à laquelle on travailloit encore, ornée de pluſieurs ſtatues qui immortaliſent le ciſeau des premiers artiſtes de l'Italie. Rien ne me parut mériter davantage mon attention que l'Opéra. Dédaignant donc les bagatelles dont on venoit de m'entretenir, je me rendis à la ſalle des ſpectacles. On repréſentoit une piece d'un certain Métaſtaſe, qu'on me donna pour auteur fameux. La muſique étoit auſſi, me dit-on, d'un célebre virtuoſe. On m'avoit tant bercé de l'éloge de la muſique italienne, que je m'attendois pour le moins d'être enlevé juſqu'au ſeptieme ciel. A mon grand étonnement, j'eus beaucoup plus d'ennui que de plaiſir. Quelques ariettes exceptées, tout le reſte ne me parut qu'un miaulement perpétuel, qu'une jérémiade aſſom-

mante. Des récitatifs d'une longueur affreuſe, des répétitions à ne jamais finir : le moyen de s'amuſer ? Mes voiſins avoient beau s'égoſiller à crier *bravo ;* moi je gardois un profond ſilence. Des bâillemens réitérés, une eſpece d'aſſoupiſſement témoignoient l'ennui qui m'accabloit. Enfin excédé, n'y pouvant plus tenir, les oreilles déchirées par le fauſſet des eunuques transformés en Princes, en Héros, je me levai bruſquement, en diſant aſſez haut, mais en anglois, croyant n'être compris de perſonne : Ah ! la maudite muſique ! Il ne valoit pas la peine de venir de ſi loin pour l'entendre. Un homme enveloppé dans ſon manteau, qui étoit placé dans la loge voiſine de la mienne, devina le ſens de mon exclamation. Il ſortit en même temps que moi, me ſuivit par derriere ; & lorſque nous fûmes arrivés dans une rue écartée, il m'appliqua pluſieurs coups de poignard, en me diſant en mauvais anglois : Voilà pour te refaire les

oreilles. Ce nouveau maître de muſique frappoit avec tant de dextérité, que je n'eus point le temps de parer ſes coups, & que je tombai ſans connoiſſance.

Revenu à moi, mais encore tout étourdi, je pouſſai des plaintes lamentables. Elles attirerent quelques paſſans, qui, voyant que j'étois étranger, me porterent dans la premiere auberge; & le bonheur voulut que ce fût celle où je demeurois. Quand je racontai à mon hôte ce qui m'étoit arrivé, il s'écria que j'étois bien heureux d'en être quitte à ſi bon marché. Quoi! ne ſçavez-vous pas, me dit-il, que les Italiens ſont auſſi jaloux de leur muſique que de leurs femmes?

DCXXI^e FOLIE.

Je promis de ne jamais oublier la leçon que j'avois reçue. Mes bleſſures me firent long-temps reſſouvenir de ma parole: elles guérirent, & je dis adieu pour toujours à Milan. Comme je voyageois pour mon

plaiſir, & dans le deſſein de m'inſtruire, je m'écartois ſouvent de mon chemin ; une centaine de lieues de plus ou de moins n'étoit qu'une bagatelle. Par exemple, il étoit tout ſimple qu'en partant de Vienne, j'entraſſe dans l'Italie par Veniſe. Au lieu de ſuivre ma route en droite ligne, je me détournai pour me rendre dans le Milanez. Mon principal objet étoit d'aller viſiter Rome ; mais je ne pus me réſoudre à laiſſer Veniſe derriere moi. Cette ville, capitale d'une fameuſe république, offre un ſpectacle admirable. De quelque côté qu'on y aborde, on diroit qu'elle ſort du ſein de la mer. Les toits des édifices, la pointe des clochers, ſe mêlent avec les mâts des vaiſſeaux, chargés de banderoles. Ses rues ſont traverſées en tout ſens par pluſieurs canaux bordés de quais. Un nombre prodigieux de gondoles peintes & dorées vous conduiſent par-tout où vous voulez aller, & ſont des voitures bien plus commodes que les carroſſes qu'on trouve dans quelques villes.

En arrivant à Veniſe, je crus que toute la république tenoit bal. Les rues, les petites barques qui couvroient les canaux, n'étoient remplies que de gens maſqués. Je priai mon hôte, chez qui logeoient ordinairement les Anglois voyageurs, de m'apprendre ce que ſignifioit cette maſcarade générale. Nous ſommes, me répondit-il, dans le temps du carnaval, qui dure ici beaucoup plus qu'ailleurs, & que nous célébrons avec des extravagances qui ſurpaſſent celles de nos voiſins. Dans le délire qui trouble les têtes les plus graves de la république, il ſeroit ridicule que vous paruſſiez à viſage découvert. Si vous voulez vous amuſer, & vous montrer décemment, faites comme les autres, prenez un maſque. Je ſuivis le conſeil de mon hôte : après m'être délaſſé quelques inſtans, je me mêlai dans la foule qui rempliſſoit les rues, cachant auſſi mon viſage ſous un viſage de carton.

DCXXII^e FOLIE.

Je venois à peine de commencer ma promenade, riant en moi-même des figures groteſques que je rencontrois, lorſque j'apperçus une femme maſquée, dont la taille fine me frappa. Tandis que je m'attachois à la conſidérer, elle s'arrêta, me regarda fort attentivement ; & je crus avoir lieu de me flatter que l'examen de ma perſonne ne lui avoit pas déplu. Je me mis auſſitôt à la ſuivre. La belle inconnue à qui je prêtois tant de charmes, ſe retournoit ſouvent, ſans doute afin d'obſerver ſi je marchois toujours derriere elle. Ma bonne fortune me parut aſſurée ; je réſolus de profiter de la liberté que je voyois établie. Je m'approchai d'un air courtois de la nymphe déguiſée. Belle Dame, lui dis-je, ſouffrez que j'aie l'honneur d'être votre écuyer. On fit de petites façons avant d'accepter mon bras ; on s'adoucit à la fin.

Les complaiſances que la Dame

me témoignoit ne m'annoncerent d'abord que la moitié de mon bonheur. Elle entendoit quelques mots d'Anglois ; de ſorte que j'eus le plaiſir de lui faire comprendre ce qui ſe paſſoit dans mon ame. Je m'épuiſai en tendres propos, en galanteries ſpirituelles ; je lui dis éloquemment que ſon maſque ne pouvoit arrêter le feu qui partoit de ſes yeux. On ne répondoit preſque rien aux jolies choſes que je debitois ; mais il me ſembloit qu'on ſoupiroit tout bas ; & cette réponſe-là me ſatisfaiſoit davantage que les plus beaux diſcours. Enchanté de ma bonne fortune, je baiſois à tout moment une main gantée juſqu'au bout des doigts, qu'on abandonnoit de la meilleure grace du monde à mes tranſports.

Cependant nous marchions toujours, & à grands pas. J'avois beau prier la Dame de ſe repoſer, & d'ôter ſon maſque ; elle me répondoit qu'il n'étoit pas encore temps ; & que je priſſe patience. Elle me mena dans une ſalle de ſpectacle

dont la grandeur me ſurprit : elle avoit juſqu'à ſept rangs de loges. Jugez comme ceux qui ſe placent au cintre, d'une ſalle ſi élevée doivent voir le ſpectacle. Les acteurs doivent leur paroître des marionnettes, & les décorations de ſimples miniatures. Mais comme il ne s'agit que de ſe repaître les oreilles des ſons d'une muſique dont ils ſont avides, ils croient qu'à une pareille hauteur ils en reçoivent la quinteſſence, de même que la fumée des parfums devient plus délicieuſe à meſure qu'elle s'éleve. Quoiqu'il fût encore grand jour, le ſpectacle étoit déja commencé. L'on repréſentoit un opéra nouveau. Tous ceux qui rempliſſoient la ſalle étoient maſqués, & ne ſe comportoient point avec trop de décence.

DCXXIII^e FOLIE.

Nous ſortîmes avant la fin de la piece. Je continuai de donner le bras à mon inconnue, & chaque inſtant augmentoit mon amour. Elle me fit

encore long-temps courir de rue en rue, de place en place. Fatiguée ſans doute autant que moi, elle m'entraîna dans une gondole. Je me laiſſois docilement conduire, trop heureux qu'on voulût bien de ma compagnie. Nous voguâmes près d'une heure. La gondole s'arrêta enfin : je ſuivis la belle Dame dans un palais ſuperbe, dont les appartemens étoient occupés par une foule de joueurs. Jamais je n'ai vu tant de monceaux d'or ; les tables en étoient couvertes ; & ces richeſſes immenſes, paſſant de mains en mains, faiſoient ſouvent la fortune d'un malotru, qui n'avoit d'autre mérite que celui de ſçavoir filer les cartes. Vous avez ſans doute entendu parler du gros jeu qui ſe joue à Veniſe pendant le carnaval ? me dit tout bas le maſque que j'accompagnois. C'eſt ici le principal endroit où les joueurs viennent s'eſcrimer dans ces temps conſacrés à la licence & au déſordre. Dieu ſçait les friponneries qui s'y commettent ! Que de dupes plu-

mées ! Que de coquins enrichis ! Vous voyez dans ce lieu tous les états confondus. Le noble Vénitien, oubliant ſon orgueil, daigne ſe mêler avec le roturier, & l'argent des deux bourſes ſe confond dans une ſeule ; mais il arrive ſouvent que c'eſt celle de l'*Illuſtriſſimo* qui ſe vide.

En finiſſant ces paroles, la nymphe maſquée tira de ſa poche pluſieurs poignées de pieces d'or, & les mit ſur une carte : elle perdit, & n'en fit que rire. J'allois auſſi tenter la fortune ; elle m'en empêcha. Je craindrois trop, me dit-elle, d'être cauſe de votre ruine. Eloignons-nous d'un lieu auſſi funeſte. Venez, vous allez me connoître. Ces derniers mots m'ôterent l'envie de jouer. Me repaiſſant des idées les plus agréables, je continuai mon office d'écuyer, & de galant conteur de fleurettes. Nous reprîmes une gondole, qui nous débarqua devant une miſérable taverne, où la nymphe me conduiſit, à ma grande ſurpriſe. On

nous donna une chambre écartée. Je ne doutai nullement des favorables intentions de la Dame ; auſſi, me livrant à tous mes tranſports, je la preſſai dans mes bras, lui arrachai ſon maſque..... Ciel ! que devins-je en voyant un viſage barbu, qui m'annonçoit que ma conquête n'étoit qu'un homme déguiſé ?

DCXXVI^e FOLIE.

Ma confuſion égala mon étonnement, & les éclats de rire du maudit perſonnage qui s'étoit joué de ma crédulité, penſerent me mettre en fureur. Ne vous fâchez pas, me dit-il quand il fut las de s'épanouir la rate. Je ne vous ai fait qu'une plaiſanterie fort innocente ; d'ailleurs j'ai joué le même tour à bien d'autres qu'à vous. De tous ceux dont j'ai reçu l'hommage, vous êtes celui dont j'ai lieu d'être le plus content. Allons, vous êtes un brave, continua-t-il en me frappant ſur l'épaule ; je vous eſtime. Comment diable ! on peut vous ex-

pédier un brevet de docteur en galanterie ; vous auriez vaincu toute autre vertu que la mienne. Apprenez que je ſuis d'une des principales familles de Veniſe, & que j'ai la gloire d'être Sénateur. Mon rang ne m'empêche pas de chercher le plaiſir par-tout où je puis le trouver. Je ſuis loin d'avoir la morgue, la fierté des Nobles de la république. Accoutumé dans mon enfance à me voir chéri, careſſé par ma mere & par ma nourrice, j'ai un prodigieux foible pour les louanges & pour les careſſes ; mon plus grand plaiſir eſt d'être un objet d'admiration & de ſoins redoublés. Mais je me rends juſtice ; je ſçais que ce n'eſt point à mon âge & avec une figure comme la mienne, qu'on doit eſpérer de plaire, & de s'entendre dire des choſes flatteuſes. Voulant ſatisfaire ma manie à quelque prix que ce ſoit, je prends le parti de me déguiſer quelquefois en femme, & de courir les rues maſqué, afin d'être au moins chéri, courtiſé ſous le

masque, puisque je ne puis l'être à visage découvert.

DCXXV^e FOLIE.

Je payai la confidence du vieux Sénateur par une autre ; je lui découvris mon nom, & le rang que je tenois en Angleterre. L'estime qu'il avoit conçue pour moi parut redoubler quand il apprit quelle étoit ma naissance. Je suis enchanté de l'heureuse rencontre que j'ai faite aujourd'hui, s'écria le noble Vénitien. Je veux vous présenter à ma femme, & vous donner à souper ce soir. Pendant que je le remerciai de sa courtoisie, m'efforçant de m'exprimer en aussi belles phrases que lorsque je soupirois en faveur de son vilain masque, il quitta l'attirail de sa mascarade : je ne vis plus qu'un petit homme à cheveux gris, dont la laideur étoit effrayante, & couvert d'une longue robe de pourpre.

Nous nous embarquâmes de nouveau dans une gondole, mais plus

propre & beaucoup plus riche que celles qui nous avoient ſervi juſqu'alors. Nous traverſâmes toute la ville, & vînmes débarquer devant un palais orné de colonnes de marbre. Nous entrâmes dans ce bel édifice. Auſſi-tôt pluſieurs domeſtiques marcherent devant nous, portant chacun deux flambeaux. Nous parvinmes dans l'appartement de la *Signora*, & je fus ébloui de ſes charmes. C'étoit une grande femme, blanche comme la neige, l'œil noir & plein de feu, le regard fier & tendre tout à-la fois, le port noble, reſſemblant au moins à une Reine, jeune & faite au tour. Peut-être que l'habit galant des Dames Vénitiennes ne contribuoit pas peu à me la faire paroître charmante. Mon Sénateur me préſenta obligeamment à la Dame, lui fit l'éloge de ma perſonne, de mon mérite & de ma famille comme s'il les avoit connus particuliérement, & termina l'énumération de mes bonnes qualités par prier la Signora d'agréer mes

viſites. Que je lui ſçavois gré de ſa complaiſance ! Je me repentois de ne lui avoir point aſſez conté de douceurs : car puiſqu'il eſt ſi honnête pour le peu de fleurettes que je lui ai débitées, me diſois-je en moi-même, que ſeroit-il donc ſi j'avois encore été plus galant ?

On ſervit le ſouper : la chere fut délicate, nous bûmes des vins exquis. Mais j'étois placé vis-à-vis de la Signora ; je n'étois ſenſible qu'au plaiſir de la regarder à la dérobée. Au deſſert, le vieux Sénateur, en pointe de vin, s'aviſa de raconter comment il avoit fait connoiſſance avec moi. Son déguiſement fit beaucoup rire la Signora, qui, paſſant tout-à-coup d'une extrémité à l'autre, prit un air très-ſérieux. — Il n'eſt pas étonnant, dit-elle en pouſſant un profond ſoupir, que Milord ait d'abord cru avoir trouvé quelque bonne fortune. On rencontre à chaque pas des femmes peu ſcrupuleuſes ſur la foi conjugale. Je ne puis concevoir pourtant qu'il y ait des

pays où leur crime ne ſoit regardé que comme une bagatelle. Être infidelle à ſon amant, encore paſſe: mais trahir, tromper ſon mari, eſt-il rien de plus blâmable? — Tout en parlant de la ſorte, la Signora me lorgnoit du coin de l'œil.

Je me retirai très-avant dans la nuit. L'honnête Sénateur me donna un de ſes gens pour m'accompagner, & voulut abſolument que je me ſerviſſe de ſa gondole. J'arrivai fort content à mon auberge, où l'on commençoit à s'inquiéter de ma longue abſence.

DCXXVI^e FOLIE.

L'imagination remplie des charmes de la Signora, je ne dormis que d'un ſommeil agité. Je me réveillai le lendemain aux premiers chants du coq. Voyant que l'amour me mettoit la puce à l'oreille, & que j'avois beau me retourner dans mon lit, je me levai, réſolu d'aller courir la ville, dans l'eſpérance de diſſiper mes idées amoureuſes. Muni de mon maſque, habillé

habillé comme je l'étois la veille : je me mis en chemin, me ſervant de la commodité de mes jambes, afin de mieux obſerver ce que je rencontrerois de curieux. J'avois parcouru pluſieurs rues ſans m'arrêter nulle part, quand je me ſentis donner un petit coup ſur l'épaule ; je me retournai, & je vis un gondolier galamment vêtu, qui, appuyé ſur ſa rame peinte de diverſes couleurs, me regardoit d'un air riant. J'allois lui demander ce qu'il ſouhaitoit ; il me prévint. — Vous êtes Milord Wartong, me dit-il : je vous connois à votre port majeſtueux, plus qu'à vos habits, qu'on a eu grand ſoin de me dépeindre. Tenez, voilà un billet que j'ai ordre de vous remettre. Liſez-le ; vous verrez que les Dames de ce pays ſont remplies de complaiſance pour les étrangers ; elles n'en exigent que de la diſcrétion. — Je déployai ce billet avec empreſſement, & j'y lus ces mots : « Votre mérite a fait impreſſion, » Milord ; vous avez fait une con-

» quête qui n'eſt point à dédaigner: » on à mille choſes à vous dire que » vous ne ſerez pas fâché d'enten- » dre, & qu'on ne peut communi- » quer qu'à vous ſeul. Trouvez-vous » à la fin du jour dans la même rue » où ce gondolier vous aborde, & » laiſſez-vous conduire ». La tendre miſſive ne m'étonna nullement. Sans m'inquiéter quelle pouvoit être la belle ſenſible à mes charmes, je promis d'être exact au rendez-vous; & pour achever de mettre le gondolier dans mes intérêts, je lui fis préſent de quelques pieces d'or. Ma généroſité redoubla ſa bonne humeur; il s'éloigna en chantant une chanſon très-gaie. Satisfait de la bonne fortune qui ſe préſentoit, je ne ſongeai plus qu'à regagner mon auberge. A peine fus-je entré dans ma chambre, que dans les tranſports de ma joie j'écrivis ſur mes tablettes que Veniſe étoit la ville la plus agréable qu'il y eût dans l'univers.

DCXXVII^e FOLIE.

Je crus que le jour ne finiroit jamais, & que, pour me faire piece, le ſoleil oublieroit de ſe coucher. Quand il me fut poſſible de préſumer que l'obſcurité alloit bientôt ſe répandre, je courus à l'endroit qu'on m'avoit déſigné. Le gondolier ſembla ſe douter de mon impatience; je le vis approcher au moment que je commençois à l'attendre. Il arriva ſur le canal en chantant, me fit ſigne d'entrer dans ſa petite barque; & ſitôt que j'y fus placé, il s'éloigna à force de rames, en continuant ſa chanſon, dont l'air vif & cadencé ſurpaſſoit de beaucoup le chant monotone de quelques grands opéra. Quoique la gondole où j'étois voguât très-vîte, emportée par le fil de l'eau, & que mon rameur fût très-robuſte, j'eus le temps de me morfondre. La nuit étoit des plus noires, & nous avions quitté la ville bien loin derriere nous, lorſque nous arrivâmes au lieu où l'Amour devoit me couronner.

La petite barque s'arrêta devant une des maiſons de campagne bâties ſur les bords du golfe. Celle où j'étois attendu me parut aſſez jolie, autant que j'en pus juger dans l'obſcurité. Mon gondolier me promit qu'il viendroit me reprendre à la pointe du jour, & m'exhorta en riant à ſoutenir l'honneur de mon pays. Sitôt que nous abordâmes, une petite porte s'ouvrit : certaine vieille ſe préſenta, me prit par la main, en m'avertiſſant de ne point faire de bruit, & m'introduiſit myſtérieuſement. Elle me fit traverſer dans l'obſcurité une vaſte cour, enſuite pluſieurs appartemens auſſi peu éclairés, & me laiſſa dans un cabinet où il n'y avoit non plus aucune lumiere. Je commençois à m'impatienter de tant de ténebres, quand la vieille officieuſe, me pouſſant par les épaules, me fit entrer dans une derniere chambre, qui s'ouvrit tout-à-coup. Mes yeux furent éblouis de la quantité de bougies qu'on y avoit allumées, & de la richeſſe des meubles.

J'aurois fait plus d'attention à la magnificence de cet appartement, ſi je n'avois vu paroître une grande femme voilée, qui attira tous mes regards. Je ne doutai pas que cette beauté merveilleuſe, dont la taille & la démarche me raviſſoient, ne fût la conquête que me ſoumettoit mon mérite. La Dame, après s'être aſſiſe ſur un ſofa de velours brodé d'or, & m'avoir fait ſigne d'en faire autant, leva ſon voile; & je reconnus avec des tranſports de joie inexprimables, la chaſte moitié du vieux Senateur.

DCXXVIII^e FOLIE.

La ſatisfaction que j'éprouvois ſe répandit ſur mon viſage, & n'échappa point à la Dame. Elle en ſourit; & tandis que je baiſois gloutonnement une de ſes belles mains, elle me parla de la ſorte : — La démarche que je fais vous inſtruit aſſez de l'excès de ma paſſion. Les femmes vont un peu vîte en amour dans ce pays-ci. La gêne dans laquelle on

nous retient, nous oblige de renoncer à ces petites façons que le beau ſexe met en uſage malgré lui dans les trois quarts de l'Europe, où l'on lui donne le loiſir de capituler en regle. Voilà ce que gagnent Meſſieurs nos époux : ils avancent de pluſieurs jours le malheur qu'ils veulent éviter ; & c'eſt une obligation qu'on leur a, puiſqu'ils nous rendent moins politiques, & plus promptes à contenter nos amans. Il n'eſt pas poſſible, Milord, que vous n'ayiez entendu parler de l'extrême jalouſie des Italiens. Ils ſemblent nous regarder comme des êtres que la raiſon ne conduit jamais, & qu'il faut enchaîner pour en jouir. En Italie on croit les chiens capables de fidélité, & l'on refuſe aux femmes cette vertu. Il eſt vrai que l'expérience autoriſe à penſer de la ſorte. Mais qu'on accorde à mon ſexe la liberté qu'on laiſſe aux animaux ; peut-être ſe piquera-t-il d'honneur. La jalouſie eſt ſi forte dans nos climats, que ſi vous faites des politeſſes marquées

à une femme que le haſard vous fait rencontrer, vous courez riſque d'être aſſaſſiné par ſon époux ou par ſon amant, qui chercheront à ſe débarraſſer de vous en vous tuant : moyen infaillible en effet. Nous ſommes renfermées comme des criminelles ; à peine voyons-nous le jour au travers des grillages de nos fenêtres. C'eſt par caprice que mon mari vous a mené dans mon appartement : vous êtes le premier, ſans même en excepter ma famille, pour lequel il ait eu tant de complaiſance. N'eſt-il pas juſte que nous nous dédommagions des maux qu'on nous fait ſouffrir ? Les gens défians ne renferment que leur or ; en Italie on a trouvé le ſecret de mettre ſous la clef juſqu'à l'honneur des femmes. Cette ceinture qu'on leur fait quelquefois porter, n'eſt-elle pas le comble de l'extravagance ? L'époux qui garantit ſon front de la commune diſgrace par un pareil expédient, a bien ſujet d'être ſatisfait de la ſageſſe de ſa moitié ! Et puis, d'ailleurs, ce ſecret

ſi ingénieux eſt-il auſſi efficace qu'on ſe l'imagine ? Puiſqu'on a l'art d'ouvrir des portes que l'on ne peut approcher que rarement, eſt-il difficile de trouver le moyen de faire faire une clef à une ſerrure que l'on porte toujours avec ſoi ? —

DCXXIX^e FOLIE.

La belle Vénitienne s'arrêta à ces mots, & ſe mit à me regarder tendrement. Je connus ce que ſon ſilence ſignifioit, & j'allois, ſans parler, en prouver davantage que tout ce qu'elle venoit de dire ; mais un bruit affreux ſe fit entendre, & glaça tous mes ſens. Il ſembloit que pluſieurs perſonnes accouruſſent vers la chambre où j'étois avec la belle Vénitienne. Je ne me trompois point en effet : j'entendis qu'on enfonçoit les portes. O ciel ! c'eſt mon mari, s'écria la Dame éperdue : nous touchons à notre derniere heure. J'aurois tâché de me ſauver, s'il y avoit eu moyen de ſauter par la fenêtre, & ſi le danger n'avoit été ſi

prochain. Je me ſaiſis en tremblant des deux piſtolets que je portois toujours dans ma poche. La porte de la chambre fut briſée à ſon tour. Je vis entrer le vieux Sénateur, le poignard à la main, ſuivi d'une foule de domeſtiques armés de haches & d'épées. Je voulus faire feu, les maudits piſtolets raterent. On me déſarma; & tandis qu'on me lioit avec de groſſes cordes, le Sénateur furieux plongea ſon poignard à diverſes repriſes dans le ſein de ſa malheureuſe épouſe, qui jeta un grand cri, & mourut dans l'inſtant.

DCXXXe FOLIE.

Cette barbare exécution me fit frémir, & m'avertit que je n'avois point de grace à eſpérer. — Voilà, perfide, s'écria le Vénitien en regardant celle qu'il venoit de priver de la vie, voilà la récompenſe de tes infidélités. Puiſſe ton exemple apprendre aux femmes qu'il eſt difficile de tromper un mari! Et toi, continua-t-il en ſe tournant de mon

côté, tu te flattois de me déshonorer, pour prix de la complaiſance que j'ai eue de t'introduire dans ma maiſon. Tes eſpérances ſont cruellement trompées. Prépare-toi à la mort. Sçache que j'ai ſurpris les regards que tu lançois à mon indigne épouſe, & les coups d'œil qu'elle te jetoit à la dérobée pendant le ſouper que j'ai eu la ſottiſe de te donner. J'ai diſſimulé ma rage, & fait épier tes démarches. Ma perfide m'a prié ce matin de conſentir qu'elle allât paſſer quelques jours à la campagne: mes ſoupçons ont redoublé, & mes eſpions m'ont ſi bien ſervi, que j'ai eu le bonheur d'arriver fort à propos..... Mais c'eſt trop diſcourir, je vais me venger.

Sans écouter mes ſupplications, le dénaturé vieillard leva ſon poignard, & s'approcha pour me percer le cœur. Mais non, dit-il en changeant d'idée, je ne veux point rougir mes mains d'un ſang auſſi infâme; & d'ailleurs cette mort ſeroit trop douce pour le crime qu'il

méditoit : inventons quelques ſupplices nouveaux. Parlez, vous autres, pourſuivit-il, en s'adreſſant à la valetaille qui l'environnoit ; je vous permets de dire votre avis. Les uns propoſerent de me couper le nez & les oreilles, & de me renvoyer mutilé de la ſorte ; d'autres vouloient qu'on me rendît eunuque. Quelques-uns des plus modérés furent ſeulement d'avis qu'on me pendît. Jugez ſi j'étois à mon aiſe pendant la tenue de cet agréable conſeil.

Attendez, reprit le vieux Sénateur, j'ai trouvé ce qu'il faut faire. Qu'on aille chercher un ſac : il perdra la vie, & nous ſerons en même temps débarraſſés de ſon corps. On apporta bientôt le ſac qu'il demandoit : on m'y fit entrer par force, on en lia fortement l'ouverture, & le plus vigoureux coquin de la troupe me chargea ſur ſes épaules, par ordre du Sénateur. Je me ſentis porté quelque temps comme un paquet de linge ſale : enfin une voix s'écria : Délivrez-vous là de votre

fardeau ; nous voici à l'endroit le plus profond du golfe. A ces mots on me précipita bruſquement dans la mer enveloppé du ſac. Je perdis connoiſſance, & j'allai juſques au fond de l'eau.

DCXXXIe FOLIE.

C'en étoit fait de moi, vous n'auriez jamais eu le plaiſir, mon cher Marquis ; d'entendre l'hiſtoire de mes voyages, ſi l'on ne m'avoit jeté préciſément dans l'endroit où un pêcheur venoit de tendre ſes filets, & ſi le bon homme ne s'étoit aviſé de les retirer dans l'inſtant que je venois d'y tomber. La peine qu'il eut de les amener juſqu'au rivage lui fit croire qu'il avoit pris quelque poiſſon énorme. Sa joie diminua quand il n'apperçut qu'un paquet de groſſe toile. Cependant il réſolut de le porter dans ſa cabane, peu éloignée des bords du golfe, afin de s'éclaircir de ce qu'il contenoit. Après avoir ouvert le ſac, le pêcheur & ſa famille furent ſaiſis d'é-

pouvante d'y trouver un homme qu'ils jugerent mort. En examinant le prétendu cadavre, ils crurent ſentir en lui quelque reſte de chaleur; auſſitôt ces bonnes-gens s'efforcerent de me rappeller à la vie. Je fus très-ſurpris, en revenant à moi, de me voir pendu par les pieds auprès d'un grand feu. J'allois m'imaginer que le barbare Sénateur ſatisfaiſoit ſa vengeance. Hélas! m'écriai-je d'un ton lamentable, faites-moi mourir tout de ſuite, ſans vous donner la peine de m'embrocher. Cette pathétique exclamation fit éclater de rire mes bienfaiteurs. Le danger d'où nous vous avons tiré, me dit le pêcheur, vous a ſans doute troublé l'eſprit. Mais remettez-vous: grace au Ciel, je vous ai repêché; vous ne courez plus aucun riſque. Je connus alors mon erreur. Je feignis que la crainte de la mort m'avoit, en effet, un peu dérangé le cerveau. Les ſoins que ces bonnes gens prirent de moi me rétablirent bientôt; je rendis toute l'eau que j'avois bue, & redevins

auſſi gaillard qu'avant mon fâcheux rendez-vous. Je me gardai bien de dire la vérité de mon aventure. Je forgeai une hiſtoire : je dis que, me promenant à cheval aux environs de Veniſe, la nuit m'avoit ſurpris ; que des voleurs s'étoient emparés de ce que je portois de plus précieux, & que voulant m'ôter la vie, ils m'avoient mis dans un ſac, & jeté dans la mer.

A la pointe du jour, je pris congé des bonnes gens à qui j'avois de ſi grandes obligations. Je leur donnai ma bourſe : l'honnête pêcheur me conduiſit dans ſon petit bateau. A peine fus-je parvenu à mon auberge, que mon premier ſoin fut de demander des chevaux, & de quitter Veniſe : je redoutois trop la rencontre du vieux Sénateur, pour reſter un ſeul moment dans cette ville. Je n'avois pourtant point eu le temps d'en parcourir les curioſités ; mais un coup d'œil me ſuffiſoit pour connoître les beautés des villes par où je paſſois. Obſervateur délicat,

& jugeant par le caractere du vieux Sénateur, des mœurs de tous les Vénitiens, j'écrivis ſur mon agenda, que les habitans de Veniſe ſont ſoupçonneux, cruels, & très-diſcourtois aux étrangers.

DCXXXIIe FOLIE.

Je ne me crus en ſûreté qu'après avoir traverſé le Pô. Laiſſant la ville de Modène, & pluſieurs autres bicoques derriere moi, je me rendis tout d'une traite à Florence. J'arrivai dans cette belle ville un jour ouvrier; de ſorte que je m'apperçus qu'on ne ſuivoit point le judicieux avis d'un certain Duc Albert de Saxe, qui avoit coutume de dire qu'il ne falloit laiſſer voir Florence aux étrangers que les fêtes & dimanches.

Auſſitôt que j'eus pris poſſeſſion de mon auberge, on m'annonça un homme dont l'emploi étoit de faire voir aux nouveaux arrivés tout ce qu'il y a de curieux dans la ville, moyennant une honnête récompenſe. Ces ſortes de gens-là ſont communs

en Italie, & ſçavent ordinairement pluſieurs langues. Je n'eus rien de plus preſſé que de me faire conduire dans l'endroit qui renferme cette ſtatue antique & ſi célebre, appellée la Vénus de Médicis, dont j'avois tant entendu parler. Elle eſt dans le palais du Grand-Duc. Tout ce que je puis vous en dire, c'eſt qu'elle repréſente une très-belle femme, & que vos Demoiſelles de l'Opéra ne ſont pas mieux faites. Elle eſt ſi proportionnée dans toutes ſes parties, qu'on doit la regarder comme l'ouvrage de l'imagination du Sculpteur, plutôt que comme l'image fidelle de la vérité, ſi l'on n'aime mieux convenir que le beau ſexe a un peu dégénéré depuis le temps des Phidias & des Praxiteles.

Tandis que mon conducteur me racontoit l'hiſtoire de cette ſtatue, je remarquai un homme qui, dans une eſpece d'extaſe, la conſidéroit avec des yeux avides. Je le fis obſerver à l'Italien chargé de m'expliquer ce que je voudrois ſçavoir. — Oh !

oh ! me dit-il en m'entraînant d'un autre côté, vous voyez là un des amoureux de notre Vénus de marbre. — Quoi ! m'écriai-je, cette ſtatue a la gloire d'avoir des amans ? — Sans doute, me répondit-il, & chaque jour elle fait de nouvelles conquêtes. Quelques Florentins dont le cœur eſt extrêmement tendre, ne peuvent la voir ſans émotion : à force de l'admirer, ils s'enflamment d'un violent amour. Vous penſez bien qu'ils n'éprouvent que des rigueurs : leurs regards, leurs ſoupirs ſont en pure perte : jamais Lucrece ne réſiſta ſi fortement. Ces amans de notre ſtatue n'auroient-ils pas raiſon d'accuſer leur maîtreſſe de dureté ? On en a vu paſſer des journées entieres à la conſidérer, ſans ſonger à prendre aucune nourriture : d'autres lui adreſſent des vers galans, de tendres diſcours, auxquels elle ne paroît guère plus ſenſible : quelques-uns enfin, conſumés d'amour, pouſſent la conſtance juſqu'à ſe laiſſer mourir de langueur.

DCXXXIIIe FOLIE.

Il me ſembla que l'honnête Italien exagéroit un peu les amoureuſes folies de ſes compatriotes : ſon récit ne m'en parut pas moins plaiſant. Je n'ai garde de vous faire la deſcription de toutes les choſes que je viſitai pour la forme ſeulement ; comme de la galerie du Grand-Duc, remplie de productions les plus ſingulieres de la nature & de l'art ; galerie qui a coûté des ſommes immenſes, qu'on auroit peut-être pu mieux employer. Vous entretiendrai-je auſſi de je ne ſçais combien de ſtatues qu'on m'avertit d'admirer ; des égliſes, des palais où mon conducteur m'entraîna ? La chapelle de Saint-Laurent, bâtie par les Grands-Ducs pour leur ſervir de ſépulture, contient des richeſſes infinies ; comme ſi l'on vouloit nous prouver que la mort même n'eſt point le néant des grandeurs. Mon conducteur me mena preſque malgré moi dans une fameuſe bibliotheque, remplie ſur-tout,

me dit-on, de précieux manuſcrits (1). Mais ſi ces manuſcrits ſont auſſi merveilleux qu'on le publie, ne feroit-on pas mieux de les mettre au jour, plutôt que de les renfermer avec tant de ſoin ? Et d'ailleurs que ſignifie cet amas immenſe de livres, qu'on appelle bibliotheque ? Il ne peut qu'effrayer les ignorans, & convaincre les érudits qu'ils ne ſçauroient tout lire, quand même ils vivroient deux ſiecles.

Je revenois un jour, avec mon conducteur, de parcourir quelques-unes des curioſités de Florence ; nous fûmes arrêtés par une foule de peuple qui rempliſſoit les rues, & paroiſſoit attirée par quelque ſpectacle. Nous connûmes bientôt la cauſe qui la raſſembloit. Nous vîmes venir de loin une file de carroſſes, traînés par des chevaux couverts de riches harnois, & qu'entouroient pluſieurs

(1) C'eſt apparemment la bibliotheque de Saint-Laurent. Obſervons en même temps que Milord ne ſe pique pas de trop de juſteſſe dans ſes raiſonnemens.

valets de pied. Il nous fallut attendre que cette cavalcade fût entiérement paſſée. Je remarquai que les carroſſes étoient remplis d'hommes & de femmes ſuperbement habillés, dont l'air content, les manieres enjouées annonçoient la ſatisfaction. Je ne doutai pas que ce ne fût un jour de fête dans Florence, où les principaux de la ville avoient coutume d'aller ſe réjouir, & de ſe montrer tous enſemble au peuple dans un pompeux cortege. Je fis part à mon conducteur de la pénétration de mon eſprit, & je fus bien étonné de l'entendre m'aſſurer que je me trompois. — Eh! que ſignifient donc tous ces carroſſes, m'écriai-je, cette foule, ce grand nombre de laquais? Seroit-ce l'entrée d'un Ambaſſadeur? — Encore moins, me répondit-il. Apprenez qu'il ne s'agit que de la priſe d'habit d'une Religieuſe.

DCXXXIV^e FOLIE.

Le diſcours de mon conducteur ne me parut encore qu'une plaiſanterie.

On m'avoit toujours repréſenté les jeunes perſonnes qui prennent le voile, comme de malheureuſes victimes de l'avarice de leurs parens, qu'une cérémonie lugubre renferme pour toute leur vie dans une triſte priſon; de ſorte que je ne pouvois concilier ce que l'on venoit de me dire avec mes idées. Mon conducteur pénétra ce que je penſois. — Puiſque vous êtes ſi incrédule, continua-t-il, je veux que vos yeux vous convainquent de la vérité. Vous ſerez témoin de la maniere dont on fait les Religieuſes en Italie. Il ne me ſera pas difficile de vous faire voir de près tout ce qui s'obſerve en pareil cas : je connois les parens de la belle néophyte; ils obligeront avec plaiſir un étranger. C'eſt le dernier jour des promenades qu'on fait faire à la Religieuſe future, afin de lui montrer tout ce qu'il y a de plus beau dans la ville. Nous n'avons qu'à prendre un carroſſe, & nous mettre à la file des autres : venez, vous verrez la fin de la cérémonie.

Mais ſi vous êtes ſurpris, vous le ſerez bien davantage.

Je louai un carroſſe, & nous rejoignîmes bien vîte le cortege de la Religieuſe. Après avoir parcouru gravement pluſieurs rues inondées d'une foule de ſpectateurs, qui répondoit par ſes ris à ceux qui partoient des carroſſes, nous arrêtâmes devant un vaſte palais, où tout le monde deſcendit, & mon conducteur m'obligea d'en faire autant. C'étoit la demeure du pere de la future Religieuſe : car ſa famille étoit la plus riche & la plus diſtingée de la ville. J'entrai avec les autres dans une ſalle magnifique. L'on y ſervit des rafraîchiſſemens à la ronde, en attendant le dîner. Mon conducteur me préſenta au maître de la maiſon, qui me fit un accueil très-honnête, & me permit de ſaluer la future Veſtale. Elle étoit miſe avec tous les ſoins de la coquetterie, couverte de diamans qui la rendoient éblouiſſante, & chargée d'un bouquet énorme. A ſa parure mondaine, à ſon

air étourdi & diſſipé, on l'auroit plutôt priſe pour une nouvelle mariée, que pour une vierge qui ſe conſacroit à la retraite.

On ſervit un dîner délicat, où les vins étrangers ne furent point épargnés. La belle Religieuſe ripoſta par de nouvelles ſantés à toutes celles qu'on lui portoit, & mêla ſa voix aux chanſons profanes des convives. A la fin de cet édifiant repas, on vint nous avertir qu'il étoit temps de remonter en carroſſe. Je m'imaginois qu'on alloit ſanctifier par quelque action pieuſe le reſte de la journée. A peine en pouvois-je croire mes yeux, quand je vis que nous deſcendions à la porte d'une ſalle de ſpectacle, & que tout le monde y entroit, ſans excepter la future Religieuſe. On n'attendoit que nous ſans doute pour commencer: car auſſitôt que nous eûmes pris place dans les loges, on leva le rideau. Je compris qu'on alloit nous repréſenter un grand opéra ſérieux. Au milieu du ſecond acte, les gens

avec qui j'étois venu ſe leverent : mon conducteur me fit ſigne de les imiter. Nous regagnâmes en ſilence nos équipages. — Oh ! pour le coup, me diſois-je tout bas, la jeune perſonne a ſenti du ſcrupule ; elle va ſe préparer d'une autre maniere au ſacrifice qu'elle médite. Occupé de ces réflexions, je fus tout ſurpris de me voir de nouveau dans une ſalle de ſpectacle, où l'on jouoit un intermede bouffon. Nous n'y reſtâmes qu'un inſtant, nous nous rendîmes dans un autre, qui ne ſervoit qu'aux repréſentations des farces Italiennes. Les bons mots d'Arlequin firent rire à gorge déployée la future Religieuſe, & nous ne ſortîmes que lorſque toutes les ſcenes *in-promptu* furent achevées.

DCXXXV^e FOLIE.

Nous retournâmes dans le même palais où nous avions dîné. Un repas non moins ſplendide que le premier, nous attendoit. La joie des convives parut être redoublée, & la

belle Veſtale fut encore d'une humeur plus charmante. Au ſortir de table, nous paſſâmes dans une ſalle éclairée de luſtres & de girandoles chargés de bougies. Le ſon bruyant de divers inſtrumens de muſique invita tout le monde à la danſe. La future Religieuſe fit l'ouverture du bal, & s'en acquitta avec une grace infinie. Nous ceſſâmes de danſer que le lendemain à la pointe du jour. Alors nous conduisîmes la jeune Veſtale dans le cloître qu'elle devoit habiter. Placés contre la grille du chœur, dont tous les rideaux étoient ouverts, nous vîmes aiſément ce qui ſe pratique à la réception d'une Religieuſe. On dépouilla de ſes habits mondains la jeune perſonne que nous avions conduite en triomphe; on la couvrit d'une robe lugubre, on lui mit un voile ſur la tête, qui rendoit ſa beauté plus piquante. Elle prononça des vœux d'un air riant, embraſſa tous ceux qui avoient aſſiſté à la cérémonie; & chacun ſe

retira chez ſoi bien régalé, bien content, bien édifié.

Il faut avouer, dis-je à mon conducteur en nous en retournant, que la cérémonie qui précede la priſe d'habit des Religieuſes Italiennes eſt tout-à-fait ſinguliere. Mais je ne laiſſe pas de plaindre la jeune perſonne qui vient de ſe ſéparer du monde; les plaiſirs & les jeux n'ont ſervi qu'à la conduire dans une éternelle priſon. — Vous êtes encore dans l'erreur, me répondit-il. Les Religieuſes d'Italie ne reſſemblent nullement à celles qu'on voit dans le reſte de l'Europe : le voile leur donne de grands priviléges, dont elles ſeroient privées dans la maiſon de leurs parens ou ſous les loix d'un époux. Quoiqu'avant de les renfermer dans un cloître on les faſſe jouir des plaiſirs & des vanités du monde, afin qu'elles leur diſent un éternel adieu, elles n'y renoncent pas pour toujours. Elles reçoivent qui bon leur ſemble dans leurs cellules, peuvent y régaler leurs amis, & ſortent

même quand elles en ont envie. — Je convins que le ſort de pareilles recluſes n'étoit point tant à plaindre, & je conclus qu'il n'y a qu'en Italie qu'il eſt raiſonnable de ſe faire Religieuſe.

DCXXXVI^e FOLIE.

Cependant j'avois une envie extrême d'arriver à Rome. Mon impatience me fit bientôt quitter la Toſcane, & je ne tardai pas à découvrir la capitale du monde chrétien. J'entrai par la porte qui ne ſervoit autrefois qu'aux triomphateurs, & par laquelle Charles V voulut faire ſon entrée dans Rome, ſans doute parce qu'il étoit défendu aux ſimples payſans d'y paſſer : c'eſt du moins ce que me raconta mon poſtillon, pour m'engager à lui donner la piece. J'eus ſoin de me faire indiquer la plus fameuſe auberge ; & je trouvai que ce n'étoit pas mal débuter que de ſçavoir, dès mon arrivée à Rome, quelle étoit l'hôtellerie où l'on traitoit le mieux les voyageurs. Je choiſis

un conducteur parmi les Italiens officieux qui se présenterent pour me montrer les curiosités de la ville. J'eus le bonheur de rencontrer aussi-bien qu'à Florence. Il est vrai que celui-ci me coûtoit davantage, attendu, me disoit-il, que les habitans de Rome, partageant la gloire de leur ville, devoient vendre leurs services plus cher que ceux des autres peuples moins illustres, moins respectables (1).

Mon conducteur m'avertit qu'il étoit d'usage de commencer par visiter les antiques. J'eus beau lui représenter que j'aimois mieux voir d'abord le moderne; il me répondit que cela ne s'étoit jamais pratiqué. Il me fallut avoir la complaisance de me rendre à son avis. Il me fit voir je ne sçais combien de statues,

(1) Milord ne dit point que ceux qui sont chargés de montrer les monumens de Rome s'appellent des *Cicérons*. Auroit-il craint de profaner le nom immortel d'un des plus fameux Orateurs de l'antiquité ? Milord seroit louable d'éviter un ridicule où tombent les Italiens.

d'obéliſques, d'arcs de triomphe : plus ces choſes-là étoient vieilles, briſées, plus il crioit à la merveille. Il me montra des bains à demi ruinés, qui ne ſont bons qu'à prouver la propreté des anciens Romains ; des amphithéâtres preſque démolis, qui ne ſervent qu'à nous atteſter le goût qu'on avoit autrefois pour les ſpectacles ; d'anciens mauſolées, qui ne peuvent que nous faire juger qu'on n'étoit point jadis plus ſage qu'à préſent. Je contemplai tout cela avec des yeux philoſophiques, c'eſt-à-dire, avec l'indifférence dont on doit regarder des monumens qui n'ont aucun rapport à notre ſiécle, à nos mœurs, à notre façon de penſer actuelle. Je demande, par exemple, ſi l'amphitéâtre de Veſpaſien, ſi les pyramides d'Egypte, quoiqu'un peu éloignées de mon ſujet, peuvent inſtruire nos Architectes, & nous apprendre à nous loger plus commodément, ou avec plus de magnificence ?

Je n'eus garde de faire part à mon

conducteur des idées que je vous communique; je craignois trop de le ſcandaliſer. Je feignis au contraire d'admirer tout ce qu'il me montra. Pour paroître connoiſſeur, je n'avois qu'à me récrier avec lui; ce que je ne manquois pas de faire, en fidele écho.

Nous parcourûmes enſuite les principaux palais de Rome, dont quelques-uns contiennent des antiques & des peintures qui ont plus coûté à acquérir, que les palais mêmes dans leſquels elles ſont dépoſées. Je vis des tableaux qui me charmerent par l'éclat & la vivacité de leurs couleurs. Mais l'Italien qui m'accompagnoit ne trouvoit digne de ſes éloges que les tableaux les plus enfumés.

Voilà pourtant à quoi ſe réduit ce que les curieux viennent admirer à Rome; des ſtatues mutilées, des peintures à demi effacées, ou dont le prix énorme fait ſouvent tout le mérite. Eſt-ce la peine de faire tant de chemin? Il eſt vrai que l'égliſe de Saint Pierre eſt ſuperbe; mais je

voudrois qu'on n'y eût point prodigué mal-à-propos le marbre & les dorures, & que le dedans de ce fameux édifice fût d'une matiere plus précieuſe que le dehors.

DCXXXVII^e FOLIE.

J'eus ſoin de me mettre en état de raiſonner des antiquités & des choſes curieuſes répandues dans Rome. Quand vous le voudrez, mon cher Marquis, je m'offre de vous en faire une ample deſcription, enrichie de commentaires qui vous feront juger de l'excellence & de la ſingularité de mon eſprit. Je n'ai pourtant vu qu'en paſſant les merveilles d'une ville autrefois la capitale du monde entier, & qui n'eſt plus actuellement que celle du monde chrétien: mais un voyageur de mon rang voit les objets ſans attention, & les inculque tout de ſuite dans ſa mémoire.

En vérité j'étois briſé, excédé des courſes que m'obligeoit de faire mon conducteur, pour me montrer

ſouvent des bagatelles. Je l'aurois volontiers payé afin qu'il me laiſſât tranquille : mais je craignois qu'on me m'accuſât de voyager avec moins d'envie de m'inſtruire que la plupart de mes compatriotes ; je m'immolois généreuſement pour maintenir l'honneur de ma patrie. Je croyois que mes travaux étoient finis ; je me flattois d'avoir porté aſſez loin l'héroïſme : point du-tout , c'étoit encore à recommencer. Ce maudit conducteur vint un jour m'éveiller de grand matin , en me demandant pardon de ce qu'il avoit oublié de me mener dans un palais où l'on conſervoit de fameuſes antiques. Je le ſuivis : & où penſez-vous qu'il me fit aller ? A l'extrémité de Rome , c'eſt-à-dire à deux mortelles lieues de mon auberge. Nous arrivâmes dans ce palais où je devois contempler des ſtatues admirables. Le Seigneur qui l'habitoit ordinairement venoit de ſe laiſſer mourir , & d'abandonner tout ſon bien à ſa veuve , vieille dévote , ſans ceſſe en oraiſon , &

dédaignant les plaiſirs de la terre. Comme nous nous avancions dans une grande galerie bordée de précieuſes ſtatues, un officier de la maiſon vint à nous l'air triſte & conſterné. — Vraiment, nous dit-il, Madame a fait cette nuit un bel ouvrage ! Elle s'eſt levée doucement, munie d'un marteau, & a briſé tout ce qui choquoit ſa pudeur dans les antiques. — Nous nous apperçûmes en effet que les Cupidons, les Hercules & les autres ſtatues maſculines étoient cruellement mutilées dans les endroits qui attirent ſouvent les yeux des Agnès. Mon conducteur ſe déſeſpéra d'une étrange maniere en découvrant les ravages que venoient de faire les ſcrupules de la bonne Dame : pour moi, je n'en fis que rire. Il me ſembloit pourtant qu'au lieu de gâter des chefs-d'œuvres raſſemblés à grands frais par les aïeux de ſon époux ainſi que par ſon mari lui-même, la rigide dévote auroit mieux fait de les vendre.

DCXXXVIII^e FOLIE.

J'avois une forte envie de visiter le quartier des courtisanes protégées par le gouvernement, & je me promettois bien d'observer ces charmantes Demoiselles avec beaucoup plus soin que je n'avois examiné les différentes curiosités de Rome. Je témoignai mon dessein à mon conducteur : il me dit obligeamment qu'il étoit charmé que je le prévinsse ; qu'il n'auroit eu garde d'oublier de me faire voir un lieu que la plupart des voyageurs préféroient souvent à toutes les raretés de Rome. Mais, continua-t-il, j'ai un conseil à vous donner. Contentez-vous de la vue ; ne poussez pas trop loin votre curiosité, si vous ne voulez en sçavoir davantage que vous n'avez sûrement dessein d'en apprendre. Les beautés complaisantes qui vendent ici leurs faveurs, sont semblables à celles des autres pays ; leurs caresses laissent un cruel repentir.

Je promis à l'honnête Italien de

ſuivre ſes ſages conſeils. Ravi de me trouver ſi docile, il me mena ſans différer dans le quartier des plaiſirs. Chemin faiſant, il me raconta que les Milords dont il avoit été le conducteur, avoient tous déſiré la vue des ſirenes que je voulois connoître auſſi. Il me paroît, pourſuivit-il en ſouriant, que les Seigneurs de votre nation voyagent pour s'inſtruire, & qu'ils mettent à profit les ſommes qu'ils dépenſent. J'allois répondre à cette ironie, quand il m'avertit que nous étions dans le quartier des Demoiſelles, auſſi célebres par leurs charmes que par leur douceur. C'eſt une grande rue, dont toutes les maiſons ſont ouvertes au public. Là ſeulement, il eſt permis aux femmes de n'être point cruelles, & aux hommes de chercher les plaiſirs de l'amour ſans en éprouver les peines. Mon conducteur m'avertit qu'il alloit me faire entrer dans l'endroit le plus fameux, & qu'il ſeroit inutile, après cela, que je me rendiſſe ailleurs, attendu que je ſerois

aſſez inſtruit des uſages de ces ſortes de maiſons, & de tout ce qui s'y pratique.

A peine eûmes-nous mis le pied dans l'aſyle ſecret du myſtere, qu'une vieille rechignée, portant un paquet de clefs, nous aborda, nous avertit de la ſuivre, &, marchant devant nous, nous conduiſit dans un vaſte corridor, éclairé à chaque bout par de larges croiſées. Pluſieurs portes régnoient aux deux côtés. Alors la vieille, me montrant des tableaux placés au-deſſus de chaque porte, me dit de les conſidérer les uns après les autres, & de lui témoigner celui qui me plairoit davantage, afin qu'elle pût me dire le prix au juſte. — Quoi ! m'écriai-je, encore des tableaux à examiner ! On eſt terriblement occupé des arts dans cette ville. A tout moment on vous montre de nouveaux objets, qu'il faut admirer, ou dire pourquoi. Mais je ne ſuis point venu ici pour juger du mérite d'un peintre ; j'y ſuis conduit par un motif plus agréa-

ble. — Eh ! vous vous trompez, reprit l'Italien qui m'accompagnoit. Ces peintures ne ſont que les portraits des charmantes Demoiſelles renfermées dans ces chambres, & dont cette honnête Dame a la clef : il ne s'agit que de déſigner le portrait qui vous frappera le plus, & l'on vous montrera l'original.

Un peu honteux de ma mépriſe, je me mis à regarder les tableaux. J'en parcourus pluſieurs ſans être trop ému des beautés qu'ils repréſentoient. A meſure que je faiſois cet examen, la vieille me diſoit : Celle-là ne vous coûtera que quelques jules (1). Voici une blonde qui vaut un peu davantage. On ne peut entretenir cette jolie brune, ſi bien faite, ſans payer quatre écus Romains (2). Le prix étoit toujours proportionné aux charmes qu'offroient les peintures. Il ne m'en reſ-

(1) Le jule vaut environ 1 liv. 4 ſ. de notre monnoie.

(2) Chaque écu Romain eſt de 6 liv. plus ou moins.

toit plus que quelques-unes à voir ; quand enfin je jetai les yeux ſur un tableau qui m'enchanta. — N'allons pas plus loin, m'écriai-je ; voici un portrait tout-à-fait ſéduiſant. — Oh ! oh ! reprit la vieille, on voit bien que vous vous y connoiſſez. Vraiment l'original eſt encore au-deſſus de la copie. Comptez-moi trente ſequins (1) en eſpeces ſonnantes, & vous en jugerez. C'eſt un bijou deſtiné à Noſſeigneurs..... — Ne babillez pas tant, dis-je à la vieille en lui mettant dans la main la ſomme qu'elle demandoit. Alors la porte me fut ouverte ; je vis la plus jolie perſonne du monde, qui vint me ſauter au cou d'un air folâtre. Mon conducteur & la Dame *Honeſta* diſparurent ; ils ne me rejoignirent que lorſque je me ſéparai de l'aimable nymphe, auprès de laquelle j'oubliai les conſeils que l'Italien m'avoit don-

(1) Le ſequin de Rome eſt une piece d'or qui vaut vingt & une livres, monnoie de France.

nés, ainſi que mes beaux projets de ſageſſe.

DCXXXIX^e FOLIE.

Je ſerois d'avis, mon cher d'Illois, que vous allaſſiez faire un tour à Rome, exprès pour voir les divinités qui habitent le quartier du plaiſir : je vous promets qu'elles en valent bien la peine. Faites vos réflexions là-deſſus : je reviens à la ſuite de mes aventures.

Comme je rentrois dans mon auberge, un homme me gliſſa un billet ſans que perſonne s'en apperçût, & s'éloigna ſans me dire une ſeule parole. Curieux de ſçavoir ce qu'on pouvoit m'écrire, je me retirai dans ma chambre, & je lus ces mots : — « Vous me paroiſſez un fort joli gar-» çon ; vous avez fait ma conquête. » Vous pourrez ſuivre celui qui doit » aller vous prendre dans deux heu-» res, & nous verrons ſi vous mé-» riterez par votre complaiſance le » bonheur qu'on vous prépare ». — Je ne doutai pas que quelque Dame

Romaine n'eût le cœur ſenſible à mes charmes. Mon aventure de Veniſe m'avoit dégoûté des rendez-vous avec d'honnêtes femmes. Je réſolus pourtant de m'expoſer encore aux dangers des bonnes fortunes d'Italie ; je me flattois que ma témérité ſeroit peut-être plus heureuſe.

J'attendis impatiemment celui qui devoit me conduire aux pieds de ma nouvelle conquête, à laquelle mon imagination prêtoit mille attraits. Il vint à l'heure marquée, enveloppé d'un ample manteau, me fit ſigne de le ſuivre, & j'obéis. Après avoir marché long-temps ſans nous parler ni l'un ni l'autre, nous nous trouvâmes près d'un palais dont les dehors annonçoient la magnificence du dedans. Une petite porte s'ouvrit ; nous montâmes par un eſcalier dérobé dans un appartement ſuperbe. Je vis un vieillard tout rabougri, à demi couché dans ſon fauteuil. J'étois fort embarraſſé de ma contenance, & je me diſpoſois à prendre la fuite, quand le débile

vieillard me dit d'une voix caſſée : — Raſſurez-vous, mon enfant ; c'eſt moi qui vous ai écrit. — Pour vous moquer de moi, ſans doute ? répliquai-je en m'efforçant de rire. — Point du-tout ; c'eſt très-ſérieuſement. — Oh ! m'écriai-je, vous ne me ferez jamais croire que vous ſoyiez ma maîtreſſe, & je n'ai nullement envie de vous ſervir de jouet. — A ces mots je m'éloignai, fort en colere de la plaiſanterie. Je traverſai pluſieurs ſalles remplies d'une foule de laquais & de pages, qui levoient les épaules en me regardant.

DCXL^e FOLIE.

C'eſt ainſi que ſe termina ce plaiſant rendez-vous. J'en fis toujours un myſtere à mon conducteur, dans la crainte qu'il n'approuvât l'eſpiéglerie de ſes compatriotes, à laquelle je m'étois prêté de ſi bonne foi : mais je ne pus lui cacher que je commençois à m'ennuyer dans Rome. Il s'apperçut que je méditois mon départ. Voulant, par intérêt,

me retenir encore quelque temps, il me parla de la ſorte : — Vous croyez, Milord, connoître tout ce qu'il y a de curieux à Rome & dans l'Italie ? Il eſt vrai que les voyageurs de votre âge ne ſont guère d'obſervations plus exactes. Mais ſçavez-vous ce que c'eſt que les ſigisbés ? Que penſera-t-on de vous ſi vous n'en êtes point inſtruit ? — Sigisbés ! m'écriai-je ; je n'ai jamais entendu parler de cela. Seroient-ce encore des tableaux, des antiques ? — Non : c'eſt un uſage très-moderne, qui n'appartient qu'à l'Italie : il faut que votre propre expérience vous en inſtruiſe. Apprenez que nos Dames ſont toujours accompagnées de deux cavaliers, qu'on appelle *ſigisbés*. Ce ſont des eſclaves d'Amour, entiérement ſoumis à la beauté qu'ils adorent ; mais dont la paſſion diſcrete & décente ne déſire que la vue de l'objet aimé, & ſe borne à obtenir les plus légeres faveurs, comme un regard, un ſourire, & la permiſſion de baiſer reſpectueuſement une main blanche ; de

même que les Divinités fabuleuſes ſe contentoient, dit-on, de la fumée, de l'odeur des mets qu'on leur ſervoit. L'emploi des deux ſigisbés eſt tout-à-fait différent : l'un donne le bras à la Signora quand elle ſort, lui ſert de fidele écuyer ; l'autre (& c'eſt le plus favoriſé) ſe tient dans l'appartement de Madame, l'entretient de tendres propos, de fines galanteries, a grand ſoin, enfin, de l'amuſer par ſa converſation. C'eſt de la ſorte que les ſigisbés paſſent leur vie. — Et comment la jalouſie des époux ne s'alarme-t-elle point d'une pareille privauté ? — Les Italiens ſont perſuadés que les ſigisbés ſont autant de gardiens qui conſervent la ſageſſe des femmes. — Mais vos ſigisbés ont-ils dans le particulier autant de retenue qu'en public ? — Oh ! c'eſt une autre affaire. Mais il ſuffit qu'on n'ait point encore entendu dire qu'aucun d'eux ſe ſoit jamais écarté de l'amour Platonique : les maris ſe tranquilliſent, & ſe ſoumettent à l'uſage.

DCXLI^e FOLIE.

Ecoutez, continua mon Italien. Un des ſigisbés d'une Dame de ma connoiſſance vient de mourir ſubitement. Son office étoit d'entretenir la belle tête à tête. Seriez-vous bien aiſe de le remplacer ? A la bonne heure celui-là, m'écriai-je ; mais pour l'autre, qui ſe contente de remplir les devoirs d'écuyer, ne m'en parlez point davantage ; il lui eſt trop difficile de prétendre à des faveurs qui aient un peu de conſiſtance.

L'Italien me préſenta comme un étranger docile qui briguoit l'honneur d'être au rang des ſigisbés, afin de s'inſtruire de leur importante fonction. La Dame auprès de qui l'on me propoſoit d'entrer, pouvoit paſſer pour belle, quoiqu'elle eût trente ans révolus. Elle étoit veuve depuis quelques années, & ne ſongeoit à de ſecondes noces que depuis la mort de ſon ſigisbé. Elle me permit de ſuccéder au défunt. On me fit un long diſcours pour m'ap-

prendre les devoirs auxquels j'allois être assujetti dans l'exercice de ma charge. Je jurai de me soumettre à tout ce qu'on me prescrivoit, & dès le même jour je pris possession de ma nouvelle dignité. J'étois obligé de me trouver le matin au lever de ma belle maîtresse, de lui débiter un compliment sur l'éclat que le sommeil donnoit à ses charmes : j'assistois à la toilette, toujours débitant de jolis propos, ou bien rendant les petits services que l'on exigeoit de moi ; ensuite je prenois congé de la belle, si elle vouloit sortir, ou bien je lui tenois compagnie jusqu'à l'heure du dîner. J'avois grand soin de me retirer aussitôt qu'on avoit servi, récompensé de mes peines par un sourire, ou rafraîchi quelquefois par un verre d'eau, lorsque mes discours doucereux m'avoient trop échauffé. Quand je prévoyois que mon infante devoit être hors de table, je retournois auprès d'elle recommencer mes fleurettes, quintessencier le sentiment, & me perdre

dans la métaphyſique de l'amour. Il faut noter que la Dame me répondoit ſur le même ton : elle me ripoſtoit de nouvelles phraſes entortillées, des lieux communs de la vieille galanterie. Nous mourions tous les deux du plaiſir de nous adorer : nous étions extaſiés des tranſports que nous inſpiroit un pur amour dégagé de toute idée groſſiere ; que la ſeule union de nos ames rempliſſoit de délices inexprimables. Tandis que nous nous repaiſſions à l'envi de ce tendre verbiage, de ce galimatias emmiellé, l'autre ſigisbé étoit dans l'antichambre à garder les manteaux, en attendant qu'il prît envie à la Dame de ſortir. Je ne me retirois que dans l'inſtant que mon infante alloit ſe mettre au lit.

Compte fait, je jouai pendant trois jours cet impertinent rôle. Ne ſçachant plus que dire, & cédant à des déſirs que je m'efforçois trop long-temps de réprimer, je me jetai bruſquement aux pieds de la Dame, ſerrai ſes genoux avec tranſ-

port, couvris de baiſers une de ſes belles mains. — Que faites-vous ? me cria-t-elle d'une voix émue. Vous oubliez votre perſonnage ; il eſt inoui qu'un ſigisbé ſe comporte de la ſorte. — J'achevai de me rendre téméraire, & je m'excuſai ſur l'ignorance où j'étois des uſages reçus en Italie. — Malgré les leçons qu'on m'a données, dis-je à la belle encore ſurpriſe de mon audace, j'ai cru qu'en tout pays il falloit à l'amour une nourriture ſolide. Le mien ſeroit bientôt péri miſérablement, s'il avoit été contraint de ſe repaître de mets trop délicats auxquels il n'eſt point accoutumé : il va prendre actuellement une force nouvelle. — La Signora fut ſatisfaite de mes raiſons ; elle me permit de ſuivre les uſages du reſte de l'Europe, qu'elle trouvoit plus agréables que ceux de ſa patrie.

Le ſigisbé qui m'étoit inférieur s'aviſa de troubler notre félicité. Il ne voyoit pas ſans envie la préférence qu'on accordoit à un étranger ;

il devint jaloux de mon bonheur. Moi, de mon côté, je m'aviſai de trouver mauvais qu'il eût ſeul le privilege de donner le bras à ma maîtreſſe. Je lui diſputai un jour ce précieux avantage: il fallut que l'objet de mon amour me l'ordonnât abſolument, pour que je puſſe me réſoudre à le lui céder. L'Italien diſſimula ſa colere, afin de mieux aſſurer ſa vengeance. Une nuit que je ſortois de chez la belle veuve, je me ſentis frappé par derriere de pluſieurs coups de poignard. Je me retournai précipitamment; & quoique la nuit fût aſſez obſcure; j'entrevis mon aſſaſſin qui prenoit la fuite, & je le reconnus à ſes habits pour le ſigisbé mon rival. Je retirai le ſtilet que le ſcélérat troublé avoit laiſſé dans une de mes bleſſures, & qui acheva de me découvrir quel étoit celui qui en vouloit à mes jours. J'eus la force de me rendre à mon auberge, où j'arrivai très-affoibli par la perte du ſang que je répandois. Le Chirurgien qu'on fit bien vîte venir, déclara

déclara que j'étois légérement bleſſé, & que j'en ſerois quitte pour garder le lit. Je guéris, en effet, très-promptement. Les nouvelles marques d'amour que me donna la belle veuve ne contribuerent pas peu à me rétablir ; elle eut la bonté de me rendre de fréquentes viſites *incognito*. Je ne lui dis rien de la connoiſſance que j'avois de mon aſſaſſin ; je craignois trop qu'il n'échappât à ma juſte fureur.

Auſſitôt que mes bleſſures furent entiérement fermées, je volai chez la belle veuve, animé par l'amour & par la vengeance. Je fus au comble de la joie de rencontrer dans l'antichambre le perfide ſigisbé, qui me vit paroître d'un air tranquille, perſuadé que j'ignorois ſon crime. Je me propoſai de l'appeller en duel après avoir reſté un moment avec ma maîtreſſe ; mais je ne pus effectuer les arrangemens que j'avois pris. La belle veuve voulut ſortir avant que j'euſſe le temps de prendre congé d'elle : je la ſuivis. Le

ſigisbé eut l'audace de lui offrir ſon bras devant moi. Alors je ne fus plus maître de ma fureur. Il étoit à peine dans la rue, que ſans être arrêté par la préſence de la Dame dont il étoit l'écuyer, je mis l'épée à la main, en lui criant de ſe défendre. A la premiere botte que je portai, je lui enfonçai mon épée dans le corps juſqu'à la garde : je le vis tomber roide mort. Les cris de la Dame éperdue ſe faiſoient entendre au loin; le peuple commençoit à ſe raſſembler en foule. Frémiſſant du danger qui me menaçoit, je me ſauvai à toutes jambes. J'eus le bonheur de me dérober aux regards des sbirres (1) qui me pourſuivoient, & de me réfugier dans mon auberge.

DCXLIIe FOLIE.

Sans me donner le temps de me repoſer, je fis monter mes gens à cheval, me jetai dans ma chaiſe,

(1) C'eſt ainſi qu'on appelle les ſoldats de Rome.

& me rendis au grand galop à Civita-vecchia, où j'avois deſſein de m'embarquer pour paſſer en Eſpagne. Il ſemble qu'il étoit de mon deſtin de ſortir de la plupart des villes avec précipitation ; & je ne dois m'en prendre qu'à l'envie extrême que j'avois de m'inſtruire, qui me faiſoit ſouvent haſarder bien des démarches. Quoi qu'il en ſoit, je me hâtai de gagner le premier port d'Italie, craignant à chaque inſtant de me voir arrêté. Le même bonheur qui avoit favoriſé ma fuite de Rome, me fit trouver à Civita-vecchia un vaiſſeau prêt à faire voile pour Barcelone : je m'y embarquai, ainſi que mes gens & tout mon bagage ; & je ne me crus en ſûreté que lorſque je me vis en pleine mer.

Selon ma louable coutume, je dédaignai toutes les villes d'Eſpagne en faveur de la capitale. A peine eus-je mis pied à terre, que ſans m'informer de ce qui pouvoit être digne de ma curioſité, je ne ſongeai qu'à prendre la poſte, & qu'à me

rendre au plutôt à Madrid. N'avois-je pas raiſon ? C'eſt ordinairement dans les capitales que les richeſſes ſont raſſemblées, qu'on a du goût & de la magnificence : j'en appelle à témoin tous les Seigneurs, qui auroient honte de vivre en province. Mais quelque empreſſement que j'euſſe d'arriver à Madrid, il me fallut eſſuyer différens retards. Les poſtes ſont aſſez mal ſervies en Eſpagne, les villages très-éloignés les uns des autres; & pour comble d'incommodité, les gîtes ſont très-mauvais. Si l'on n'a pas ſoin de ſe munir de proviſions & d'uſtenſiles de cuiſine, on court grand riſque de mourir de faim dans les auberges de ce pays-là : il faut même que ceux qui veulent y coucher, portent leur lit avec eux; encore les rats, les ſouris, & d'autres animaux plus inſupportables, les empêchent-ils de dormir, en leur faiſant une guerre continuelle. Les Eſpagnols ſont ſi pareſſeux, que loin de ſe délivrer de pareils ennemis, ils ont peine à ſe réſoudre à

cultiver leurs terres, dont ils laiſſent en friche la meilleure partie. Ce qu'on publie de leur orgueil ne m'a point paru trop hyperbolique. Vous ſçavez le conte de cet Eſpagnol qui avoit une ſi grande kyrielle de noms, qu'on ne pouvoit l'entendre nommer ſans croire qu'on parloit d'un régiment entier. Je vous promets qu'il a encore beaucoup de confreres. Chacun prétend être noble chez cette ſuperbe nation ; le payſan laboure ſon champ l'épée au côté. Il n'eſt point rare de trouver des gueux qui vous demandent l'aumône le chapeau ſur la tête, en vous débitant leur généalogie.

DCXLIII^e FOLIE.

Je ne ſçais ſi j'aurois fait toutes ces remarques, ſans la mauvaiſe humeur que me cauſerent les fatigues que j'éprouvai dans la route. Je n'étois plus qu'à une journée de Madrid ; mes proviſions étoient épuiſées, & je mourois de faim, quand je fis une rencontre qui ranima mon

courage. Accablé de beſoins & de laſſitude, il me fallut deſcendre dans une miſérable taverne décorée du nom d'auberge. L'hôte, ſçachant que je ne portois point de quoi faire un bon repas, vint au-devant de moi d'un air joyeux : — Que vous plairoit-il de manger, Seigneur ? me dit-il. Vous connoiſſez notre excellent potage, dans lequel il entre tant de choſes : eh bien, vous en aurez. Voudriez-vous enſuite qu'on vous ſervît des perdrix, des faiſans, des cailles, une groſſe poularde farcie ? Seriez-vous bien aiſe de goûter des ragoûts à la façon du pays ? Si vous l'avez pour agréable, à votre deſſert vous aurez des olives, des confitures ſeches, des crêmes à la vanille. Décidez-vous, choiſiſſez. — A chaque mets que me nommoit le bourreau, je me hâtois de dire oui, d'autant plus charmé, que je voyois devant le feu une broche garnie de gibier, & ſur pluſieurs fourneaux des caſſeroles où étoient des ſauces dont la fumée frappoit délicieu-

ſement mon odorat. L'hôte reprit avec le même flux de paroles : — Ordinairement mon auberge eſt fournie de tout ce qu'on peut déſirer : on y trouve de quoi nourrir un Prince, un Général d'armée, une Infante, un Roi. Prenez patience, on travaillera pour vous ; demain à votre ſouper vous aurez tout ce que vous avez paru ſouhaiter aujourd'hui. — Eh morbleu ! m'écriai-je, ce ne ſeroit pas là mon compte : j'ai faim actuellement, il faut que je mange.... — J'en ſuis fâché, interrompit le ſcélérat d'aubergiſte ; je n'ai abſolument rien à vous donner ; mais demain au ſoir.... — Eh ! pour qui ſont donc les apprêts que je vois dans votre cuiſine ? repris-je fort en colere. — C'eſt le ſouper d'un Seigneur Eſpagnol qui vient d'arriver à l'inſtant, me répondit-il. Le Seigneur Don Alonzos-Torillos-Cataplinos-Alphonſos-Aloyos de Zugarate ne voyage jamais ſans porter avec lui de quoi faire bonne chere.

Jugez de mon embarras. Six mor-

telles lieues me ſéparoient du premier endroit habité ; j'étois ſûr de périr d'inanition en chemin. J'allois étrangler l'hôte malencontreux qui avoit redoublé mon appétit par ſon étalage de mets chimériques ; l'Eſpagnol dont j'enviois le ſort, entra fort à propos pour le ſauver de mes mains. — Calmez-vous, me dit-il, & partagez avec moi mon mauvais ſouper : je viens d'ordonner qu'on mette votre couvert. — Ces paroles furent un baume ſalutaire qui me rendit la vie. Je remerciai l'honnête Eſpagnol ; & ſans me le faire dire deux fois, j'acceptai ſon offre généreuſe. Je mangeai comme un homme affamé qui s'attendoit à ſe coucher le ventre vuide. Tandis que je faiſois honneur au repas, l'Eſpagnol me dit qu'il alloit à Madrid, & qu'il ne tiendroit qu'à moi que nous fiſſions la route enſemble. Je n'eus garde de refuſer un compagnon avec qui je ne ſerois plus expoſé au déſagrément de jeûner par force.

Don Zugarate (car je n'aurois

jamais fini si je lui donnois tous ses noms) Don Zugarate me vanta les charmes de sa maîtresse, & m'assura qu'il étoit le plus heureux des hommes. — Oui, me disoit-il tout en fouettant sa mule, la belle Cécilia, que j'adore, répond à mon amour; je ne puis douter de ses tendres sentimens: je vous confie même qu'elle ne m'est point cruelle; je n'ai qu'à me louer de sa complaisance. Je veux, continua-t-il, que vous soyiez témoin du suprême bonheur dont je jouis; vous m'accompagnerez la premiere fois que j'irai m'enivrer de délices auprès de ma maîtresse. — Je félicitai Don Zugarate sur sa bonne fortune, & lui témoignai combien j'étois sensible à la confiance qu'il daignoit avoir en moi.

Nos entretiens semblerent accourcir le chemin; nous arrivâmes à Madrid sans nous être ennuyés un seul instant. Il faisoit grand jour quand nous entrâmes dans cette ville, & ce n'étoit qu'au milieu de la nuit que l'amoureux Espagnol devoit voir sa

maîtreſſe. Il me promit de nouveau qu'il viendroit me prendre à l'heure ordinaire de ſes rendez-vous, me conduiſit lui-même dans la plus fameuſe auberge, & recommanda bien à l'hôte de me traiter de ſon mieux.

Don Zugarate n'oublia point ſa parole; il vint me chercher à minuit. — J'eus d'abord de la peine à le reconnoître. Il étoit enveloppé d'un gros manteau de drap qui lui cachoit juſqu'au bout du nez: il avoit ſous ſon bras une longue épée, dont la garde étoit ſi large, que je ne ſçaurois mieux la comparer qu'à une écuelle: il portoit encore quelqu'autre choſe qu'il me fut impoſſible de diſtinguer. Il me fit prêter un manteau pareil au ſien: je m'en affublai à-peu-près comme lui, & nous nous mîmes à courir les rues, quoique la nuit fût des plus obſcures. Après nous être crottés comme des barbets, & avoir heurté contre je ne ſçais combien de muſiciens collés le long des maiſons de même que des bornes, nous nous arrêtâmes aux

environs d'une maiſon qui me parut aſſez apparente. J'allois demander au Seigneur Zugarate ce que ſignifioient tous ces chanteurs nocturnes qui avoient manqué vingt fois à nous faire rompre le cou, lorſqu'il ſe mit à tirer de profonds ſoupirs du creux de ſa poitrine. Las de ſe fatiguer les poumons à force de ſoupirer, il prit ſa guitarre, qui étoit ce que je n'avois pu diſtinguer ſous ſon manteau, & joua pluſieurs airs langoureux : s'accompagnant enſuite de cet inſtrument, il chanta une tendre chanſon qu'il venoit de compoſer à la louange de ſa maîtreſſe. Ce concert étoit ſi diſcordant, le muſicien faiſoit des contorſions ſi ridicules, & pouſſoit à chaque inſtant des hélas ſi lamentables, que je penſai vingt fois éclater de rire.

Cependant quatre heures ſonnerent, & l'amoureux Eſpagnol continuoit toujours ſon extravagante muſique. Outre que j'étois morfondu, je m'ennuyois de faire ſi long temps le pied de grue. Je crois que

nous allions enfin nous retirer ; mais une fenêtre qui s'ouvrit, obligea Don Zugarate, transporté de joie, à revenir sur ses pas. Comme la fenêtre étoit au rez de chaussée, j'entrevis une femme au travers d'une jalousie. L'amoureux Espagnol débita mille fadeurs, mille complimens ampoulés, auxquels on ne fit d'autre réponse que de lui demander quel étoit l'homme qui l'accompagnoit. Il apprit à la Dame curieuse, que j'étois un étranger, son intime ami, logé dans telle auberge, & que je me proposois de séjourner quelque temps à Madrid. A ces mots on passa à travers le grillage de la fenêtre une main plus blanche que la neige : je m'imaginai que c'étoit afin que je la baisasse. Je levai les bras afin de la saisir respectueusement. Dans l'instant que j'y collois mes levres, l'amoureux Espagnol, persuadé avec raison que cette faveur ne s'adressoit qu'à lui seul, & croyant tenir la main de sa maîtresse, baisoit la mienne avec transport.

On nous ordonna de nous retirer ; nous obéîmes. — Eh bien, Seigneur, me dit Don Zugarate pendant que nous reprenions le chemin de mon auberge, vous venez de voir que je ſuis le plus heureux des hommes. Que vous devez trouver mon ſort digne d'envie ! — Si c'eſt là toute votre félicité, répondis-je, il faut avouer qu'elle ſe borne à bien peu de choſe. — Quoi ! s'écria-t-il d'un air étonné, mon bonheur ne vous paroît pas aſſez grand ! J'ai paſſé une partie de la nuit ſous les fenêtres de ma maîtreſſe à ſoupirer, à jouer de la guitarre, à faire entendre mes accens amoureux ; on a daigné ſe montrer un inſtant, j'ai baiſé la plus belle main du monde ; & vous penſez encore que mes vœux ne doivent point être ſatisfaits ! Ah ! trop heureux ſi ma vie s'écouloit dans de pareilles délices ! — A la fin de toutes ſes exclamations j'arrivai à la porte de mon auberge, & je ſouhaitai le bonſoir à l'amoureux Eſpagnol. J'aurois dû plutôt lui ſou-

haiter le bonjour ; car l'aurore commençoit à paroître.

DCXLIV^e FOLIE.

Je ne ſortis du lit que fort tard. Je me diſpoſois à aller faire un tour dans la ville, quand on m'annonça quelqu'un qui vouloit me parler. Je crus que c'étoit le Seigneur Zugarate. Quelle fut ma ſurpriſe de voir entrer une vieille femme couverte d'une large mante, qui portoit pluſieurs clefs attachées à ſa ceinture, & un chapelet énorme ! — Mon fils, me dit-elle, je ſuis la Duegne de la jeune Demoiſelle que vous avez apperçue cette nuit à ſa fenêtre. Son foible eſt pour les étrangers, & j'ai la complaiſance de me prêter à ſes petites fantaiſies. Vous n'avez qu'à me ſuivre, je vais vous mener auprès d'elle ; il me ſera facile de vous introduire par une porte ſecrete dont j'ai ſeule la clef. Mais je ne puis vous rendre heureux qu'à une condition : il faut que vous me juriez de quitter Madrid & de ſortir d'Eſ-

pagne auſſitôt que vous vous ſéparerez de ma belle maîtreſſe : pour plus de ſûreté, je dois encore vous voir monter dans votre chaiſe. Vous ſoumettez-vous aux conditions que je vous impoſe ? Songez que ſi manquiez à vos engagemens, vous pourriez avoir lieu de vous en repentir. La vengeance des femmes eſt à redouter ; je ne vous en dis point davantage.

J'héſitai un inſtant à répondre ; non que je regrettaſſe d'être privé de parcourir la ville, & de viſiter l'Eſcurial, qui eſt tout à-la-fois palais, monaſtere & collége ; il me ſuffiſoit d'être venu en Eſpagne ; mais parce que les rendez-vous m'avoient toujours été funeſtes. — Au moins, dis-je à la vieille après avoir mûrement réfléchi, m'aſſurez-vous que je ne cours aucun riſque ? — Vous devez en être certain, me répondit-elle : mes meſures ſont trop bien priſes, pour que vous ayiez ſujet de craindre d'être troublé dans vos plaiſirs. Le pere de Dona Cécilia eſt

d'ailleurs un vieil imbécille à qui je fais croire tout ce que je veux. — Tranquilliſé par ces paroles, je fis ſerment de ne point m'arrêter une heure dans Madrid, ni dans aucun lieu de la monarchie d'Eſpagne, après avoir eu le bonheur d'entretenir la belle Cécilia.

La vieille parut alors tranſportée de joie. — Vous ne ſçavez peut-être pas, continua-t-elle, ce que c'eſt qu'une Duegne, qualité que j'ai priſe en vous abordant ? Je vais vous l'expliquer. Les femmes ſont auſſi retenues ici qu'en Italie : leurs fenêtres ſont grillées comme les cloîtres des Religieuſes ; elles parlent rarement aux hommes en particulier ; elles ne ſortent jamais que couvertes d'une mante, c'eſt-à-dire d'un long voile qui leur deſcend preſque juſqu'aux pieds ; encore ne ſortiroient-elles point du-tout, ſi elles n'étoient accompagnées d'une gouvernante décrépite, chargée du ſoin de veiller à leur conduite. Ce ſont ces ſurveillantes infatigables qu'on

appelle des Duegnes. Mais leur humeur ſévere & bourrue n'eſt ſouvent qu'une trompeuſe apparence. rence. Quand les jeunes beautés qu'elles ont en garde ſçavent s'inſinuer dans leur amitié, elles endorment bientôt ces terribles dragons. Nous connoiſſons trop les foibleſſes de notre ſexe par notre propre expérience, pour n'avoir pas quelques égards à celles des jeunes perſonnes que l'on nous confie : nous ne reſſemblons point tout-à-fait aux vilains eunuques du ſérail des Turcs. Il eſt vrai que les amans qui veulent mériter nos ſervices, ont attention de nous faire de petits préſens, que nous acceptons afin de ne les point déſobliger.

DCXLV^e FOLIE.

Je compris ce que la vieille vouloit dire, & je lui mis dans la main une poignée de piéces d'or, qu'elle empocha tout en me proteſtant qu'elle n'étoit point intéreſſée. Sans m'amuſer à lui répondre, je la fis reſſou-

venir du bonheur qu'elle m'avoit promis ; car il me ſembla que le plaiſir de bavarder lui avoit fait perdre la mémoire. Elle ſe couvrit de ſa mante, moi je m'enveloppai de mon manteau, & je la ſuivis. Nous allâmes par des rues détournées où ne paſſoit preſque perſonne, juſqu'à une petite porte qui donnoit dans un jardin. La Duegne prit encore des détours qu'elle connoiſſoit, & me conduiſit enfin auprès de l'appartement de Dona Cécilia. Avant de m'y introduire, elle ne m'obligea point de me déchauſſer, comme en Hollande ; mais elle tira d'une armoire des ſouliers d'une forme bizarre, qu'elle laiſſa contre la porte, ſans vouloir me dire à quel deſſein.

J'entrai dans la chambre de Dona Cécilia, & je fus ébloui de ſa beauté. Quoique ſon teint ſoit peut-être un peu trop brun, aucune femme n'eſt plus ſéduiſante que cette aimable Eſpagnole. Elle n'a guère que dix-huit ans ; ſa taille eſt d'une fineſſe extrême ; ſes yeux, deux fois

plus grands que ſa jolie petite bouche, ſont ſi vifs, ſi brillans, qu'on peut à peine en ſoutenir l'éclat. Son enjouement, ſa gaieté folâtre, ſes manieres enfantines achevent de charmer, en inſpirant la joie & la tendreſſe.

— S'eſt-il ſoumis aux conditions que je déſire ? s'écria la belle en me voyant. — Oui, Madame, répondit la Duegne ; il va fuir de ce royaume en prenant congé de vous. — Eh ! Madame, repris-je, à quoi ne me ſerois-je pas ſoumis, ſi j'avois connu le prix du bonheur qui m'étoit déſtiné ? A préſent que je vous ai vue, quel objet plus beau peut s'offrir à mes regards dans toute l'Eſpagne ? Si je regrette Madrid, c'eſt parce que je vais m'éloigner de la divine Cécilia, auprès de qui j'aurois voulu paſſer ma vie. — La Dame parut contente de mon compliment, quoique je m'exprimaſſe aſſez mal en eſpagnol. L'obligeante Duegne nous laiſſa tête à tête : je m'apperçus qu'elle s'étoit éclipſée, & ne

me comportai pas en amant novice.

Cécilia, de plus en plus ſatisfaite de ma perſonne, m'apprit qu'elle m'avoit entrevu lorſque j'accompagnai le paſſionné Don Zugarate, & qu'elle s'étoit propoſé auſſitôt de m'entretenir en particulier ; c'eſt pourquoi elle s'informa du nom de l'auberge où je logeois. Elle daigna me confier auſſi qu'elle ne pouvoit ſouffrir le Seigneur Zugarate, trop entêté des coutumes de ſon pays, pour ſe douter que le bonheur des amans ne conſiſte pas ſeulement à jouer de la guitarre ſous une fenêtre. Je le ménage, ajouta-t-elle, afin de l'épouſer, ſi je ne puis trouver mieux, quand je ſerai laſſe des étrangers.

Notre entretien duroit depuis pluſieurs heures. Tout-à-coup un grand bruit ſe fit entendre à la porte de la chambre. — Je veux entrer, crioit-on d'une voix de tonnerre. Il m'eſt libre, je crois, de voir ma fille. Voilà ſon frere qui vient d'arriver, & qui meurt d'envie de l'embraſſer.

Qu'on m'ouvre, morbleu ! ſinon j'enfonce la porte. — Ah ! nous ſommes perdus, me dit tout bas Cécilia. C'eſt mon pere : il va nous tuer tous les deux. — Jugez ſi j'étois tranquille : j'aurois voulu être au ſommet des Pyrénées. Je me ſentis pourtant un peu raſſuré quand j'entendis la voix de la Duegne. — Qu'allez-vous faire, Seigneur, s'écrioit-elle ? O ciel ! gardez-vous de troubler votre fille ; vous devez reſpecter ſon occupation dans ce moment.... Sa Révérence .... Ces ſandales vous en diſent aſſez. — Il me fut impoſſible de bien entendre cette derniere phraſe ; la vieille la prononça trop bas. Les mots qui terminerent ſon diſcours opérerent un effet merveilleux. Le bruit ceſſa entiérement : je connus que tout le monde s'étoit retiré, & qu'on ne cherchoit plus à troubler notre tête-à-tête.

DCXLVI^e FOLIE.

Les careſſes de la belle Eſpagnole ne purent diſſiper ma frayeur : il me

ſembloit qu'à tout moment l'on revenoit nous ſurprendre. Je feignois d'être raſſuré ; mais dans le fond de mon ame le moindre bruit m'inquiétoit. Il me fallut pourtant reſter juſqu'à la nuit auprès de Cécilia. Sitôt qu'il y eut moyen de me faire ſortir ſans qu'on m'apperçût, la Duegne vint m'avertir qu'il falloit nous ſéparer. La fidelle amante du Seigneur Zugarate m'embraſſa tendrement, & me fit reſſouvenir que nous devions ne plus nous revoir.

La vieille me prit par la main, me conduiſit à tâtons dans de longs corridors, & par des eſcaliers dérobés. Je me vis enfin dans la rue ſain & ſauf. La vieille m'accompagna juſqu'à mon auberge, afin d'être témoin ſi je remplirois mes engagemens.

Mes gens furent bien ſurpris de me voir rentrer avec cette vieille ſempiternelle ; & le furent encore davantage lorſque je leur ordonnai de ſe préparer à partir ſur-le-champ. Ils s'imaginerent que j'enlevois d'Eſ-

pagne ſa plus curieuſe antiquité. On attela des mulets à ma chaiſe, & je m'éloignai en criant à la Duegne de prier ſa maîtreſſe de voyager dans l'Europe, où elle avoit ſi grand ſoin de ſe ménager des connoiſſances.

Mes poſtillons informés que j'avois deſſein de me rendre en France, prirent par la Catalogne, du côté que cette province eſt le plus voiſine des Pyrénées. Mais je ne courois point la poſte ; je n'allois qu'au pas de mes mules, c'eſt-à-dire auſſi gravement qu'un Ambaſſadeur qui fait ſon entrée. Parvenu au pied de ces fameuſes montagnes, que la nature ſemble avoir plantées pour marquer les limites de la France & de l'Eſpagne, il fallut me réſoudre à voyager encore plus lentement. Nous gravîmes par un ſentier bordé de précipices, coupé très-ſouvent par de larges marais. La mule ſur laquelle j'étois grimpé bronchoit à tout moment, & menaçoit de faire avec moi un terrible ſaut. Il m'arriva même un jour de culbuter avec

ma monture. Heureuſement que nous ne tombâmes l'un & l'autre que dans un lac peu profond; j'en fus quitte pour être mouillé juſqu'aux os. A force d'avancer lentement, je ne laiſſai pas de faire un peu de chemin. J'entrai en France par Perpignan, & ne ſongeai plus qu'aux plaiſirs que j'allois goûter.

Voilà de quelle maniere je ſortis d'Eſpagne. Tout ce que je puis vous dire de Madrid, c'eſt que les rues en ſont très-mal-propres. J'y ai pourtant fait d'utiles obſervations; j'ai connu le caractere des Dames Eſpagnoles, & les uſages de leurs amoureux chevaliers. Je le répete encore; ô que c'eſt une belle choſe que les voyages! qu'ils forment promptement la jeuneſſe!

DCXLVII^e FOLIE.

C'eſt par la France que je voulus terminer mes courſes. J'avois réſervé ce beau royaume pour venir m'y délaſſer de mes fatigues dans le ſein des plaiſirs, & pour mettre la derniere

niere main à mon inſtruction. Quand je dis la *France*, je prends la partie pour le tout; car vous verrez que je n'ai voyagé que dans Paris, ſelon la coutume de mes illuſtres compatriotes.

Quel dommage qu'on ne puiſſe voler tout de ſuite juſqu'à la capitale d'un royaume! Il me fallut traverſer pluſieurs villes; mais je ne m'arrêtois que lorſqu'on changeoit de chevaux, & j'ordonnois bien vîte aux poſtillons de partir. Je m'informois pourtant, aux poſtes des principales villes, de ce qu'elles pouvoient avoir de remarquable. A Toulouſe, on me parla d'un hôtel-de-ville qu'on venoit d'achever, dont les fenêtres ſont auſſi grandes que les portes. A Cahors, on m'entretint d'un uſage aſſez bizarre; le voici. Lorſque l'Evêque fait ſa premiere entrée dans la ville, certain Vicomte de la province eſt obligé de tenir la bride de la mule du Prélat, nu-tête, ſans manteau, une jambe & un pied nuds, chauſſé ſeu-

lement d'une pantoufle. Dans ce bizarre équipage, il eſt encore contraint de ſervir le Prélat à table pendant ſon dîner. Comme toute peine mérite ſalaire, on lui donne la mule qu'il a ſi bien conduite, & le buffet de l'Evêque le récompenſe d'avoir verſé à boire.

On m'avertit à la poſte de Limoges que j'étois dans le pays où l'on mange les châtaignes à toute ſauce, ce qui me parut très-curieux à ſçavoir. On ne manqua point, à Orléans, de me parler de la pucelle qui défendit ſi vaillamment cette ville: mais dans le ſiecle où nous ſommes on ne croit plus aux pucelles. J'admirai le nouveau pont de cette ville, qu'on vient de bâtir à grands frais, & dont les arches ſeroient très-belles, ſi elles n'étoient un peu écraſées. J'obſervai auſſi, en courant rapidement dans ma chaiſe, que la France eſt coupée en tout ſens par un nombre infini de grands chemins; rien ne me parut plus admirable. Vous m'avouerez que des

routes ſpacieuſes, bordées de beaux arbres, font un meilleur effet que des champs, des prés & des vignes.

DCXLVIII^e FOLIE.

Je n'étois qu'à quelques lieues de Paris, lorſqu'en jetant les yeux par haſard ſur le grand chemin, j'apperçus un homme habillé à l'angloiſe, qui cheminoit triſtement, un bâton à la main, ſuivi d'une eſpece de laquais chargé d'une petite valiſe. Les traits de cet homme me frapperent; je l'enviſageai avec attention : je fus dans le dernier étonnement de reconnoître en lui Milord Moorgod, mon camarade d'enfance, l'un des plus riches Seigneurs d'Angleterre. Je fis auſſitôt arrêter; & m'élançant hors de ma chaiſe, je m'écriai : — Où diable allez-vous, mon cher Milord, équipé de la ſorte? Comme vous voilà fait, vous qu'on m'a dit qui faiſiez une ſi belle figure à Paris! — Moorgod, interdit, fut quelque temps ſans me répondre; enſuite mettant ſon doigt ſur ſa bouche,

il s'approcha de moi d'un air moins embarraſſé. — Je ſuis au déſeſpoir, me dit-il à voix baſſe, que vous m'ayiez rencontré dans ce triſte équipage. Si vous aviez ſu la vérité, vous ne vous ſeriez peut-être par tant preſſé de me reconnoître. Au reſte, vous allez dans une ville où l'on pourra bien vous mettre dans un cas pareil au mien, je vous en avertis. — Quoi! m'écriai-je, eſt-ce que Paris renferme des voleurs qui dépouillent ſans pitié les étrangers? — Vous y trouverez, me répondit-il, de jolies femmes, des beautés ſéduiſantes, qui, ſans vous voler, auront le ſecret de vous ravir tout votre bien. — Vous êtes donc exactement ruiné? — Hélas! oui. J'ai été contraint de vendre mes équipages, de congédier mes domeſtiques: je n'ai gardé que ce garçon, que ma miſere n'a pu éloigner de moi. Poſſédant à peine de quoi regagner l'Angleterre, je viens de partir ſecrétement de Paris. Je ne veux point d'abord prendre la route de Calais,

trop fréquentée par des gens qui m'ont vu dans l'opulence. Après avoir tourné quelque temps aux environs de Paris, & lorſque j'en ſerai à une certaine diſtance, je me mettrai dans le chemin que je dois ſuivre. Mon deſſein eſt d'aller me confiner dans une petite terre qui me reſte au Comté de Devonshire, & d'y faire pénitence de mes prodigalités. Mais vous me jouez un vilain tour de vous trouver dans un endroit où je croyois être ſûr de ne rencontrer aucun Anglois. Vous tombez donc des nues exprès pour me faire piece? —

DCXLIX^e FOLIE.

Le chagrin que me montroit Milord Moorgod me fit éclater de rire. Il ſe préparoit à me quitter, je ne voulus point y conſentir. — Il faut, lui dis-je, que nous nous rendions enſemble au premier village : là nous renouvellerons connoiſſance le verre à la main, & vous prendrez des forces pour continuer votre voyage.

— Il consentit à la proposition avec d'autant plus de plaisir, que nous n'étions qu'à un quart de lieue d'un gros bourg : je fis aisément ce chemin à pied, en racontant mes aventures à Milord Moorgod. On nous indiqua la meilleure auberge ; j'y conduisis mon malheureux compatriote. — Préparez-nous en diligence, dis-je à l'hôte, un repas splendide, composé des mets les plus rares & les plus recherchés ; ayez soin, en un mot, de nous faire faire bonne chere, & ne nous donnez que des vins exquis. Le prix n'y fait rien ; je paierai tout ce qu'il faudra.

Je vis l'alégresse se répandre sur le front de mon hôte ; il appella ses garçons à grands cris, & se mit à travailler avec ardeur. Pendant que tout étoit en mouvement dans la cuisine, Moorgod & moi nous buvions tranquillement d'un vin délicieux, en attendant que la table fût servie. On nous avoit placés dans une chambre très-propre, où nous pouvions nous entretenir en liberté.

Le repas fut prêt au bout de quelques heures ; je fis asseoir à côté de moi le fidele serviteur de l'infortuné Milord, afin de le récompenser de son attachement pour son maître. Le festin n'avoit rien de trop merveilleux ; notre appétit ne contribua pas peu à nous le faire paroître excellent. Nous restâmes une partie de la nuit à table : Milord m'instruisoit de la maniere dont je devois me conduire à Paris ; moi je ne pouvois me lasser d'entendre la description de la vie délicieuse qu'il avoit menée. Le jour nous auroit surpris au milieu des verres & des bouteilles, si Moorgod ne m'avoit représenté que ne se servant point d'une voiture aussi commode que la mienne, & voulant partir de grand matin, il lui falloit un peu de repos. Nous nous dîmes le dernier adieu avant de nous quitter. Je lui offris une certaine somme, afin qu'il pût passer en Angleterre avec moins de désagrément ; il refusa de la prendre : j'eus beau le presser, le prier même d'ac-

cepter des dons qui lui étoient utiles ; il perſiſta dans ſon refus, en m'aſſurant qu'il n'en auroit pas moins de reconnoiſſance. Enfin nous nous mîmes au lit, lui dans le deſſein de ſe lever avec l'aurore, pour continuer ſa route, & moi dans l'intention de dormir la graſſe matinée. Je ne me réveillai en effet que très-tard le lendemain, & j'appris qu'il y avoit long-temps que mon Anglois étoit parti. Auſſitôt qu'il fut jour dans ma chambre, l'hôte vint me préſenter la carte. Devineriez-vous à combien ſe montoit la dépenſe ? A vingt-cinq louis d'or. Je ne manquai pas de me récrier ſur une ſomme ſi prodigieuſe ; le juif me proteſta que c'étoit en conſcience. — Mais, lui dis-je, montrez-moi le tarif des marchandiſes. — Oh ! vraiment, me répondit-il, l'on n'auroit jamais fini, ſi l'on entreprenoit de fixer le prix des mets que nous fourniſſons. Les auberges en France ne ſont point taxées ; on y peut écorcher en toute ſûreté les voyageurs. —

Dans les pays policés, m'écriai-je, on devroit bien réformer cet abus. N'eſt-il pas affreux qu'un hôte impitoyable vole impunément les étrangers? Que ſont devenues les loix de l'hoſpitalité, ſi ſacrées chez les anciens peuples? — Vous parlez auſſi bien qu'un livre, répliqua l'aubergiſte en ſouriant; mais payez, Milord; vous prêcherez après à votre aiſe. — Voilà votre argent, m'écriai-je tranſporté de colere : j'entends pourquoi vous me demandez une telle ſomme.

Alors je fis monter mes gens, & leur ordonnai de m'aider à jeter tous les meubles par la fenêtre. Ils s'empreſſerent de m'obéir : vous euſſiez vu voler dans la rue les fauteuils, les tables, les miroirs. L'hôte s'arrachoit les cheveux, & pouſſoit les hauts cris. Les payſans s'ameuterent : deux archers du lieu accoururent, acompagnés de Monſieur le Bailli. Le grave Magiſtrat me pria de lui dire pour quelle raiſon j'occaſionnois un pareil déſordre. — Non-

ſeulement, répondis-je, je crois avoir payé le repas de cet honnête Aubergiſte, en lui donnant la ſomme qu'il m'a demandée, mais je ſuis certain auſſi qu'il m'a vendu tous les meubles de cette chambre : or, puiſqu'ils m'appartiennent, j'en peux faire ce qu'il me plaira. — Vous vous trompez, reprit l'hôte ; je ne vous ai fait payer que le ſouper d'hier au ſoir.

— Aviez-vous fait votre prix, me dit le Juge de village, avant de vous mettre à table ? Tant pis, continua-t-il, quand je lui eus aſſuré que je ne m'en étois point aviſé : il faut toujours faire ſes conventions : ainſi je vous condamne à payer ce que cet homme demande, & le dommage cauſé à ſes meubles. — Hélas ! m'écriai-je, que les uſages ſont différens ! En Suiſſe il m'en côuta cher pour avoir marchandé ; en France il m'en coûte encore davantage pour m'être fié à la probité d'un aubergiſte.

DCL^e FOLIE.

La vue de Paris me conſola de cette aventure ; je ne m'en reſſouviens actuellement que pour en rire avec mes amis. Le ſeul aſpect de la capitale de la France annonce ſa grandeur & ſes beautés : l'œil ne peut meſurer ſon étendue immenſe. Le nombre infini de ſes clochers, les dômes majeſtueux qu'on découvre lorſqu'on la regarde de loin, les ſuperbes avenues par leſquelles on y arrive de toutes parts, inſpirent aux voyageurs une admiration mêlée de reſpect.

Les idées avantageuſes qu'on s'en forme en la contemplant d'une hauteur voiſine, ne ſont point démenties lorſqu'on pénetre dans ſon enceinte. Les édifices, les vaſtes hôtels qu'on rencontre à chaque pas ; les rues inondées d'une foule de peuple, la quantité prodigieuſe de carroſſes qu'on voit rouler ſans ceſſe, vous cauſent une nouvelle ſurpriſe ; & je vous avoue que j'ai eu de la

peine à m'accoutumer au fracas, au chaos de Paris.

J'allai loger dans un hôtel garni que le pauvre Milord Moorgod m'avoit indiqué, en me priant bien de n'y point parler de lui, parce qu'il y devoit quelques termes de ſon loyer.

J'habite Paris depuis ſix mois : la dépenſe que j'y fais me procure un grand nombre d'amis, & des ſociétés charmantes, où je ſuis toujours très-bien reçu. Je mene une vie délicieuſe. Je me couche à quatre heures, ne me leve qu'à midi : je ſuis invité à tant de ſoupers fins, qu'il m'eſt impoſſible d'y ſuffire. Les Anglois ſont tellement devenus à la mode, ainſi que leurs romans, qu'on veut m'avoir dans les meilleures maiſons, & la tête m'en tourne.

J'avois bien raiſon de penſer que je ne pouvois mieux terminer mes voyages que par la France. Les agrémens dont je jouis dans la capitale ſont de beaucoup au-deſſus des plaiſirs que me peignoit mon ima-

gination, d'après des récits que je croyois exagérés. Vos Demoiſelles de l'Opéra, toutes plus charmantes les unes que les autres, s'empreſſent de ſourire aux etrangers, ſe piquent de ne point les faire trop languir. Il eſt vrai qu'on achete un peu cher le bonheur de les connoître ; mais peut-on mieux prodiguer ſes richeſſes qu'en faveur des graces & des talens ? D'ailleurs, ceux qui préferent l'amour honnête, ſe rendent auſſi facilement heureux ; les galans rendez-vous ne ſont point, à Paris, auſſi dangereux qu'en Italie & qu'en Eſpagne : les époux François ont la complaiſance de ne jamais troubler ceux que donnent leurs tendres moitiés. Pour moi j'aime également les divinités de couliſſes, & les Dames du grand monde qui ſe permettent d'avoir un amant : je ne vois guere de différence entre elles.

CONCLUSION

des Voyages & des Aventures de Milord Wartong.

DCLI^e FOLIE.

TANDIS que j'entretenois la nymphe d'Opéra qui nous trompoit tous les deux à-la-fois, j'étois en même temps le favori de certaine Comteſſe à laquelle je daigne me reſtreindre actuellement, en attendant mieux : car j'abandonne, ainſi que vous, la perfide danſeuſe au plus offrant & dernier enchériſſeur.

Et j'aurois tort de ſoutenir que Paris eſt la ville la plus délicieuſe de l'univers ! continua Milord avec une grande exclamation. On ne ſçauroit douter qu'elle ne ſoit digne de ſa célébrité, depuis que nos Milords viennent y dépenſer, comme à l'envi, pluſieurs milliers de livres ſterlings, afin d'achever de s'y polir,

en s'identifiant, pour ainſi dire, avec l'élégance françoiſe. Fidele à ſuivre l'exemple qu'on m'a tracé, je ne quitterai Paris qu'après y avoir mangé les trois quarts de mon bien : je me flatte d'y reſter encore pendant quelques mois, puiſque je n'ai diſſipé que la moitié tout juſte de ma fortune. A mon retour à Londres, mes compatriotes me voyant ruiné dans les regles, ſeront contraints d'avouer que les voyages m'ont été très-utiles, & que je ſuis un garçon fort bien inſtruit.

Vous devez être content de ma complaiſance, mon cher Marquis. Je parle depuis je ne ſçais combien d'heures avec un courage inoui. Mais ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt qu'en ne voulant que vous conter mes aventures paſſées, je viens de vous faire part auſſi de mon ſort futur. Eh bien, éprouvez-vous encore cet ennui, ce vuide que vous cauſe la ſatiété des plaiſirs ? Le détail de mes aventures a-t-il chaſſé cette humeur ſombre qui ternit quel-

quefois les graces du François élégant ; humeur qu'il faut reléguer en Angleterre, parmi les bourrus attaqués du ſpléen ou de la conſomption ?

LE FATALISME,

ou les Amans infortunés.

DCLIIe FOLIE.

NOUS verrons ailleurs la réponſe du Marquis, & les nouvelles extravagances auxquelles il va ſe livrer. Il eſt temps de retourner au vieux Baron d'Urbin, que nous avons laiſſé dans ſon village, s'efforçant de ſéparer trois gros ruſtres acharnés à ſe battre, & s'accablant mutuellement d'injures & de reproches.

Les prieres du Baron, le reſpect, la crainte qu'il inſpire, calment enfin la fureur des combattans ; ils lâchent priſe, s'éloignent les uns des autres de quelques pas, mais en ſe menaçant encore des yeux. — Quel

eſt donc le ſujet d'une ſi violente querelle ? demande M. d'Urbin en ſe mettant au milieu du champ de bataille. — Celui des trois payſans qui ſe croit le plus d'éloquence, ſe charge d'apprendre au Baron ce qu'il déſire tant de ſçavoir. Tous les ſpectateurs, gardant un profond ſilence, ſe ſerrent les uns contre les autres, & l'écoutent d'un air avide. Le villageois, fier de parler devant un auditoire ſi nombreux, éleve la voix, & commence de la ſorte ſon diſcours, en s'adreſſant à M. d'Urbin :

— C'eſt le remords qui nous déchire & nous met en fureur. Nous ſommes cauſe de la mort d'une malheureuſe femme, autrefois tranquille dans ſon ménage : ſans nous elle vivroit encore ; ſon mari n'auroit point à ſe reprocher une action trop cruelle. Chacun de nous rejette la faute ſur ſon camarade ; mais ce qu'il y a de très-vrai, c'eſt que nous ſommes tous les trois coupables.

Vous ſçaurez, Monſeigneur le

Baron, pourſuit le payſan (aſſez habile pour ne s'adreſſer toujours qu'à la principale perſonne qui l'écoute), vous ſçaurez que ce village avoit le bonheur de poſſéder, il y a dix ans environ, une jeune fille tout-à-fait aimable, auſſi ſage que jolie, dont la conduite nous charmoit tous. Son ame étoit auſſi pure que ſon viſage étoit ſerein : ignorant juſqu'au nom du crime, elle vivoit heureuſe dans une paix profonde. Elle n'auroit jamais rougi ſi l'on n'avoit jamais fait devant elle l'éloge de ſes attraits : ſon air d'innocence & de candeur n'avoit rien d'affecté ; il peignoit la ſimplicité de ſes mœurs.

Le pere d'une fille auſſi charmante ſe nommoit Gros-Jean. C'étoit un vilain homme, bourru, méchant, intéreſſé, d'une humeur ſombre, toujours prêt à quereller, n'étant content de rien, grondant ſans ceſſe entre ſes dents : il ſembloit qu'il voulût avoir autant de défauts que ſa fille avoit de bonnes qualités. Auſſi le haïſſoit-on dans le vil-

lage autant qu'on chériſſoit l'aimable Jacqueline, qui lui devoit la vie.

Cette chere enfant perdit beaucoup à la mort de ſa mere : elle fut d'autant plus à plaindre, qu'elle lui fut enlevée dans un âge où elle pouvoit ſentir la grandeur de ſa perte. Elle auroit enfin ſuccombé à ſa douleur, ſi les ſoins d'un jeune berger du village, pour lequel elle n'étoit point indifférente, ne l'avoient empêchée de s'y livrer trop vivement. Pierrin étoit digne en effet de conſoler une belle affligée. Repréſentez-vous un grand garçon, les cheveux blonds comme les épis de bled, le teint frais & vermeil, le menton garni d'un léger duvet, la phyſionomie aſſez ſemblable à une belle pêche colorée par les rayons du ſoleil, & couverte de ſon velouté. L'air ingénu de Pierrin, la douce gaieté qui l'animoit, le rire naïf qu'il faiſoit éclater aux moindres propos qu'il entendoit, ainſi qu'à la fin des diſcours qu'il tenoit lui-même, annonçoient l'excellence

de ſon caractere, & la tranquillité de ſon ame. Sans l'amour innocent qu'il éprouvoit, aucune paſſion ne l'auroit agité. Son humeur étoit ſi douce, il étoit ſi éloigné de faire de la peine à qui que ce ſoit, qu'il ſe ſeroit reproché la mort d'un petit oiſeau, & qu'il n'oſa jamais dérober un ſeul fruit dans les vergers du canton.

La ſympathie l'attacha dès ſa tendre jeuneſſe à l'aimable Jacqueline; & cette belle bergere ſentit auſſi qu'il étoit néceſſaire au bonheur de ſa vie. L'union de ces jeunes amans enchantoit tout le village. Lorſqu'on les voyoit enſemble, la joie qui brilloit dans leurs yeux, pénétroit auſſi-tôt dans les cœurs. Ils ne ſongeoient qu'au plaiſir de s'aimer & de ſe le dire; ils croyoient que le bonheur des amans ne s'étendoit pas plus loin: heureuſe ſimplicité!

Un des amis de Pierrin lui apprit qu'il devoit demander ſa maîtreſſe en mariage, s'il vouloit paſſer ſes jours avec elle. Pierrin courut tout

de ſuite prier Gros-Jean de lui accorder ſa fille. Mais il n'en reçut que des rebuffades, que des mépris. — Vraiment, lui dit ce pere trop intéreſſé, il ſied bien à un gueux tel que toi d'oſer prétendre à Jacqueline ! Va gagner les trente écus qu'il te faut pour te mettre dans ton ménage, & j'aurai peut-être égard à ta demande. — Pierrin voulut faire quelques repréſentations ; Gros-Jean lui tourna bruſquement le dos en l'accablant d'injures.

On ne ſçauroit exprimer le déſeſpoir des deux amans. Il ne leur falloit, il eſt vrai, qu'une bien petite ſomme pour être unis, eu egard aux richeſſes des gens de la ville : mais comment la gagner dans nos campagnes, où le travail produit à peine de quoi vivre ? D'ailleurs, le temps qu'il leur falloit pour amaſſer les trente écus, leur paroiſſoit bien long à paſſer.

DCLIII^e FOLIE.

Ils prirent pourtant leur parti

avec douceur ; aucune plainte ne ſortit de leur bouche ; ils ſe contenterent de pleurer enſemble, & de s'exhorter à la patience. Après avoir bien répandu des larmes, ils ne reſterent point les bras croiſés. Jacqueline dit adieu à ſon amant, s'arracha d'auprès de lui, & ſe rendit à pied juſqu'à la prochaine ville, où elle ſe fit ſervante. On la reçut ſans peine dans la premiere maiſon où elle ſe préſenta ; ſon air modeſte & rempli d'innocence atteſtoit la régularité de ſa conduite. Pierrin, de ſon côté, quitta le village, perſuadé qu'il gagneroit davantage ailleurs, & ne pouvoit vivre dans un lieu que n'habitoit plus celle qu'il aimoit. Lorſqu'il ſe fut éloigné d'une douzaine de lieues, il offrit ſes ſervices à un bon fermier, vieillard reſpectable, qui les accepta avec joie, jugeant à la phyſionomie de Pierrin, qu'il ne pouvoit acquérir un domeſtique plus honnête. Pierrin dans ſa nouvelle condition ne gagnoit que huit écus par

an; c'étoient deux de plus que dans ſon village; & il s'encourageoit au travail, en ſupputant que ſon gain le mettroit dans quelques années en état d'épouſer ſa chere Jacqueline. Ses fatigues lui paroiſſoient moins pénibles depuis qu'il les regardoit comme autant de moyens de poſſéder ſa maîtreſſe. Jacqueline travailloit auſſi avec joie pour l'amour de lui. Ces deux fideles amans s'informerent mutuellement du lieu où ils étoient, & chaque mois ils goûtoient la douceur de s'écrire.

Leur fuite avoit été ſi ſecrete, qu'on ignora long-temps dans le village ce qu'ils étoient devenus. Etonné de ne plus les revoir, l'on s'en demandoit l'un à l'autre des nouvelles. La douleur qu'on reſſentit de leur perte fut générale : vous euſſiez dit que chaque famille venoit d'être privée tout-à-coup d'un enfant chéri, tant les vertus de Jacqueline & de Pierrin les faiſoient aimer de tout le monde : le ſeul Gros-Jean parut inſenſible, quoiqu'il dût na-

turellement être inquiet du ſort de ſa fille unique. Sans conſidérer que ſon avarice pouvoit l'avoir réduite au déſeſpoir, il ſupporta ſon départ avec la derniere indifférence. — Elle reviendra, diſoit-il, lorſqu'elle ſera laſſe de courir. — Il oſa même ſe féliciter tout haut de la réſiſtance qu'il avoit apportée aux déſirs de Pierrin, parce qu'il ſe réjouiſſoit d'avoir conſervé l'argent qu'il lui auroit fallu dépenſer.

DCLIV^e FOLIE.

La fatalité qui pourſuit quelquefois les amans ainſi que le reſte des hommes, conduiſit Jacqueline, lorſqu'elle fut arrivée dans la ville où elle étoit réſolue de s'arrêter, chez un vieillard encore plus avare que Gros-Jean. Il reçut tout de ſuite la pauvre fille, charmé d'avoir une ſervante auſſi jolie, & dont l'air étoit auſſi modeſte. Il convint, en la prenant à ſon ſervice, de lui donner dix écus par an. Un autre que le vieillard ſeroit devenu amoureux

reux d'une pareille gouvernante ; mais il n'avoit des yeux que pour ſon argent ; ſon unique plaiſir étoit de le recompter ſans ceſſe. Il craignoit tant de diminuer quelque choſe de ſon tréſor, qu'il ſe refuſoit même juſqu'au néceſſaire. A quoi lui ſervoient donc ſes richeſſes ? N'étoit-il pas auſſi miſérable que s'il avoit été réellement dans l'indigence ?

Il eſt facile de s'imaginer que Jacqueline ne devoit pas être trop heureuſe avec un tel maître. Elle faiſoit très-mauvaiſe chere, & ne laiſſoit pas d'être fort occupée. Quand ſon ménage étoit fini, le maudit avare l'employoit encore à différens ouvrages. Malgré les divers ſervices qu'il en retiroit, il n'avoit guere plus d'égards pour elle ; il lui reprochoit ſouvent qu'elle ſeroit la cauſe de ſa ruine ; & Dieu ſçait pourtant le peu de dépenſe qu'elle lui occaſionnoit.

Notre avare pouſſa plus loin ſes mauvais procédés. Lorſqu'il fallut payer une année des gages de Jac-

queline, il éluda ſous quelque prétexte, en lui faiſant obſerver qu'elle n'avoit pas beſoin d'argent tant qu'elle ſeroit chez lui. Jacqueline prit patience, ſe flattant qu'un jour il acquitteroit une dette auſſi légitime : mais au bout de trois ans il refuſa tout net de lui donner un ſou. Le vilain avare auroit cru s'arracher l'ame, en ôtant quelques écus de ſon tréſor.

Qu'on ſe peigne la douleur de Jacqueline. Elle croyoit être parvenue à gagner ce qu'il falloit à ſon amant pour l'obtenir ; elle étoit enchantée de lui donner cette preuve d'amour. Lorſqu'elle ſe flattoit d'être au comble de ſes vœux, elle ſe voit cruellement déchue de ſes eſpérances. Elle ſera donc contrainte de recommencer ſes travaux ? Et qui lui répondra que ſon amant ſoit toujours capable de la même fidélité ? — Il peut, diſoit-elle, m'accuſer d'indifférence, ou bien ſe laſſer d'attendre ſi long-temps le bonheur qui lui étoit promis. — Cette derniere idée

redouble la violence de ſes chagrins. Elle ne ſçait quel parti prendre ; elle ignoroit qu'il eſt des loix auxquelles on peut recourir. Fondant en larmes, la voix étouffée par ſes ſanglots, elle ſe jette vainement aux pieds du maître dont l'indigne avarice la prive de ſon ſalaire.

DCLV^e FOLIE.

Dans cette ſituation cruelle, l'infortunée Jacqueline ſe trouve un jour ſeule dans la chambre de l'avare. Elle apperçoit pluſieurs ſacs remplis d'argent. Ses yeux ſe fixent malgré elle ſur ce tréſor : elle a beau vouloir détourner ſon attention ſur d'autres objets, elle y revient toujours, & demeure enfin immobile à le contempler. — Voilà, s'écrie-elle, comme la fortune eſt injuſte.... Hélas ! ce n'eſt point tout cet argent que j'envie ; je ne déſire que la ſomme qu'il me faudroit pour paſſer mes jours avec mon cher Pierrin.... — A ces mots, un mouvement involontaire l'approche du tréſor. —

Que fais-je ? dit-elle en s'arrêtant. Eloignons-nous d'ici..... Mais, continue-t-elle, on me refuſe depuis trois ans le prix de mes travaux ; ſeroit-ce un crime de me payer par mes mains ? — Elle demeure un inſtant plongée dans mille réflexions. Tandis qu'elle promene en ſilence un œil égaré autour d'elle, ſon ame ſe trouble, ſon cœur palpite avec force, elle peut à peine ſe ſoutenir. — Je ne veux prendre que ce qui m'eſt dû, pourſuit-elle d'une voix éteinte..... Si je manque l'occaſion qui ſe préſente, je perds mon amant pour toujours. — Elle ne balance plus ; elle ſe ſaiſit d'un des ſacs, qu'elle arroſe de ſes larmes ; elle l'ouvre en tremblant, en tire trente écus, qu'elle a grand ſoin de compter. Une voix ſecrete lui crie, Malheureuſe ! tu t'égares. Mais elle eſt étouffée par celle de ſon amour. A peine a-t-elle remis le ſac à ſa place, qu'elle tombe ſur une chaiſe toute éperdue, toute hors d'elle-même. Elle ſe releve enfin, & ſe hâte de

fuir du lieu funeſte où ſa vertu vient de ſe livrer au crime. A chaque pas qu'elle fait pour regagner ſa chambre, elle ſent ſes genoux ſe dérober ſous elle ; il lui ſemble qu'elle eſt pourſuivie ; & que tout le monde va l'accabler de reproches.

Elle ne commence à reſpirer qu'après avoir caché dans ſa caſſette les trente écus qu'elle vient de voler, & qui lui étoient dus ſi légitimement. Auſſi-tôt que ſon maître fut rentré, elle reprit ſa petite ſomme, & courut la porter, bien empaquetée, à un payſan qui, après avoir vendu diverſes denrées dans le marché de la ville, retournoit aux environs du village où demeuroit Pierrin. — Remettez-lui, dit-elle, cet argent ; c'eſt tout ce que j'ai gagné chez mon maître depuis trois ans que je le ſers: aſſurez-le que je lui en fais préſent afin qu'il puiſſe me demander en mariage, & pour que nous ſoyons bientôt unis. Je ne tarderai pas à me rendre auprès de mon pere. — Le payſan pro-

mit qu'il s'acquitteroit fidelement de ſa commiſſion. Jacqueline alors ſe ſentit plus tranquille ; mais elle n'éprouvoit qu'une joie mêlée d'inquiétude ; elle avoit perdu cette douceur intérieure que lui procuroit l'innocence de ſa conduite.

DCLVI^e FOLIE.

L'avare dont Jacqueline étoit la gouvernante, ne manquoit pas, chaque jour, de compter ſon argent. Il goûtoit un plaiſir extrême à repaître ſes yeux de l'éclat de ſon or, à le palper pluſieurs fois, ainſi qu'à prêter l'oreille au doux ſon de ſes eſpeces : le vilain avare ſçavoit ainſi ſatisfaire trois de ſes ſens à peu de frais. Le ſoir même du vol forcé de Jacqueline, il vint rendre viſite à ſon cher tréſor. Après avoir fermé ſoigneuſement la porte & les volets des fenêtres, ſelon ſa coutume, il vuide à petit bruit ſes ſacs ſur la table. Quelle fut ſa rage & ſon déſeſpoir, lorſqu'il s'apperçut qu'on avoit touché à un de ſes ſacs ! Il

s'arrache les cheveux, ſe meurtrit le viſage, ſe roule par terre, en criant au voleur, qu'il eſt mort, qu'il eſt ruiné.

Quoiqu'il y eût quelque temps que Jacqueline s'étoit retirée dans ſa chambre, elle n'étoit point encore endormie ; le repos fuyoit loin d'elle depuis la criminelle action où l'avoit réduite l'avarice de ſon maître. Elle entendit ſes cris, & ne ſe douta que trop de ce qui les cauſoit. Auſſitôt elle ſort précipitamment de ſon lit, ſe hâte de s'habiller ; & voulant ſe délivrer des remords qui la déchirent, elle vole à la chambre du vieillard, ſans réfléchir aux conſéquences de la démarche qu'elle va faire. Elle frappe à la porte : l'avare ouvre en continuant ſes lamentations, & ne fut jamais plus ſurpris que de la voir entrer les cheveux en déſordre, le viſage couvert de larmes, & ſe jeter tout de ſuite à ſes genoux, qu'elle embraſſe avec tranſport. — C'eſt moi, lui dit-elle en redoublant ſes ſanglots, c'eſt moi qui vous ai volé

l'argent qui vous manque. Mais conſidérez que je ne vous ai pris que le montant de mes gages, & qu'après vous avoir preſſé d'acquitter une dette qui doit être ſacrée. Vous me pardonnerez ſans doute, votre cœur s'adoucira, quand vous ſçaurez les motifs qui m'ont forcée à commettre l'action qui cauſe mon déſeſpoir. Daignez me faire grace; ayez pitié d'une amante aveuglée par l'amour, & je ne croirai devoir la ſomme que je vous ai priſe, qu'à votre ſeule humanité. Vous ferez le bonheur de deux infortunés, qui ne ceſſeront de vous bénir toute leur vie.

L'avare ne lui auroit point donné le temps de faire un auſſi long diſcours, ſi la crainte dont il étoit agité de perdre ſon argent, & l'eſpérance qu'il reſſentoit de le retrouver, ne lui avoient ôté l'uſage de la parole. — Malheureuſe! s'écria-t-il enfin, où as-tu mis ces trente écus? Va me les chercher tout-à-l'heure. — Hélas! répondit Jacque-

line, je ne les ai plus; ils ſont au moins à ſix lieues d'ici. — Le vieillard devient alors tout-à-fait furieux. Il ſe met à la fenêtre, appelle à grands cris les voiſins à ſon ſecours. — Je ſuis ruiné, leur dit-il; ma coquine de ſervante m'a volé tout mon bien. — Ses clameurs attirent auſſi la garde; & ſur ſa dépoſition, l'on charge de chaînes la pauvre Jacqueline, on la jette dans un ſombre cachot. Elle ſe laiſſe conduire avec douceur, ſans proférer une ſeule plainte, ainſi que l'innocente brebis qu'on mene à la boucherie.

DCLVII^e FOLIE.

Dès le lendemain, cette fille infortunée comparoît devant ſes Juges. Sans être touché de ſa jeuneſſe & de ſes larmes, on l'interroge avec un front ſévere & d'un air menaçant; il ſemble qu'on cherche plutôt à la trouver coupable qu'innocente. Elle ne nie point le crime dont on l'accuſe; elle fait l'aveu de ſa faute, en frémiſſant de l'horreur qu'elle lui

inſpire. Un des Juges, prenant alors un air gracieux, lui dit d'un ton doux & patelin : — A tout péché miſéricorde, ma chere enfant. Allons, ne craignez rien, découvrez-nous la vérité : ſi vous êtes ſincere, je vous promets qu'il ne vous ſera rien fait. N'avez-vous pris que cela à votre maître ? & n'auriez-vous point, par haſard, des complices ? Parlez ſans détour ; fiez-vous à notre clémence. — C'eſt ainſi qu'on cherchoit à tendre un piége à ſa crédulité. La Juſtice devroit-elle recourir à de pareils moyens ? N'eſt-ce pas tromper les malheureux que ſéduit l'apparence d'une vaine douceur, & qu'on oblige d'avouer d'eux-mêmes leurs crimes, qu'on auroit pu ſçavoir par des informations ? Ou bien l'aveu libre qui ſort de la bouche d'un criminel, que l'eſpoir de ſa grace encourage, & qui cede aux inſtances de ſon Juge, cet aveu, dis-je, ne devroit-il pas lui procurer une punition moins rigoureuſe ?

L'innocente fille qu'on interroge,

s'imagine que ſes Juges ſeront plus humains que l'avare acharné à ſa perte. Elle ſe jette à genoux en levant les yeux & les mains au ciel : elle leur déclare l'avarice de ſon maître, qui refuſe depuis trois ans de lui payer ſes gages ; & qu'elle s'eſt vue réduite à prendre elle-même ce qu'il lui devoit. — Ne croyez pourtant pas, ajoute-t-elle, que l'intérêt m'ait conduite. J'aurois renoncé à l'argent que j'ai gagné par mon travail, s'il n'avoit été néceſſaire au bonheur de mon amant. Un pere inflexible me refuſoit à la tendreſſe de Pierrin, parce qu'il manquoit trente écus à ce jeune berger. Emportée par mon amour, je viens de les lui envoyer. Il ſe livre actuellement à toute ſa joie, plus enchanté d'être ſûr que je l'aime, que charmé de poſſéder la ſomme dont je lui ai fait préſent. Ah ! ne troublez pas le bonheur dont il ſe flatte. S'il apprend les maux que je ſouffre pour l'amour de lui, il en mourra de douleur, & moi je ne pourrai lui ſurvivre :

ſeroit-ce donc là l'union qui nous eſt deſtinée ?

Pour toute réponſe, on lui demande l'endroit où demeure ce Pierrin. Elle l'indique avec ingénuité. Les Juges froncent les ſourcils ; & loin de la conſoler, ils ordonnent qu'on la reconduiſe dans ſa ſombre priſon. A peine s'eſt-elle retirée, que fideles à la loi, ils envoient arrêter le jeune Pierrin, comme receleur de choſes volées.

Ce malheureux amant venoit de demander en mariage & d'obtenir ſa chere Jacqueline ; Gros-Jean, lui voyant une ſomme ſuffiſante pour ſon établiſſement, n'avoit pu lui refuſer ſa fille.

Pierrin faiſoit les préparatifs de ſes noces, & attendoit ſa bien-aimée avec impatience, lorſqu'une troupe d'archers fondit tout-à-coup dans ſa chaumiere, lui lia les mains, & le traîna, attaché à la queue d'un cheval, juſqu'à la priſon de la ville prochaine. En vain il ſupplia les ſatellites de la Juſtice de lui appren-

dre quel crime il avoit commis, pour être traité auſſi cruellement; ils s'obſtinerent à garder le ſilence. On le deſcendit dans un affreux cachot, qui n'étoit ſéparé que par une épaiſſe muraille de celui où languiſſoit la pauvre Jacqueline. Sans rien comprendre à ſon infortune, ſans ſe douter qu'il eſt ſi près de ſa maîtreſſe, il tombe ſur un monceau de paille, en proie aux plus triſtes réflexions.

DCLVIII^e FOLIE.

Il ſe voit ſeul dans une eſpece de ſouterrain deſtiné aux derniers ſcélérats: il conſidere qu'il eſt comme enterré tout vif; & qu'oublié des hommes, il éleveroit en vain ſa voix pour ſe faire entendre de l'abyme où il englouti. Il s'efforce inutilement d'entrevoir un foible rayon de lumiere; il n'apperçoit qu'une obſcurité profonde. Le vaſte ſilence qui regne autour de lui, acheve de le glacer d'horreur. Son ame treſſaille, un froid mortel pénetre ſes ſens; une frayeur inconnue vient arrêter

le cours de ſes eſprits. Son imagination troublée lui repréſente mille fantômes hideux, qu'il croit voir errer dans les ténebres épaiſſes qui l'environnent. Il ferme les yeux d'effroi, n'oſe ni reſpirer, ni faire aucun mouvement; il pouſſe par intervalles des cris ſourds & plaintifs.

Dans cet état douloureux, au milieu des horreurs dont il eſt accablé, il lui ſemble entendre de longs gémiſſemens : il prête l'oreille, & croit connoître des accens toujours chers à ſon cœur. C'étoit, en effet, la voix de Jacqueline, qui déploroit dans ſon cachot l'excès de ſes malheurs. Conſolé d'abord par la voix de ſa maîtreſſe, Pierrin leve la tête, & ſent rafraîchir ſon ſang par une douce joie. Il écoute attentivement les morts inarticulés qui ne parviennent qu'à peine vers lui à travers une épaiſſe muraille. — Mon Dieu ! diſoit la malheureuſe Jacqueline en s'agitant dans l'ombre de ſa priſon, ayez pitié de moi !... Jacqueline une voleuſe !.., C'eſt pour

toi qu'elle a pu ſe réſoudre.... Cher Pierrin ! que vas-tu penſer ?... Je te l'ai fait remettre, cet argent fatal.... Il aura porté mon pere.... Ah ! jamais je ne ſerai ta femme !... L'horreur de mon crime.... le déſeſpoir.... Songeras-tu quelquefois à la miſérable Jacqueline ?... Daigneras-tu pleurer ſa mort ?....

— O Ciel ! que viens-je d'entendre ? s'écria Pierrin : & ce cri lugubre retentit au loin dans la priſon, répété par les voûtes & les cavités qui forment d'affreux cachots. Pierrin alloit continuer à troubler le ſilence de ſa ſombre demeure ; mais il n'en a pas la force ; ſa voix s'éteint tout-à-coup. Cet infortuné jeune homme, déja troublé des fantômes produits par ſon imagination, va penſer que ſa maîtreſſe eſt morte, & que ſon ombre lui apparoît. Certain qu'il ne ſe trompe pas, il tâche de diſtinguer dans les ténebres l'ombre de ſa chere Jacqueline. Cet effort ne dure qu'un inſtant : l'idée qu'un revenant eſt à ſes côtés, étouffe tout

ſon amour; ſes membres ſont agités de mouvemens convulſifs; ſes cheveux ſe hériſſent; il retombe, demi-mort d'effroi, ſur la paille où il eſt enchaîné.

Le cri perçant de Pierrin à la voix de Jacqueline, retentit juſqu'à cette infortunée fille: elle connoît qu'il part de ſon amant, & ne peut douter qu'il ne ſoit renfermé dans la même priſon. Cette découverte augmente ſes douleurs; elle a la triſte certitude d'avoir conduit l'objet de ſon amour dans le fond d'un cachot. La nouvelle affliction qui s'empare de ſes eſprits, eſt ſi vive, qu'elle reſte long-temps ſans connoiſſance: à la voir immobile, pâle & glacée, on l'auroit crue privée de la vie, ſans les pleurs qui ſortoient abondamment de ſes yeux.

DCLIX^e FOLIE.

Voilà l'état dans lequel on la trouva, lorſqu'on vint la prendre pour la mener une ſeconde fois devant ſes Juges. Les geoliers, tout impitoyables qu'ils ſont ordinairement, fu-

rent attendris, & s'efforcerent de la rappeller à la vie. Elle reprit enfin l'uſage de ſes ſens, & ſe traîna au tribunal où l'on devoit prononcer ſon arrêt. Mais elle parut ſi foible, ſi languiſſante, qu'on s'empreſſa de la faire aſſoir ſur ce ſiége deſtiné aux criminels qui doivent ſubir une longue interrogation, & qu'on eſt parvenu à rendre déshonorant, ſans conſidérer que ſon origine primitive eſt l'ouvrage de l'humanité des Juges, convaincus que les malheureux qui paroiſſent en leur préſence ne pourroient ſe tenir debout pendant des heures entieres. Comment a-t-on pu imaginer qu'il y avoit du déshonneur à s'aſſeoir devant ſes Juges? Il étoit bien plus naturel d'admirer la bonté des Magiſtrats qui permettent que le criminel paroiſſe devant eux dans un état moins humiliant, lorſque tout conſpire à le couvrir d'infamie. L'idée que certains hommes ſe forment de la Juſtice, eſt ſi effrayante, & tout ce qui vient d'elle eſt ſi terrible en certaines circonſtances,

qu'on en a, conclu ſans doute que les attentions même qu'elle a pour les malheureux ſur- leſquels ſon glaive eſt ſuſpendu, ſont de nouvelles taches dont les couvrent leurs crimes.

Jacqueline étoit à peine aſſiſe, qu'elle voit entrer ſon cher Pierrin, mais ſi changé, ſi pâle, ſi défait, qu'il falloit les yeux d'une amante pour le reconnoître. Ils ſe jettent tous les deux un regard languiſſant, ſe contemplent d'un air morne & la tête baiſſée, comme s'ils doutoient du témoignage de leurs yeux. Ils paroiſſent prêts quelquefois à s'élancer dans les bras l'un de l'autre ; la vue de leurs chaînes les arrête, & tout-à-coup un torrent de larmes baigne leurs viſages. Ils continuent de ſe regarder ſans ouvrir la bouche ; mais que ce ſilence eſt expreſſif ! & que cette triſte entrevue eſt différente de celle que l'amour ſembloit leur préparer !

On place ces malheureux amans à quelque diſtance l'un de l'autre ; ils

ſont tous les deux aſſis ſur un ſiége pareil, & leurs ſoupirs ſeuls expriment ce qui ſe paſſe dans leurs ames. — N'eſt-ce pas à cet homme-là, dit un des Juges à Jacqueline, que vous avez fait remettre les trente écus que vous avez volés? — A qui donc les aurois-je donnés? répond Jacqueline ſans lever la tête. — C'eſt donc un receleur, reprend le grave Magiſtrat: écrivez, Greffier. — Pourquoi tant d'écritures? dit triſtement Pierrin. Ma maîtreſſe, que j'étois à la veille d'épouſer, m'envoie de l'argent qu'elle a gagné par ſon travail: je le reçois comme une preuve de ſon amour, je l'emploie aux préparatifs de notre mariage: que voyez-vous là d'étrange & de criminel? — Ce diſcours d'une éloquence ſimple & touchante, ne produit d'autre effet que d'engager les Juges à tenir entre eux un petit conſeil dont le réſultat fut de faire retirer les deux accuſés.

Comme on s'apprêtoit à les reconduire chacun dans leur cachot

par des chemins différens, & qu'ils craignoient qu'on ne les séparât peut-être pour toujours, ils ne purent retenir leurs sanglots; & leurs larmes coulerent avec une nouvelle abondance. Jacqueline s'arrache du milieu de ses gardes, & courant à Pierrin : — Pourras-tu me pardonner, s'écrie-t-elle, les maux que je te fais souffrir? C'est mon amour funeste qui te charge de fers, & qui te plonge dans les cachots. — Que dis-tu ? s'écrie Pierrin en s'élançant vers elle avec l'impétuosité d'un trait. Si mes maux me paroissent cruels, c'est parce que tu les partages, & que je ne puis me dissimuler que je suis la cause de tous tes malheurs.... — Se retournant tout de suite du côté des Juges : — Oui, continue-t-il, si quelqu'un de nous deux est coupable, c'est moi seul qui suis criminel, c'est moi seul qui mérite d'être puni. Hélas ! sans l'excès de sa tendresse, elle ne se seroit jamais portée à l'action qui ternit sa vertu : c'est donc moi seul qui suis coupable.

Les Juges, témoins de cette ſcène douloureuſe, ordonnent qu'on faſſe retirer les deux amans. Alors ils veulent ſe dire adieu ; mais leurs chaînes les empêchant de ſe tendre les bras, ils s'éloignent en pouſſant un grand cri. A peine Jacqueline a fait quelques pas, que ſes forces épuiſées par ſa douleur, achevent de s'éteindre, & qu'elle s'évanouit entre les bras de ceux qui la conduiſent ; on la porte mourante au fond de ſon cachot : Pierrin arrive dans le ſien dans un état non moins triſte.

DCLX^e FOLIE.

Cependant les Juges ſont attendris : ils voient bien qu'ils n'ont point à condamner des ſcélérats enhardis dans le crime, mais de malheureuſes victimes de la fatalité, que l'erreur d'un moment a rendues coupables. Peu s'en faut qu'ils ne ſe reprochent la pitié qu'ils éprouvent, comme contraire à leur devoir. Ils s'aſſemblent pour décider du ſort de Jacqueline. Forcés d'obéir à la loi,

ils étouffent le cri de la nature, s'arment d'une nouvelle rigueur, & d'une commune voix condamnent cette fille infortunée à être pendue. Mais en ſignant cet arrêt, juſte & cruel tout à-la-fois, aucun des Juges ne peut retenir ſes larmes..... Ah! c'eſt en vain que l'humanité gémit ſur tant de malheureux livrés chaque jour au ſupplice. Au lieu de chercher à adoucir la loi, ainſi que la nature & la loi même l'ordonnent, il ſemble que la plupart des Juges s'efforcent de la rendre plus rigoureuſe: on peut dire du moins qu'ils la ſuivent toujours à la lettre; non par inhumanité, mais afin de paroître plus integres. Combien de centaines d'infortunés périſſent dans les tourmens, qu'on pourroit employer à des travaux utiles, à ces corvées pour leſquelles on arrache de leurs champs les habitans de la campagne! L'uſage d'envoyer indifféremment tant de criminels au gibet, ne tient-il pas trop de la barbarie des Huns & des anciens

Goths ? Ah ! qu'il eſt doux de ſe perſuader qu'un temps viendra où les peuples de l'Europe, encore plus policés que ceux d'à préſent, s'étonneront des ſpectacles cruels que la Juſtice donne de nos jours à la vile populace, en faiſant périr ſur les mêmes échafauds, & des mêmes ſupplices, des criminels ſouvent plus coupables les uns que les autres, & qu'on auroit punis davantage en les laiſſant jouir d'une vie pénible, à laquelle on auroit attaché une certaine ignominie. Les ſcélérats ne ſont point épouvantés par la crainte de la mort : pluſieurs d'entre eux, échappés aux ſupplices, continuent de commettre des crimes.

La veille du jour que Jacqueline devoit être exécutée, un des geoliers, le plus brutal de tous, ivre d'eau-de-vie, deſcendit dans le cachot de Pierrin. — Allons, de la joie, mon camarade, lui dit-il en entrant ; ta bonne amie touche bientôt à la fin de ſes peines. Je voudrois de tout mon cœur que tu fuſſes auſſi avancé

qu'elle. Mais il faudra que tu gardes la priſon au moins ſix mois, après quoi l'on te mettra peut-être en liberté, ſi les informations te ſont favorables. Tiens, pour prendre courage, bois ce verre d'eau-de-vie. — Seroit-il poſſible, s'écrie Pierrin comme en ſortant d'un profond ſommeil, ſeroit-il poſſible que Jacqueline.... — Rien n'eſt plus véritable, interrompit le geolier en lui verſant raſade. J'aurois voulu te procurer la ſatisfaction de boire bouteille avec elle; mais cela n'eſt point en mon pouvoir. Je m'imagine qu'on a bien des choſes à ſe dire quand on ſe quitte comme ça pour ſi longtemps. — Expliquez-vous, dit Pierrin tout troublé. — Parbleu! mon cher, tu es terriblement dur de conception! La choſe eſt pourtant toute ſimple. Jacqueline ſera pendue demain au ſoir à quatre heures, s'il plaît à Dieu. Dame! il n'y a point de grace pour les vols domeſtiques. Tu es un bon garçon; j'ai voulu t'annoncer cette nouvelle, & boire quelques

quelques coups de rogomme avec toi, afin.... — Le coquin de geolier en auroit dit davantage ; mais il s'apperçut que les yeux de Pierrin étoient tournés, & qu'il demeuroit immobile, tenant près de ſa bouche le verre qu'il lui avoit rempli. Il l'agite, le ſecoue, l'appelle, le tout en vain. Cet infortuné jeune homme fut tellement frappé d'apprendre le ſort affreux de ſa maîtreſſe, qu'il mourut ſur-le-champ.

Le geolier, ſans ſe déconcerter du malheur dont il eſt cauſe, charge froidement ſur ſon dos le cadavre de Pierrin ; & le portant au milieu de la cour de la priſon : — En voici un de mort, dit-il. Celui-là va jouir de ſa liberté, en dépit de tous les Magiſtrats & de tous les créanciers du monde.

DCLXI^e FOLIE.

Le dernier inſtant de Jacqueline eſt arrivé ; on la tire de ſon cachot, on lui fait voir la lumiere pour la derniere fois. Préparée à la mort

par les ſoins d'un pieux miniſtre, elle y marche avec courage, ne ſoupirant tout bas qu'en faveur de ſon amant, qui ſeul lui fait paroître ſa deſtinée cruelle, par la douleur qu'elle a de le quitter, & par le déſeſpoir qu'elle conçoit qu'il va reſſentir. On lui avoit refuſé la triſte douceur de lui dire un éternel adieu, & de l'exhorter à ſe ſoumettre aux décrets du Ciel.

En ſortant de la priſon pour aller au ſupplice, elle apperçoit ſur la porte un corps couvert d'un drap mortuaire. Emportée par un mouvement dont elle n'eſt pas la maîtreſſe, elle y fixe les yeux, & déſire ſçavoir le nom du malheureux que la mort a délivré d'eſclavage. — Quel eſt, demande-t-elle, cet infortuné qui ne craint plus l'injuſtice des hommes? — Avoit-on des ménagemens à garder dans la circonſtance où ſe trouvoit Jacqueline? Sans balancer, un des geoliers lui répondit: — Vous voyez le corps de Pierrin, de ce pauvre garçon qui étoit

votre complice : il eſt maintenant plus heureux que vous.

Jacqueline apprit la mort de ſon amant ſans répandre une larme, ſans jeter un ſeul cri, ſoit que ſa douleur fût trop vive pour éclater au dehors, & qu'accablée de ce coup imprévu, elle n'eût que la force de dévorer ſon déſeſpoir en elle-même ; ou ſoit que l'approche du ſupplice, de ce moment terrible où la nature frémit à la veille de ſa deſtruction, eût anéanti toutes les facultés de ſon ame. Quoi qu'il en ſoit, elle garda depuis ce moment un profond ſilence, & ne donna plus aucun ſigne de vie.

Ces payſans avec leſquels je viens de me battre, ſe trouverent, ainſi que moi, dans la ville où la miſérable Jacqueline devoit terminer ſes jours d'une maniere auſſi horrible ; nos affaires nous y avoient amenés le jour même de l'exécution. Nous étions loin de nous attendre que nous ſerions témoins d'une pareille ſcène. Jugez de notre douleur & de

notre ſurpriſe quand nous fûmes certains qu'on alloit pendre la belle Jacqueline, cette fille qui faiſoit l'admiration de tout le village, qu'on avoit vue toujours ſi ſage, ſi honnête, ſi eſtimable. Ses traits nous étoient trop préſens pour la méconnoître, malgré la pâleur de la mort empreinte ſur ſon viſage. Nous mêlâmes nos larmes à celles qu'on répandoit ſur ſa jeuneſſe, ſur le ſort que lui attiroit une action qu'on attribuoit plutôt à ſon innocence, qu'au penchant au crime ; & nous ſuivîmes la foule des ſpectateurs attirés par une curioſité qui tient tout à-la-fois de la barbarie & de la pitié, ou de laquelle, pour mieux dire, on ne ſçauroit trop rendre raiſon. Saiſis d'horreur, les yeux offuſqués par nos larmes, nous vîmes la fin tragique de la miſérable Jacqueline. Après qu'elle eut été ſuſpendue quelques inſtans au gibet, des Etudians en chirurgie, qui avoient obtenu ſon corps pour le diſſéquer, ſe hâterent de couper la corde, & d'em-

porter ſon cadavre livide & défiguré.

DCLXII^e FOLIE.

Nous nous retirâmes en déplorant les malheurs de Jacqueline & de ſon amant. — O Dieu ! diſions-nous, qui peut répondre de ne point mourir d'une mort ignominieuſe, après un tel exemple ? Le ſage qui ſe proſternoit la face contre terre en voyant conduire un coupable à l'échafaud, & prioit le Ciel de l'exempter d'un ſort auſſi funeſte, connoiſſoit bien les maux de la foible humanité, qu'elle ne ſçauroit ni détourner, ni prévoir. Nous ſommes le jouet d'une aveugle fatalité qui nous entraîne au gré de ſes caprices. L'homme qui meurt dans ſon lit, comblé de gloire & d'honneur, ne doit nullement ce précieux avantage à ſa vertu, mais au deſtin, qui détourna de lui les circonſtances malheureuſes, ſi fatales à des milliers d'infortunés. N'en chériſſons pas moins la ſageſſe ;

n'ayons à imputer nos maux qu'à l'aveugle fataliſme.

En tenant de pareils diſcours, nous arrivâmes dans notre village. La nouvelle du ſort de Jacqueline nous avoit dévancés : car la renommée a des ailes rapides pour publier le mal, & va lentement annoncer le bonheur. Le pere de cette fille infortunée fut bientôt inſtruit de ſa fin tragique, ſoit que les diſcours qu'on tenoit confuſément lui fiſſent deviner une partie de la vérité, ſoit qu'il y eût des gens aſſez indiſcrets pour lui tout découvrir. Auſſi-tôt qu'il fut certain de ſa cruelle infortune, il ſe mit à courir par le village, s'arrachant les cheveux, ſe donnant de grands coups de poing dans la poitrine, ſans que perſonne ſe préſentât pour le conſoler. — Hélas ! s'écrioit-il, c'eſt moi qui ſuis la premiere cauſe de la mort de ma fille & de celle de Pierrin ; j'ai fait périr l'un dans un cachot, & l'autre par la main du bourreau. Que d'horribles malheurs a produits mon avarice ! Si

j'avois conſenti tout de ſuite au mariage de ces pauvres enfans, ils vivroient dans la félicité; je partagerois leurs plaiſirs; ils auroient pris ſoin de ma vieilleſſe.... Ah, malheureux! malédiction à jamais ſur ma tête!

C'eſt ainſi que ce pere accablé de douleur, ſe livroit à ſon déſeſpoir, au lieu de conſidérer qu'il n'avoit été que l'inſtrument des volontés du Ciel, qu'il devoit lui offrir ſes peines, & que ſes plaintes & ſes larmes ne pouvoient rien à des maux ſans remede. Mais raiſonne-t-on dans la violence des afflictions qu'on éprouve? Gros-Jean ne pouvant plus modérer les ſiennes, & déchiré par ſes remords, grimpa ſur le ſommet d'un rocher peu éloigné du village, & ſe précipita dans l'abyme qui eſt au bas : mais avant d'arriver juſqu'au fond du gouffre, ſon corps fut mis en mille piéces par la pointe des rochers ſur leſquels il roula. Des bergers furent témoins de cet excès de

déſeſpoir, & le raconterent à toute la contrée.

Pour le maudit avare chez qui Jacqueline avoit été ſervante, & qui la déclara comme voleuſe domeſtique à la Juſtice, il ne fut nullement ému d'être une des principales cauſes de tant de malheurs; il ne fut touché que de la perte de ſes trente écus.

DCLXIII^e FOLIE.

Maintenant vous allez ſçavoir, Monſeigneur le Baron, continue le payſan narrateur pourquoi nous nous ſommes battus avec tant d'acharnement. Vous trouverez que nous avons de juſtes motifs de nous reprocher notre imprudence, & de nous maudire les uns les autres.

Il y avoit un an d'écoulé depuis la malheureuſe hiſtoire de Jacqueline & de tout ce qui lui étoit de plus cher; on commençoit à s'en occuper moins, lorſque ces deux payſans & moi nous fûmes députés à Paris pour un procès qu'avoit la

communauté. Nous arrivâmes tous les trois enſemble dans cette grande ville ; & comme on rend auſſi-bien juſtice aux pauvres qu'aux riches (avec cette ſeule différence, que les riches ſont expédiés plus promptement), nous eûmes terminé notre affaire au bout de ſix mois ; & nous eûmes la ſatisfaction de la finir à notre avantage ; nous gagnâmes notre procès avec dépens.

Impatiens de retourner dans notre village le front couvert de lauriers, nous ſongeâmes à faire les emplettes & à nous acquitter des commiſſions dont nous étions chargés. Dans la crainte de nous égarer & de nous perdre dans les rues de Paris, de cette ville immenſe, nous avions grand ſoin de ne ſortir jamais que tous les trois enſemble. En faiſant nos courſes pour achever nos emplettes, la veille de notre départ, nous paſſâmes devant la boutique d'un Orfévre, dans un quartier où nous n'avions point encore été.

L'envie nous prit auſſi-tôt d'acheter chacun une taſſe d'argent, & de troquer les nôtres. Nous entrâmes donc dans la boutique de l'Orfévre. Il n'y avoit que ſa femme, aſſiſe devant le comptoir, & qui travailloit d'un air honnête. Que devînmes-nous, lorſqu'en jetant les yeux ſur elle, nous crûmes reconnoître les traits de la pauvre Jacqueline ? Frappés d'une auſſi grande reſſemblance, nous demeurâmes quelque temps immobiles. Je pris enfin la parole, & je demandai ce que nous nous propoſions d'acheter. Tandis qu'elle cherchoit dans une grande armoire, nous nous diſions tout bas : — On la prendroit pour Jacqueline ; ce ſont ſes traits, ſa taille, ſon maintien : ma foi, ſi nous ne l'avions pas vu pendre de nos propres yeux, nous jurerions que c'eſt elle-même.

Pendant ce petit dialogue, la Dame étaloit ſa marchandiſe. Lorſqu'elle vint à parler pour nous en dire le prix, le ſon de ſa voix redoubla notre étonnement ; il nous ſembloit

entendre Jacqueline. — Excuſez, Madame, dit l'un d'entre nous; auriez-vous demeuré dans notre village ? — A ces mots la Dame leve les yeux, nous conſidere un inſtant, paroît un peu troublée, & répond qu'elle ne nous a jamais vus. Alors j'oſai prendre la parole à mon tour. — Nous avions autrefois dans notre village une fille très-aimable, qui vous reſſembloit, Madame, & qui fut très-malheureuſe. — Oui, reprit celui de mes camarades qui n'avoit point encore parlé. Il lui arriva une aventure qui ne lui fit point d'honneur; auſſi en fut-elle punie.

Nos diſcours paroiſſant impatienter la Dame, nous nous retirâmes ſans ſonger à notre emplette; nous avions bien d'autres idées en tête.

DCLXIV^e FOLIE.

Afin de nous mieux entretenir d'une rencontre qui nous ſembloit tenir du prodige, nous entrâmes dans le premier cabaret. Nos réflexions ne pouvoient éclaircir nos

doutes ; nous ne faiſions que nous embrouiller dans des raiſonnemens à perte de vue. Il étoit aſſez probable que nous nous trompions ; & cependant nos conjectures avoient auſſi quelque apparence de vérité. Nous interrogeâmes le Marchand de vin au ſujet de l'Orfévre & de ſa femme : il nous aſſura que c'étoit le ménage le plus uni de toute la ville ; qu'ils s'aimoient comme le premier jour de leur mariage ; que le mari étoit un honnête homme, généralement eſtimé ; que ſa femme ſur-tout charmoit ceux qui la connoiſſoient, par ſa conduite, ſa douceur, ſa modeſtie, & l'application avec laquelle on la voyoit s'occuper des ſoins de ſon ménage. — La ſeule diſpute qu'ils aient quelquefois, continua le Marchand de vin, eſt excitée par un ſujet bien bizarre, que vous trouverez nouveau. L'Orfévre n'a jamais pu engager ſa femme à ôter, pour un inſtant, le triple mouchoir qu'elle porte ſur ſon cou : non-ſeulement elle le garde dans les plus

grandes chaleurs, elle pouſſe la modeſtie juſqu'à le garder auſſi la nuit.

A ce dernier trait, nous ne doutâmes plus que la femme de l'Orfévre ne fût véritablement la belle Jacqueline, que l'on croyoit morte depuis près de deux ans. Nous devions nous contenter de nous réjouir de ſon bonheur, & ne point déranger les meſures qu'elle avoit priſes pour que ſa funeſte aventure fût toujours ignorée. Au lieu de prendre ce ſage parti, nous allâmes nous imaginer qu'il étoit de notre devoir de publier tout ce que nous ſçavions : le diable vint nous ſouffler qu'il falloit avertir le mari : car pouvons-nous attribuer à quelque autre cauſe qu'au démon, le deſſein déteſtable que nous formâmes, qui devoit produire tant de malheurs ?

DCLXV^e FOLIE.

Sous prétexte que nous avions quelque choſe d'important à lui communiquer, nous envoyâmes cher-

cher l'Orfévre par le garçon du cabaret, ſans conſidérer que nous allions peut-être le rendre malheureux pour toute ſa vie, détruire le bonheur dont il jouiſſoit, & plonger dans le dernier déſeſpoir une épouſe digne de ſon attachement. Que nous nous ſerions épargnés de remords, ſi nous avions fait tout de ſuite ces ſages réflexions!

L'Orfévre ſe trouva dans ſa boutique; il vint tout de ſuite dans la chambre où nous l'attendions avec impatience. Il entra d'un air ſatisfait, le viſage riant.... Hélas! il étoit loin de s'attendre au coup mortel que nous allions lui porter. C'étoit un homme d'environ quarante ans, d'une phyſionomie intéreſſante & qui atteſtoit ſa probité. Il s'aſſit auprès de nous d'un air qui inſpiroit la confiance.

Mes camarades m'avoient choiſi pour porter la parole; je ne m'acquittai que trop de mon fatal miniſtere. — Nous allons vous découvrir un ſecret qui intéreſſe votre honneur,

dis-je à l'Orfévre, que ce début inquiéta. Connoiſſez-vous bien votre femme ? Sans doute, me répondit l'Orfévre, encore plus étonné : je ſuis certain de ſa ſageſſe.... Mais pourquoi me faites-vous une telle queſtion ? — C'eſt qu'elle eſt de notre village, repris-je, & que j'ai penſé que vous l'ignoriez peut-être. — Eh ! que m'importe de quel pays elle ſoit ? s'écria le mari ; il me ſuffit de ſçavoir que je l'aime, & que je n'ai jamais été plus heureux que depuis qu'elle eſt unie à mon ſort. — J'avois envie de m'en tenir là ; je commençois à ſentir de la répugnance à troubler une ſi belle union : mais les ſignes de mes camarades, & le diable, ſans doute, m'engagerent de continuer. — Les apparences ſont quelquefois trompeuſes, repris-je. Et que diriez-vous ſi votre femme n'étoit qu'une voleuſe, &...— Ma femme n'a jamais rien pris à perſonne, interrompit bruſquement l'Orfévre en rougiſſant de colere. — Enfin, pourſuivis-je, notre probité

nous engage à vous dire que celle que vous croyez ſi ſage a été pendue, il y a deux ans, dans une ville ſituée à trente lieues d'ici. Ces deux hommes & moi nous avons été témoins de l'exécution : & pour derniere preuve, rappellez-vous qu'elle n'a jamais voulu ôter le mouchoir qu'elle porte à ſon cou.

A ces mots l'Orfévre parut frappé comme d'un coup de foudre. L'effet que mon diſcours fit en lui, fut ſi terrible, que nous le vîmes changer de couleur, & perdre entiérement connoiſſance. Nous nous empreſſâmes de le faire revenir. A peine eut-il repris l'uſage de ſes ſens, qu'il ſe leva de ſa chaiſe avec fureur. — Suivez-moi, mes amis, s'écria-t-il. Je ne ſuis que trop convaincu de votre ſincérité ; mais je veux achever de déchirer mon ame.... O Dieu ! continua-t-il en ſe tordant les mains, ſeroit-il poſſible ?

DCLXVI^e FOLIE.

Il s'élance le long de l'eſcalier.

Nous le ſuivons la tête baiſſée, en nous repentant de notre indiſcrétion; mais il n'étoit plus temps. Il arrive dans ſa boutique, l'air égaré, les yeux étincelans. Il ordonne à ſa femme de monter avec nous dans ſa chambre. Toute tremblante, elle obéit en jetant ſur nous des regards qui ſembloient nous reprocher ce que nous venions de faire. A peine ſommes-nous tous entrés dans la chambre, que l'Orfévre en ferme la porte, &, ſe jetant ſur ſon épouſe, lui arrache le mouchoir qui couvre ſon ſein. Nous découvrons alors autour de ſon cou les marques livides d'une corde fortement imprimées, & nous ne pouvons douter qu'elle ne ſoit en effet la malheureuſe Jacqueline. Saiſi d'horreur à cette vue, l'Orfévre pouſſe un cri terrible, en tombant dans un fauteuil; & ſa femme, mourante, tombe à genoux, les bras tendus, ſans pouvoir parler. Pour nous, acteurs muets de cette ſcène déchirante, nous nous regardions triſtement, fixés à la même

place, & nous fondions en larmes.

Revenant à lui-même, l'Orfévre s'écrie douloureuſement : — Quelle eſt la fatalité de mon ſort ! Je me vois condamné à une ignominie éternelle. Oſerai-je lever les yeux, après l'indigne union que j'ai formée ? Si l'on fuit en France les parens des criminels, comme s'ils étoient reſponſables des actions d'autrui ; ſi on les oblige de quitter leur patrie, ou de traîner une vie obſcure ſous un nom étranger ; à plus forte raiſon doit-on avoir en horreur ceux mêmes que le haſard fait échapper de la potence, lorſqu'ils étoient ſur le point d'y périr.... Heureux Anglois, que ne ſuis-je né parmi vous ! Le crime d'un ſeul n'y rejaillit point ſur pluſieurs ; quand la Juſtice punit un coupable, ſa famille n'eſt point déshonorée, & ſe conſerve pour l'Etat. Fatal préjugé, que tu dépeuples la France !... Mais que dis-je ? Il eſt juſte, il eſt raiſonnable ; & d'ailleurs, c'eſt au criminel lui-même que je me ſuis aſſocié..... O Dieu ! celle

qui porte le nom de ma femme, n'échappa de la potence que pour venir dans mes bras!.... Mais, continua l'Orfévre, en faiſant un effort pour modérer ſa douleur, parle, malheureuſe dont je partage le crime; inſtruis-moi de ta vie; que je perce enfin cet affreux myſtere; je le veux, je l'ordonne.

La pauvre Jacqueline, toujours à genoux, obéit aux ordres de ſon mari; elle lui raconta ſes malheurs avec une aimable ingénuité, ſans diſſimuler ſon amour pour Pierrin; & quand elle fut arrivée à l'inſtant où les Chirurgiens la détacherent de la potence pour la diſſéquer, elle continua de la ſorte: (C'eſt elle qui va parler; ſon récit ne ſortira jamais de ma mémoire.)

DCLXVII^e FOLIE.

J'ignore ce que je devins depuis que j'eus vu le corps de mon amant qu'on alloit porter en terre, juſqu'à ce que je fus rappellée à la vie d'une maniere auſſi ſurprenante. Une

grande douleur que je ſentis me fit pouſſer un profond ſoupir ; & ayant ouvert les yeux, quel fut mon étonnement & mon effroi, de me voir couchée toute nue ſur une longue table, baignée dans mon ſang, entourée de perſonnages lugubres, le bras retrouſſé, & tenant dans la main des eſpeces de poignards !

Repaſſant dans ma mémoire ce qui m'étoit arrivé, je ne doutai point que je ne fuſſe morte, & je regardai ma ſituation comme une ſuite naturelle de ce qu'on éprouvoit dans l'autre monde. Les Chirurgiens qui m'environnoient m'apprirent bientôt que j'étois encore en vie ; c'eſt-à-dire, que mon ame alloit encore reſſentir toutes ſes infortunes. L'on s'empreſſa de me ſecourir ; l'on banda la bleſſure que m'avoit faite l'inſtrument deſtiné à me diſſéquer, & dont la premiere piquure rappella mes eſprits ; je revins entiérement à moi. La Providence veilla ſans doute à la conſervation de mes jours : me deſtinoit-elle à d'autres malheurs ?

Le Profeſſeur des écoles de chirurgie me conduiſit ſécretement chez lui. Sa généreuſe épouſe me reçut avec la derniere bonté, & daigna prendre de moi les mêmes ſoins que ſi j'avois été ſa propre fille. Les attentions de cette Dame charitable me rétablirent dans peu de temps; il ne me reſta de ma cruelle infortune qu'une marque noire & livide autour du cou, qu'il fut impoſſible d'effacer. La plupart de mes libérateurs ſe réjouirent de mon retour à la vie. Je dis *la plupart*; car ma bienfaictrice m'aſſura que quelques-uns d'entre eux étoient mortifiés de ne m'avoir point diſſéquée, parce qu'ils ſe propoſoient, diſoient-ils, de faire ſur mon corps des obſervations très-utiles.

DCLXVIII^e FOLIE.

Auſſi-tôt que je ſentis mes forces revenues, je voulus quitter une ville qui m'étoit en horreur. Mais où pouvois-je me réfugier? Hélas! je n'avois plus d'aſyle, j'étois véri-

tablement morte au monde ; & quand je repaſſois dans mon eſprit l'embarras de ma ſituation, il m'arrivoit ſouvent de reprocher au Ciel les jours qu'il m'avoit conſervés. Aurois-je oſé me remontrer dans le village où je ſuis née ? Tout me banniſſoit du lieu de ma naiſſance, & la honte de mon crime, & la mort de Pierrin, & la triſte fin de mon pere, dont le récit parvint juſqu'à moi. Il falloit donc me bannir de ma patrie, & fuir dans quelque lieu où je fuſſe inconnue. La Dame qui me combloit de bienfaits, me conſeilla de me rendre à Paris, où ma funeſte hiſtoire ſeroit ſûrement toujours ignorée. Je me fis un devoir de ſuivre ſes avis : peu m'importoit de me retirer dans un lieu ou dans un autre, pourvu qu'il me fût poſſible d'y cacher ma honte.

Mes généreux protecteurs me firent préſent du linge qui m'étoit néceſſaire, & de l'argent dont j'avois beſoin pour mon voyage. Ils

daignerent encore me donner des lettres de recommandation, adreſſées à quelques-uns de leurs amis de Paris ; dans leſquelles ils diſoient qu'étant une pauvre orpheline de leur ville, l'indigence me forçoit à me faire domeſtique : ils finiſſoient par prier leurs amis de faire leurs efforts pour tâcher de me placer dans quelque bonne maiſon. Je fus très-bien reçue des perſonnes auxquelles j'étois recommandée. Vous ſçavez, mon cher mari, que les choſes avantageuſes qu'elles dirent de moi à l'épouſe que vous avez perdue, l'engagerent à me prendre à ſon ſervice. Pendant un an qu'elle vécut après que je fus entrée dans votre maiſon, je n'eus qu'à me louer de ſes bontés & des vôtres. Le Ciel m'enleva cette bonne maîtreſſe, & vous perdîtes une femme que vous aimiez tendrement.

Je crus alors que la bienſéance m'obligeoit de ſortir de chez vous : vos inſtances, la conduite que vous aviez toujours tenue à mon égard,

& les repréſentations de ceux de qui je dépendois, pour ainſi dire, me porterent à reſter ; & j'oſe vous avouer que je m'y réſolus ſans peine. Au bout de quelques mois vous me découvrîtes que j'avois le bonheur de vous plaire ; mais en des termes ſi meſurés, ſi honnêtes, que je ne pus m'en fâcher. Vous m'apprîtes en même temps que vous aviez deſſein de partager votre fortune avec moi, ſi je conſentois à vous épouſer. Tout avantageux, tout au-deſſus de mes eſpérances qu'étoit le parti que vous daigniez m'offrir, ſoyez bien ſûr que je l'aurois refuſé, ſi le malheureux Pierrin avoit vécu. Je conſidérai que j'étois comme étrangere ſur la terre, & les périls auxquels j'étois expoſée : enfin, vous le dirai-je ? un ſentiment plus tendre, qui me parloit en votre faveur, me fit écouter avec joie votre propoſition. Cependant je ne me rendis point tout de ſuite. Vous devez vous rappeller que je vous repréſentai long-temps que j'étois une

une infortunée, ſans naiſſance & ſans biens, indigne de votre alliance. Tout ce que je pus vous dire ne ſervit qu'à redoubler votre amour. Vous engageâtes les perſonnes qui m'avoient placée chez vous à me rendre plus raiſonnable (c'eſt ainſi que vous vous exprimiez). Elles n'eurent point de peine à vaincre ma réſiſtance. Mais reſſouvenez-vous que la veille du jour fixé pour notre mariage, je me jetai à vos pieds fondante en larmes, & vous conjurai de nouveau de ne point m'épouſer. Je vous repréſentai que n'ayant point aſſez ſongé à l'honneur que vous vouliez me faire, vous vous repentiriez peut-être un jour du bien dont vous m'auriez comblée, quand il ne ſeroit plus temps. J'ajoutai que votre amour vous faiſoit illuſion, & que lorſqu'il ſeroit évanoui, vous ſentiriez davantage l'excès de votre faute. Vous me jurâtes que vous ne changeriez jamais, & qu'il y alloit de votre vie de devenir mon époux.

Que me reſtoit-il à vous oppoſer? Nos noces s'acheverent, & juſqu'à ce malheureux jour je n'ai eu lieu que de bénir mon ſort.

DCLXIX^e FOLIE.

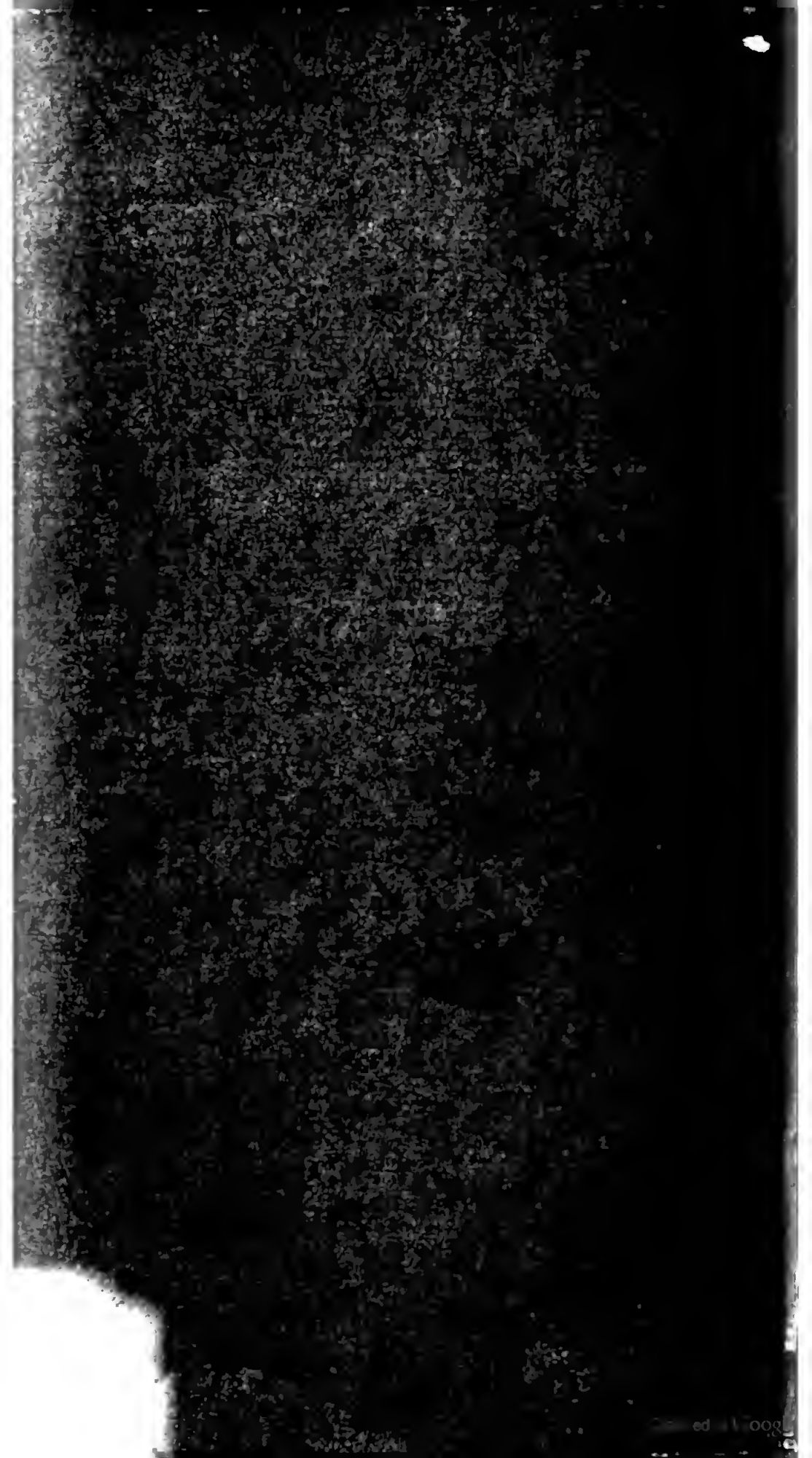
Voilà, mon cher mari, continua la pauvre Jacqueline, le fidele récit de ma vie & de mes malheurs; j'atteſte le Ciel que je ne vous ai rien déguiſé. Si je vous ai fait myſtere du cruel ſupplice auquel me livra mon imprudence, & du bonheur que j'eus d'échapper à une mort ignominieuſe, hélas! c'eſt une vérité fatale que je voudrois pouvoir me cacher à moi-même. Pardonnez donc une diſſimulation qui n'étoit que trop bien fondée. Ne ſuis-je pas aſſez malheureuſe? Faut-il encore que je perde votre tendreſſe, le ſeul bien qui me reſte, & qui m'attache au monde?

Oui, s'écria l'Orfévre; l'indigne amour que tu m'avois inſpiré s'éteint pour jamais: je n'éprouve plus que l'horreur de m'être allié à une mal-

heureuſe échappée au dernier ſupplice.... Quelle eſt l'ignominie dont je ſuis couvert!... Et je ſoutiendrai toujours la préſence.... Ah! je veux m'en délivrer. — A ces mots cet époux qu'égare la fureur, plonge à pluſieurs repriſes ſon couteau dans le ſein de la miſérable Jacqueline, qui meurt ſans prononcer une ſeule parole.

Nous n'eûmes point le temps d'arrêter le bras de l'Orfévre ; nous ne pûmes nous jeter ſur lui que quand ſa rage venoit de le ſouiller d'un meurtre. — Qu'avez-vous fait? criâmes-nous tous enſemble. — C'eſt vous, malheureux, nous dit-il en contemplant le cadavre de ſon épouſe étendue à terre & noyée dans ſon ſang, c'eſt vous qui êtes la cauſe des horreurs qui m'environnent. Sans vous cette infortunée vivroit encore, je jouirois de ma félicité paſſée..... Ah! fuyez; craignez que je ne vous puniſſe: je peux commettre de nouveaux crimes. Fuyez, vous dis-je, ou....

Nous ne nous fîmes point répéter un ordre d'où dépendoit notre ſûreté. Nous étions déja loin, qu'il continuoit encore ſes cris & ſes imprécations. Nous nous ſauvâmes le plus vîte qu'il nous fut poſſible, dans l'horreur dont nous étions ſaiſis.

Fin du Tome cinquieme.

588006